

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-cinquième Année

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, MARGUERITE AUGAGNEUR, EDMOND EARTHELEMY,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, JACQUES CHAUMIÉ,
JEAN CHUZEWILLE, GEORGES DUHAMEL, MAURICE DE FARAMOND,
J. GALZY, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, PIERRE LAVEDAN,
JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, MICHEL MUTERMILCH,
GEORGES PALANTE, RACHILDE, ANDRÉ ROUYEYRE,
DON RAMON DEL VALLE-INCLAN (JACQUES CHAUMIÉ trad.),
AMBROISE VOLLARD.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 net. | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

SOMMAIRE

MERCURE

No 402. — 16 MARS 1914

JACQUES CHAUMIÉ.....	<i>Don Ramon del Valle-Inclan.....</i>	225
ANDRÉ ROUYETRE.....	<i>Visages (2^e série): IV. Francis Jammes.....</i>	247
JULES DE GAULTIER.....	<i>Le Rationalisme contre la Raison... ..</i>	248
J. GALEY.....	<i>Poèmes.....</i>	268
MARGUERITE AUGAGNEUR.....	<i>Impressions de Madagascar : Dans la Léproserie.....</i>	271
AMBROISE VOLLARD.....	<i>L'Atelier de Cézanne.....</i>	286
PIERRE LAVÉDAN.....	<i>La Mennais et Jean-Jacques Rous- seau.....</i>	296
MAURICE DE PARAMOND.....	<i>Toulon et la Flotte.....</i>	317
DON RAMON DEL VALLE-INCLAN (JACQUES CHAUMIÉ trad.).....	<i>La Geste des Loups, comédie barbare (première journée).....</i>	325

REVUE DE LA QUINZAINE

GEORGES DUHAMEL.....	<i>Les Poèmes.....</i>	350
RACHEL DE.....	<i>Les Romans.....</i>	355
JEAN DE GOURMONT.....	<i>Littérature.....</i>	360
EDMOND BARTHÉLEMY.....	<i>Histoire.....</i>	364
GEORGES PALANTE.....	<i>Philosophie.....</i>	369
HENRI MAZEL.....	<i>Science sociale.....</i>	373
CARL SIGER.....	<i>Archéologie, Voyages.....</i>	378
CHARLES-HENRY HIRSCH.....	<i>Les Revues.....</i>	384
R. DE BURY.....	<i>Les Journaux.....</i>	392
MAURICE BOISSARD.....	<i>Théâtre.....</i>	398
JEAN MARNOUD.....	<i>Musique.....</i>	407
GUSTAVE KAYS.....	<i>Art.....</i>	413
JEAN CHUZEVILLE.....	<i>Lettres russes.....</i>	420
MICHEL MUTENMULCH.....	<i>Lettres polonaises.....</i>	423
GUILAUME APOLLINAIRE.....	<i>La Vie anecdotique.....</i>	429
MENCVRE.....	<i>Publications récentes.....</i>	433
—	<i>Echos.....</i>	435

La reproduction et la traduction des matières publiées
par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de
l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au
bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition
pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accom-
pagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro
du 15, le 25 pour le numéro du 1^{er} du mois suivant.

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT

Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes », parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que « Les Marges ».

(MICHEL PUY : « La Vie »).

Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que « Les Marges » n'en soient une.

(HENRI MARTINEAU : « Le Divan »).

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français, la tradition de Rabelais, de La Fontaine, de Voltaire, de Stendhal, de Renan. Pas de prêches. La vérité et la vie.

En entrant dans leur onzième année, *Les Marges* se sont agrandies et sont devenues mensuelles. On peut trouver la liste de leurs rubriques dans les annonces du *Mercure* du 16 décembre dernier et leurs sommaires de janvier et de février dans les *Mercur* du 16 janvier et du 16 février.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 16 MARS

ANATOLE FRANCE : Lettre aux « Marges ».

JEAN DE GOURMONT : Emile Verhaeren.

VINCENT MUSELLI : Intérieur, poésie.

JULES SAGERET : Le Cadeau Miraculeux, conte libanais.

EDOUARD SCHNEIDER : Contemporains chez eux : François de Curel.

HÉGÈNE ET BILLAUME : Les Quarante Glorieux.

JOACHIM GASQUET : Sur Renoir.

ANDRÉ BILLY : Le Philtre.

MARCEL COULON : Regard sur l'Anthologie.

CHRONIQUES : *Mémoires secrets de Prosper Bricolte, académicien.* — *La Boîte et les Sports : Hogan*, par Tristan Bernard. — *Musique : Les Concerts*, par Émile Raulin. — *Beaux-Arts : Les Expositions*, par Michel Puy. — *Stratégie littéraire : Les Conversations profitables*, par Fernand Divoire. — *Revue*, par Philoxène Bisson. — *L'élection de M. Capus*, par Pierre Lièvre. — *Le Banquet des Marges.* — *Marges* : M. Clouard, M. de Gourmont, M. Hirsch, Le poète spiritualiste. Bergson et Daudet. Un Roman gidesque. La Pudeur à Orléans. Le candidat académique. Maeterlinck et Pie X. La foi sincère.

Dessins de Renoir

CE NUMÉRO : 0 fr. 95

(Envoi franco par la librairie CRÈS, 116, boulevard Saint-Germain, Paris, contre mandat d'un franc (France), d'un franc vingt-cinq (Etranger).

L'ABONNEMENT D'UN AN (France et Belgique) : 9.00. — (Etranger) : 11 fr.

SUR JAPON DUJARDIN : 18 fr. — (Etranger) : 22 fr.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction : 5, rue, Chaptal, Paris (IX^e). Téléphone : Trudaine 55-98. — Tout ce qui concerne l'Administration (demandes de numéros, abonnements, etc.), à M. Crès, éditeur, 116, boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e). Téléphone : Gobelins, 44-01.

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE
CENT PROJETS DE PARTAGE
DE LA TURQUIE

DU XIII^e SIÈCLE AU TRAITÉ DE PAIX DE BUCAREST (1913)

Par T.-G. DJUVARA

Ministre de Roumanie en Belgique et au Luxembourg,
Ancien chargé d'affaires à Belgrade, ancien agent diplomatique à Sofia,
Ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Constantinople.

Préface de M. Louis RENAULT,

Membre de l'Institut, ministre plénipotentiaire, professeur à la Faculté de droit de Paris
et à l'École des Sciences politiques.

1 fort vol. in-8, avec 18 cartes hors texte..... 10 fr.

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

LE HASARD

Par Emile BOREL, professeur à la Sorbonne

1 vol. in-16..... 3 fr. 50

L'ouvrage est divisé en trois parties : la première est un exposé très large, sans formules superflues, des principes de la théorie du hasard ; la deuxième est consacrée aux applications des lois du hasard aux diverses sciences ; la troisième partie, enfin, qui s'adresse particulièrement aux esprits philosophiques, a pour objet la portée philosophique des lois du hasard ; les relations entre ces lois et certaines questions classiques y sont mises en évidence d'une manière neuve et suggestive ; le grand problème du libre arbitre et de la conscience éphémère, en particulier, est partiellement renouvelé par la critique approfondie, mais nullement abstraite, grâce au curieux mythe des sièges dactylographes, à laquelle l'auteur soumet la notion du déterminisme mécanique.

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

MORALE RELIGIEUSE ET MORALE LAÏQUE

LEÇONS FAITES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES SOCIALES

Par R. ALLIER, G. BELOT,

G. CANTECOR, W. MONOD, Th. RUYSSSEN, Ch. WAGNER

La notion du devoir et du bien au point de vue religieux. — L'efficacité pratique de la morale laïque. — Motifs religieux et acte moral. — L'acceptation de la vie : la résignation. — Le suicide. — La chasteté. — La tempérance.

1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise..... 6 fr.

Pour paraître prochainement :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LE CONCEPT SOCIAL DU CRIME
SON ÉVOLUTION

Par J. MAXWELL, docteur en médecine, substitut du Procureur général de la Cour d'appel de Paris

4 vol. in-8..... 7 fr. 50

L'INTELLECTUEL

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE ET MORALE

Par A. CARTAULT, professeur à la Sorbonne

1 vol. in-8..... 7 fr. 50

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

11, rue de Médecis — PARIS (VI^e)

TOUT FRANÇAIS CULTIVÉ DOIT CONNAÎTRE LES PUBLICATIONS

DE LA

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

C'est en effet par les écrivains que publie la *Nouvelle Librairie Nationale* que sont restaurés et renouvelés les principes d'ordre intellectuel et d'action par lesquels la France reprend en Europe son rôle historique.

La *Nouvelle Librairie Nationale* a publié presque tous les ouvrages de CHARLES MAURRAS, reconnu par tous aujourd'hui comme l'un des maîtres de la pensée française. Elle a publié également des ouvrages de JULES LEMAITRE, LÉON DAUDET, EUGÈNE CAVAIGNAC, colonel de LA TOUR DU PIN, PIERRE LASSERRE, JACQUES BAINVILLE, LOUIS DIMIER, LÉON DE MONTESQUIOU, HENRY DE BRUCHARD et GEORGES VALOIS.

Vient de paraître :

Léon DAUDET

FANTÔMES ET VIVANTS

SOUVENIRS DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES
ARTISTIQUES ET MÉDICAUX

(De 1880 à 1905)

1 vol. in-16 double couronne de 320 pages. 3 50

Paraîtra fin mars :

H. DUTRAIT-CROZON

— GAMBETTA —
ET LA DÉFENSE NATIONALE
(1870-1871)

1 vol. in-8° écu de 600 pages. 6 »

Récentes publications :

Charles MAURRAS

L'ACTION FRANÇAISE & LA RELIGION CATHOLIQUE

1 vol. in-16 double couronne de 354 pages. 3 50

R. P. Dom BESSE

LES RELIGIONS LAÏQUES

UN ROMANTISME RELIGIEUX

1 vol. in-16 double couronne de 320 pages. 3 50

Georges VALOIS

— LE PÈRE —

1 vol. in-16 grand Jésus de 310 pages. 3 50

NUOVA ANTOLOGIA

REVUE ITALIENNE DE SCIENCES
LETTRES, POLITIQUE ET BEAUX-ARTS

Paraît à Rome le 1^{er} et le 16 de chaque mois

Chaque numéro forme environ 200 pages

Directeur: MAGGIORINO FERRARIS

La **NUOVA ANTOLOGIA** est la plus ancienne et la plus importante Revue Italienne. Ses articles inédits sont signés par les plus éminents littérateurs, sénateurs, députés et professeurs des Universités Italiennes.

Enrico Ferri, G. Finali, L. Luzzatti, Sidney Sonnino, P. Villari, sont parmi ses collaborateurs.

La **NUOVA ANTOLOGIA** publie dans chaque numéro des romans inédits par F. Castelnovo, Grazzia Deledda, Matilde Serao, G. Verga, S. Farina, etc.

~~~~~  
Abonnement à la **NUOVA ANTOLOGIA**

(France et Union Postale)

Par an..... 46 francs | Par semestre. 23 francs.

~~~~~  
Piazza di Spagna, **ROME** (Italie)

Editions AMBROISE VOLLARD

6, rue Laffitte, Paris

Pour paraître le 1^{er} Mai 1914 :

AMBROISE VOLLARD

PAUL CÉZANNE

Illustré de cinquante reproductions de tableaux de Cézanne en héliogravure et d'une eau-forte originale du maître.

1000 Exemplaires numérotés

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1 à 150 sur Japon. Prix de l'exemplaire : 125 francs.

151 à 1000 sur papier vergé. Prix de l'exemplaire : 60 francs.

Un Spécimen sera envoyé sur demande

Précédemment paru :

Lettres de Vincent Van Gogh à Émile Bernard

Texte intégral publié pour la première fois

Cent reproductions de dessins et tableaux de Van Gogh *

Prix de l'exemplaire..... 25 francs

Il a été tiré 40 exemplaires à 100 francs l'exemplaire

ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris, VI^e)

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

- L'Arétin. Notice de GUILLAUME APOLLINAIRE, avec un portrait..... 1 Vol.
- Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.
- Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par RÉMY DE GOURMONT..... 1 Vol.
- Diderot, avec une notice de JACQUES MORLAND et un portrait..... 1 vol.
- Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.
- Helvétius, avec un portrait d'après VAN LOO et une notice d'ALBERT KEIM..... 1 Vol.
- Alfred de Musset, avec une Notice de JEAN DE GOURMONT. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.
- Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.
- Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.
- Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après PHILIPPE DE CHAMPAIGNE et une Notice de CHARLES VERRIER..... 1 Vol.
- Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.
- Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de RÉMY DE GOURMONT. 1 Vol.
- Saint-Simon, avec une Notice par EDMOND BARTHÉLEMY et un Portrait d'après VAN LOO..... 1 Vol.
- Stendhal, avec une Notice par PAUL LÉAUTAUD et un Portrait gravé sur bois d'après SÖDERMARK..... 1 Vol.
- Tallemant des Réaux, avec une Notice 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

- Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de RÉMY DE GOURMONT..... 1 Vol.
- Saint-Amant, avec une Notice de RÉMY DE GOURMONT et un Frontispice. 1 Vol.
- Théophile, avec une Notice de RÉMY DE GOURMONT et le portrait de DANET. 1 Vol.
- Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après DANET et une Notice de AD. VAN BEVER..... 1 Vol.

H.-G. WELLS

Le Pays des Aveugles. Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ.
Vol. in-18..... 3 50

ARTHUR RANSOME

Oscar Wilde. Traduit de l'anglais par G. DE LAUTREC et HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3 50

GEORGES BRANDÈS

Essais choisis. *Renan. Taine. Nietzsche. Heine. Kielland. Ibsen.* Traduit avec l'autorisation de l'auteur par S. GARLING.
Avec une préface de HENRI ALBERT. Vol. in-18..... 3 50

DIDEROT

Les plus belles pages de Diderot. (*Pensées philosophiques. Le Neveu de Rameau. La Religieuse. Jacques le fataliste. Salons. Pensées et Fragments. Poésies. Correspondance. Appendice : Opinions sur Diderot, Bibliographie.*) Notice de JACQUES MORLAND. Avec un portrait. Vol. in-18..... 3 50

HENRI MALO

Les Corsaires dunkerquois et Jean Bart. II : 1662 à 1702. Vol. in-18..... 3 50

CHRISTIAN BECK

Le Trésor du Tourisme : Rome et l'Italie Méridionale vue par les grands Écrivains et les voyageurs célèbres. *Rome. Naples. Sicile. Sardaigne. Malte.* 1 vol. in-16 (17,8 × 11,4)..... 3 50

MAURICE HEWLETT

En plein air, roman. Traduit de l'anglais par M^{me} G.-A. RABACHE. Vol. in-18..... 3 50

ALBERT SAMAIN

OEuvres de Albert Samain, III. (*Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.*) Vol. grand in-18 (0,20 × 0,135) tiré sur beau papier..... 7 »

FRANCIS JAMMES

Feuilles dans le vent (*Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée. etc.*). Vol. in-18..... 3 50

LAFCADIO HEARN

Le Japon, traduit de l'anglais par MARC LOGÉ. Vol. in-18..... 3 50

THOMAS CARLYLE

Olivier Cromwell, Sa Correspondance, Ses Discours. Trad. de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY, III : *Guerre d'Écosse (suite), Le Petit Parlement, Le Premier Parlement du Protectorat, Les Majors-Généraux.* Vol. in-18..... 3 50

Aux lecteurs du *Mercur*e de France

Nous rappelons que les volumes VII, VIII et IX de la "Collection des Chefs-d'œuvre" viennent de paraître. Ce sont :

VOL. VII

PROSPER MÉRIMÉE

CARMEN

Tiré à 995 ex. sur hollandaise (Van Gelder) à 6 fr. net et 40 ex. sur chine et japon à 15 fr. net

VOL. VIII

DE BEAUMARCHAIS

LE BARBIER DE SÉVILLE

Tiré à 960 ex. sur hollandaise (Van Gelder) à 7 fr. net et 40 ex. sur chine et japon à 20 fr. net

VOL. IX

VOLTAIRE

L'INGÉNU

Tiré à 600 ex. sur hollandaise (Van Gelder) à 5 fr. net et 40 ex. sur chine et japon à 15 fr. net

Remerciements aux amateurs qui ont bien voulu nous signaler les titres qu'ils désireraient voir figurer dans notre collection. Nous recevrons toujours avec plaisir leurs communications à ce sujet, et nous ferons de notre mieux pour donner satisfaction à tous dans la mesure du possible.

H. F.

Précédemment parus :

Vol. VI.	B. CONSTANT. Adolphe,	600 ex. numérotés	(épuisé).
—	V. MIRBEAU. Le Calvaire,	995 ex.	à 10 fr. net
—	IV. VOLTAIRE. Zadig,	600 ex.	à 5 fr. —
—	III. THOMAS. Tristan et Iseult,	955 ex.	à 7 fr. —
—	II. VOLTAIRE. Candide,	910 ex.	à 5 fr. —
—	I. PRÉVOST. Manon Lescaut,	975 ex.	à 7 fr. —

En souscription :

VOL. X.	M ^{me} de LAFAYETTE. La Princesse de Clèves.	(Comme habituel. Tirages sur holl. à moins de 1000 ex.)	8 fr. net.
VOL. XI.	De BEAUMARCHAIS. Le Mariage de Figaro.		7 fr. net.

(Service franco sur demande des listes des volumes à paraître)

J. LORRAIN. Le Tréteau. Couv. en coul. de Orazi. Edit. orig. Bosc	3 fr. net.
Œuvres de Henri HEINE. 4 vol. bien imprimés sur vergé. Edit. Bibliopolis.	6 fr. net.

LIBRAIRIE FERREYROL, 10, rue Bonaparte, PARIS

(expédition franco)

DON RAMON DEL VALLE-INCLAN

Les années que nous vivons resteront dans l'histoire des lettres espagnoles comme une des époques les plus attachantes, peut-être même les plus glorieuses. On n'en a en France qu'une impression très confuse. Dans la génération d'écrivains de langue castillane, aujourd'hui dans la force de l'âge et du talent, la figure qui se détache avec le plus de relief est certainement celle de Valle-Inclan, poète, dramaturge et romancier. Combien de Français connaissent son œuvre ? Combien connaissent même son nom ?

En Espagne même, sa renommée a mis un certain temps à dépasser l'élite et cependant, si certains de ses traits raffinés ne peuvent être pleinement goûtés que par des délicats, bien souvent son inspiration jaillie du fond même de la race, si ce n'est emportée par les mouvements éternels de l'âme humaine, éveille — l'expérience l'a prouvé — une émotion beaucoup plus grande dans une foule rustique que dans un public de mondains habitués à un théâtre dont les effets conventionnels restent toujours à la mesure de leurs petites âmes.

La force et l'élégance, telles sont les qualités dominantes des écrits de ce magnifique gentilhomme de lettres et de ce grand écrivain qu'est don Ramon Maria del Valle-Inclan y Montenegro.

L'homme n'est pas moins saisissant que l'œuvre. Qui l'a vu une fois ne saurait l'oublier. Qui est admis dans son amitié en subit chaque jour un peu plus le charme.

Aucune description physique ou morale ne peut égaler celle qu'a faite de lui le grand poète américain de langue espagnole Ruben Dario :

*Este gran Don Ramón de las barbas de chivo,
Cuya sonrisa es la flor de su figura,
Parece un viejo dios altanero y esquivo
Que se animase en la frialdad de su escultura.*

*El cobre de sus ojos por instantes fulgura
Y da una llama roja tras un ramo de olivo.
Tengo la sensación de que siento y que vivo,
A su lado, una vida más intensa y más dura.*

*Este gran Don Ramón del Valle Inclán me inquieta,
Y á través del zodiaco de sus versos actuales,
Se me esfuma en radiosas visiones de poeta,*

*O se me rompe en un fracaso de cristales.
Yo le he visto arrancarse del pecho la saeta
Que le lanzan los siete pecados capitales (1).*

Ce corps sec, presque décharné, d'une maigreur d'ascète ou de soldat, semble consumé par une flamme intérieure et ne conserver de matière que celle indispensable à l'existence. Comme Cervantès, il a perdu un bras, mais toute la vie des deux mains s'est réfugiée dans celle qui lui reste et je n'en connais pas de plus spirituelle que cette main droite, expressive comme un visage.

Valle-Inclán a l'air d'un glorieux mutilé des époques héroïques que sa blessure n'aurait pas détourné du combat et qui, enfin revenu sur ses terres, hanté par l'étrange splendeur d'un monde nouveau et la magnificence sensuelle de la Renaissance italienne, se laisserait peu à peu reprendre par l'austère grandeur de son pays.

- (1) Ce grand don Ramon à la barbe de bouc,
Dont le sourire est la fleur de sa figure,
Ressemble à un vieux dieu, altier et farouche
Qui s'animerait dans la froideur de sa sculpture.

Le cuivre de ses yeux par instants fulgure
Et lance une flamme rouge à travers un rameau d'olivier.
J'ai la sensation que je sens et je vis,
Près de lui, une vie plus intense et plus dure.

Ce grand don Ramon del Valle-Inclán m'inquiète ;
Au travers du zodiaque de ses vers actuels,
Il se diffuse pour moi en radiuses visions de poète,

Ou se brise en éclats de cristal.
Je l'ai vu s'arracher du cœur la flèche
Que lui lancent les sept péchés capitaux.

A la vérité, toutes les complexités d'une âme en apparence seulement contradictoire, ce mélange de puissance, de violence même et de grâce, s'expliquent par les origines de Valle-Inclan.

§

Tout d'abord il est d'une Espagne que nous ne connaissons guère, en France, l'Espagne celtique.

A l'angle que forme au nord-ouest la péninsule ibérique, dans les Asturies et dans la Galice, les populations celtiques, repoussées par les invasions jusqu'aux limites extrêmes du continent, sont restées à peine modifiées par les siècles, comme dans leurs autres refuges de Bretagne, des Cornouailles, du pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande et aussi comme dans notre Massif central. Dès les premiers pas, l'impression est saisissante. Je n'oublierai jamais la première ville que j'ai vue en Galice, celle de Monforte. J'étais en Limousin : maisons pareilles, mêmes visages, même attitudes, d'un peu loin même parler traînant, même ciel aussi, même nature de prairies, de châtaigniers et de genêts, de rivières claires courant sur les galets. La danse est la bourrée d'Auvergne, les instruments la vielle et la musette.

En approchant de l'Océan, à mesure que le pays prend un caractère maritime, l'évocation de la Bretagne efface celle de nos provinces du centre, mais toujours c'est nettement une terre et une race celtiques.

Cependant sur le rivage — dans la partie qui est proprement la terre de l'écrivain — le pays, tout en conservant bien des traits communs avec l'Armorique, a une harmonieuse diversité qui éclaire celle de l'œuvre de Valle-Inclan.

Nous sommes à la pointe avancée de l'Europe, la première heurtée par les tempêtes de l'Atlantique; mais derrière cet inabordable rivage où bien rarement la « mer brève » cesse de gronder, l'Océan a pénétré la terre en immenses baies calmes. Les quatre grandes « rias » de Galice sont un des enchantements du monde. Semées d'îles, elles sont encadrées par des montagnes qui la plupart du temps ne les dominent pas immédiatement, mais les rejoignent en souples ondulations. Il suffit d'un rayon de soleil pour que ces golfes aimables donnent à côté de cet océan farouche une impression de beauté sereine et classique.

A vrai dire, même par les jours radieux, l'air retient assez de vapeurs, les contours de la terre ont assez de mollesse pour se distinguer de la limpide clarté et du dessin précis d'un paysage grec, et l'antiquité qu'ils évoquent d'une façon si imprévue, mais si forte, est celle dont Virgile nous a légué l'émotion. Il était impossible de n'en être pas pénétré en ces jours d'octobre où j'étais l'hôte de Valle-Inclan, ces jours d'automne qui ont, comme il me l'écrivait en me conviant à les voir avec lui, « un bel et grave sentiment géorgique ». La lumière tour à tour découverte et voilée du ciel changeant allumait des lueurs paisibles sur les eaux et nuançait doucement les vallons qui dormaient avec leur petite église et leurs blanches maisons, leurs châtaigniers, leurs pins noirs, leurs champs de maïs coupés où avait déjà repoussé l'herbe tendre, leurs prairies toujours jeunes dans l'humidité perpétuellement tiède de ce climat marin, et, par lambeaux vermeils, les vignes qui jettent leurs rameaux flexibles et touffus sur de grands piliers de granit brut.

La vigne sur le granit, c'est toute la Galice, et c'est tout Valle-Inclan.

On n'est loin nulle part d'une vision aimable et reposante, mais on est près partout d'une impression de force tranquille ou déchaînée ou d'inquiétant mystère. L'atmosphère est douce, mais de fréquentes tempêtes l'agitent. Au sortir d'un vallon d'une paix franciscaine, on entre dans une gorge désolée, hérissée de dolmens et que seuls animent le vol des aigles ou la fuite des chevaux sauvages. Les rideaux de la pluie ou la gaze des brumes tempèrent la gaieté des campagnes heureuses, les reculent et les confondent, dans un lointain vaporeux avec les masses toujours soucieuses et sombres des montagnes et des forêts.

Pour grande, toutefois, que soit l'impression que cette nature nous donne, elle n'est rien à côté de celle qu'en éprouve sa race. Depuis des milliers d'ans, la mer, la terre, les eaux et l'air de la Galice ont des voix et son peuple les entend. Il a la hantise du mystère. Les terreurs primitives, tous les effrois et tous les espoirs naissent, s'apaisent et revivent, depuis des temps sans âge, à peine modifiés dans leur expression par les croyances que les hommes ont successivement apportées avec eux.

Le celte a trouvé sur ce sol non seulement la nature la plus complaisante à son âme rêveuse, mais une terre toute peuplée de l'Olympe antique. Bien avant l'ère chrétienne, les Grecs sont venus aux rivages de Galice. Une montagne près de la mer s'appelle encore le « Pindo » et l'on prétend qu'à la différence des montagnes voisines il y pousse, au lieu de bruyères ou de genêts, le thym, le romarin, la lavande, toute la flore parfumée des collines classiques. Bien d'autres noms grecs demeurent et Valle-Inclan aime à raconter que son premier précepteur, un bon vieux curé humaniste, avait l'innocente marotte de prétendre que l'Odyssee s'était déroulée en Galice et il citait les noms des lieux presque identiques et surtout des traits de leur description souvent d'une vérité frappante qui expliquaient au moins le souvenir qu'ils avaient évoqué aux antiques navigateurs helléniques.

Quant aux noms romains, ils sont innombrables. En quelques lieues, on trouve sur la côte des ruines qui s'appellent encore Diana, Saturnino, Juno ou Cœsures.

Sans détruire les légendes païennes, en les déformant à peine, le christianisme est venu mettre dans l'âme du peuple de Galice un espoir nouveau sans doute, mais aussi de nouvelles et torturantes inquiétudes.

A chaque pas on pressent les embûches du diable et cette angoisse millénaire ne s'est pas dissipée. Le moindre incident a une cause surnaturelle. Il faut conjurer le mauvais sort, consulter le sorcier, aller à la fontaine consacrée accomplir à minuit, à la lune nouvelle, les rites minutieux. Il faut aussi délivrer les malheureux possédés, les femmes surtout, et les chapelles sont nombreuses où l'on vient échapper à l'emprise du Malin.

Dans un de ses plus beaux romans : *Flor de Santidad* (Fleur de Sainteté), Valle-Inclan décrit une de ces scènes d'exorcisme, telle qu'elle se passe encore deux fois par an. J'ai vu le lieu d'une tragique grandeur à l'extrémité d'un promontoire offert aux tempêtes. On y parvient après une longue marche par une lande livide où sans voir l'Océan on est écrasé par sa rumeur. On découvre enfin au haut d'une falaise, en face de l'Atlantique sans limites, un mur ruiné d'un temple de Diane et, à côté, une chapelle de la Vierge chrétienne dont le culte continue celui de la vierge païenne. Par les sinistres dunes on

conduit la nuit les démoniaques — elles sont chaque fois plus d'une dizaine — écumantes, vomissant des outrages à la Vierge. A minuit, on les met nues sur une plage qui s'étend au pied des rochers, on les entraîne dans la mer, on les y maintient le temps que la vague les ait frappées neuf fois, cependant que, du haut de la falaise où la cloche sonne, le prêtre prononce les paroles d'exorcisme au milieu des fidèles agenouillés.

La Galice n'a pas seulement connu la ferveur de son peuple. Elle renferme Saint-Jacques de Compostelle qui a été un des grands sanctuaires du monde. De toute la chrétienté, pendant des siècles, les pèlerins sont venus en longs cortèges, avec le bourdon et le manteau brun auquel s'accrochaient comme preuve du voyage ces « coquilles Saint-Jacques » que l'on pêche encore dans la ria d'Arosa. Pendant des siècles, on les a vus, après avoir bravé les périls multiples de la route, se prosterner au pied de la grande croix de granit qui s'appelle *l'humilladeiro* (l'endroit où l'on s'humilie) et qui se dresse encore au sommet de la côte d'où l'on aperçoit enfin les tours de la basilique.

Les foules sans nombre ne viennent plus à Santiago de Compostela, mais la ville demeure intacte, l'esprit du siècle ne l'a point touchée. Aucune cité en Espagne, où tant de villes cependant conservent le passé, n'a une aussi grande force d'évocation. L'admirable Tolède est un musée où ne pourraient revivre les splendeurs défuntes. Saint-Jacques est ce qu'il fut aux âges qui lui ont fait son âme immuable. Ce que Séville toujours vivante dans sa tradition est pour l'Espagne arabe, Saint-Jacques l'est pour l'Espagne chrétienne.

Il faut y venir, comme Valle-Inclan m'y a conduit, à la fin d'un jour d'automne tout imprégné d'une bruine impalpable, aller, dans la nuit qui tombe, sur les larges dalles de granit qui sonnent creux sous le pas, entre les galeries couvertes aux arceaux romans ou gothiques, les galeries à peine éclairées où passent des ombres de prêtres, un pan de leur grand manteau rejeté sur l'épaule. Il faut arriver, en cette heure trouble du crépuscule, au coin d'une place dont un des côtés est écrasé par la gigantesque cathédrale et les autres faces limitées par des monuments ou des demeures de styles différents, mais tous harmonisés avec le sanctuaire. Après cette place, c'est

une autre encore, puis une autre, une quatrième enfin, toutes différentes et cependant toutes belles de la même beauté qui émane de l'esprit de la cité. Esprit auquel on ne saurait se soustraire.

La vieille cathédrale romane a subi, au cours des âges, des additions qui auraient pu être des désastres ainsi que dans tant d'églises d'Espagne et d'ailleurs. Au xviii^e siècle, une immense façade fleurie a été dressée devant l'ancienne et il se trouve que son élégance est pleine de noblesse et forme, sans rompre l'harmonie de l'ensemble, un écrin digne de l'antique portique de la Gloria, qui est l'un des grands chefs-d'œuvre du moyen-âge et de tous les temps.

Tout donne une impression éternelle, la matière est indestructible, c'est le granit depuis les dalles que l'on foule jusqu'au sommet des tours, un granit que nulle fumée ne souille et auquel la pluie qui l'imprègne a donné une patine d'un brun adouci.

Les âmes semblent aussi sculptées pour l'éternité. A Saint-Jacques de Compostelle, dit Valle-Inclan dans *Ma sœur Antonia*, les âmes ont toujours les yeux attentifs au miracle.

Hors du mouvement de la vie moderne, n'étant même pas chef-lieu de province, Saint-Jacques vit de la seule vie de son archevêché et de son Université. On n'y voit que des prêtres et des étudiants. Nulle industrie, si ce n'est une vieillotte petite industrie domestique et presque dévote, celle du chocolat fait à la main, dont le parfum se mêle dans la rue à celui de l'encens.

Le grand homme de la ville est toujours un théologien. Des hérésies naissent. Dans les retraites des couvents, quelques prêtres expient les égarements de leur pensée. Parfois un schisme point, un excommunié rebelle imprime une feuille pour défendre son interprétation des textes sacrés. Hérésies qui n'ont rien du modernisme, survivance des grandes époques de foi scrupuleuse et tourmentée. Dans cette atmosphère, où pèse l'obsession de l'au-delà, éclosent de dévorantes et mystérieuses amours comme celle dont Valle-Inclan a fait le sujet de sa nouvelle *Ma sœur Antonia*.

L'ère des grands pèlerinages n'a pas seulement maintenu la foi du peuple de Galice dans sa tradition, elle a apporté du dehors de notables influences. Celles de France ont été les

plus considérables. Non seulement la plupart des pèlerins venaient de chez nous, mais des archevêques français ont occupé le siège de Compostelle et la première basilique, très proche de notre Saint-Sernin de Toulouse, a été presque certainement l'œuvre de quelques-uns de nos grands bâtisseurs de cathédrales. Avec les pèlerins, les prélats et les maîtres-d'œuvres, venait aussi la poésie de nos trouvères, les poésies de langue provençale et limousine qui ont été, pendant des siècles, en Galice, une source féconde d'inspiration.

Vieille race celtique conservée assez pure, dans un milieu particulièrement propice, ayant trouvé de vieilles traditions helléniques, ayant subi la domination romaine, l'invasion des Goths et plus tard une influence française, le peuple de Galice et des Asturies se distingue encore et très nettement des autres habitants de la péninsule ibérique en ce qu'il a seul échappé à la conquête musulmane, qui partout ailleurs a laissé une si vigoureuse empreinte.

Pris dans leur ensemble, les « gallegos » ont l'esprit résigné, plutôt doux, un peu lent, gens travailleurs et patients, sans grande initiative, attachés à leurs habitudes, allant comme les Auvergnats chez nous dans les grandes villes se livrer à certains durs travaux, — les mêmes à Madrid que pour nos hommes du massif central à Paris, jadis porteurs d'eau, maintenant manœuvres ou cochers. — Ils émigrent en Amérique, où ils forment de florissantes colonies, mais reviennent dès qu'ils le peuvent, et en tout cas envoient la majeure partie de leurs gains à leur terre qu'ils n'oublient jamais. Ce séjour dans des pays neufs et, dans certains rivages de Galice, l'influence anglaise complétée par une active propagande protestante, modifie un peu l'esprit populaire, mais bien superficiellement encore et, jusqu'à nos jours, on peut presque dire que le Moyen Âge continue. L'indication que Valle-Inclan a mise à un de ses romans, « histoire millénaire », conviendrait à bien d'autres de ses récits, également vraisemblables au dixième et au vingtième siècle. Mêmes mœurs, même foi naïve et même dureté, même douceur résignée et aussi mêmes violences.

De ce peuple, en effet, ployé sous le joug humain et divin, sortent souvent des âmes indomptables. Les personnages de *Romance de Lobos* (la Geste des Loups), dont le Mercure commence la publication et que l'auteur a justement qualifié de

comédie barbare, pourront paraître créés par une imagination exaltée de poète. Ils ont vécu cependant, le drame est véridique et les acteurs ne sont point des êtres d'exception.

L'histoire du pays, à des époques encore récentes, est pleine de faits sauvages. Une île de la baie d'Arosa a été occupée à la fin du XVIII^e siècle par des pirates italiens qui y sont restés jusqu'après 1820. Ils étaient associés à des bandes de cadets de familles nobles qui enlevaient les personnages riches que les pirates emportaient en Italie si la rançon tardait à être versée. Une troupe de ces cadets prit d'assaut et pillà, peu après 1830, le couvent d'Armenteira, de l'ordre de saint Bernard, qui possédait de fabuleuses richesses du temps des Amériques. Forfait que les familles des bandits rachetèrent en donnant chacune à la génération suivante un enfant à l'Eglise.

§

Valle-Inclan est l'expression même de cette terre. Il y est né, il y a passé son enfance et son adolescence, il est pénétré de son esprit. Il y tient par de très lointaines origines. Toutefois, en remontant à ses ascendants, on découvre des influences diverses qui nous éclairent sur ce que la race et le pays de Galice ne pourraient seuls expliquer.

Il est d'une famille guerrière du côté paternel; en ligne directe, il procède de Castille. Les del Valle sont venus des provinces de Cuenca et de Tolède, le cœur de cette prodigieuse Castille, plateau presque désert, sans cours d'eau navigable, sans rivage maritime, qui a dominé le plus vaste empire du monde et a fait de sa langue un des idiomes les plus répandus de l'humanité. Terre où le moindre laboureur est un hidalgo et sait garder dans la fortune contraire la noblesse naturelle à un peuple de vainqueurs.

A toutes les pages de la grande épopée, Valle-Inclan trouve un aïeul. Le grand écrivain d'aujourd'hui n'apparaît-il pas déjà dans le titre de l'ouvrage d'un des siens: *Exposition des raisons pour l'amélioration des armées de S. M. le roi Don Felipe, écrite, au son des clairons et des arquebuses, sous le pavillon des étendarts, dans le Royaume d'Italie, par le Sergent-Major de Batailles Don Luis del Valle de la Cerda. Année 1500.* Où sont engagées les armes d'Espagne sont les del Valle. L'un épouse une Napolitaine, un autre une Flamande.

Le fils et le petit-fils de ce dernier, comme lui lieutenants généraux des Armées du Roi, naissent et vivent dans les Flandres, où la famille semble se fixer. Elle revient en Espagne avec Philippe V, dont Antonio del Valle, plus tard vice-roi de Valence, de Catalogne et d'Aragon, soutient la cause. Colonel des gardes flamandes, il dispute à Berwick la gloire d'avoir gagné la bataille d'Almansa, qui assure au delà des Pyrénées le règne des Bourbons. Son fils, après avoir suivi aux Indes son oncle Fray Tomas del Valle, évêque de Quito, se fixe en Galice, y fonde un majorat et associe pour la première fois à son nom castillan de Valle celui de Inclan, si nettement celtique.

Dès lors, les unions successives ne font qu'augmenter à chaque génération le sang de Galice. Dans les vieux blasons sculptés qui timbrent les façades des demeures nobles de la province dont les familles se mariaient presque toujours entre elles, il est bien peu des huit quartiers de l'écu qui n'appartiennent à une branche à laquelle Valle-Inclan ne puisse remonter. L'une des armes que l'on retrouve le plus souvent frappe par la place qu'elle occupe, toujours au sommet : c'est un M surmonté d'une couronne royale. Elle a été attribuée aux Montenegro depuis que leur aïeul a reçu du roi Henri III de Castille comme épouse une princesse d'Asie ramenée par une ambassade envoyée à Tamerlan. La mère de Valle-Inclan est une Montenegro.

Parmi ses ascendants de Galice, sont deux lieutenants de Cortez : Gonzalo de Sandoval, qui fonda au Mexique le royaume de la Nouvelle-Galice, et Gonzalo Dominguez, que les Aztèques prirent pendant la lugubre déroute de la «*noche triste* » et dont ils mangèrent le cœur devant ses compagnons.

Les âges plus prosaïques n'interrompent pas la tradition. Lors de la première guerre carliste, un oncle de Valle-Inclan, le frère de son père, presque un enfant, est élève à l'Ecole militaire de Tolède, très loin du soulèvement éclaté dans les provinces du Nord. Il réunit sept ou huit autres cadets. Ils partent avec leurs chevaux et leurs armes, traversant la moitié de l'Espagne, constitués en bande insurrectionnelle, levant des contributions au nom du roi légitime. Plus tard prisonnier, condamné à mort, il s'évade, quelques heures avant le moment fixé pour son exécution, d'une forteresse isolée sur un récif et ne gagne le Portugal qu'après les plus dramatiques péripéties.

Enfin, pour avoir toutes les tendances que nous découvrons dans les œuvres de Valle-Inclan, nous n'aurons garde d'oublier deux personnages fort attirants. D'abord un de ses oncles, chanoine de Compostelle, qui vivait à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e. Très savant homme et esprit curieux, qui, après avoir étudié en Sorbonne, en avait rapporté dans sa sombre Université, avec une magnifique collection de Bibles, le goût des lumières et pour la pensée française une tendresse que ne parviendra même pas à détruire la politique de Napoléon, que combattait sans merci son frère, resté, lui, dans la lignée des hommes d'armes.

Remontant encore d'un siècle en arrière, arrêtons-nous, pour terminer, à cette grand'tante de l'écrivain, Doña Maria del Valle de la Cerda, fondatrice et abbesse du couvent de San Placido à Madrid, qui passa devant le Tribunal de l'Inquisition sous le règne de Philippe III, comme « volandera » et « alumbrada ». Les « alumbradas » étaient les illuminées; les « volanderas », celles qui avaient le satanique pouvoir de voler par les airs comme les sorcières des nuits de sabbat.

§

Valle-Inclan est né le 28 octobre 1870, à l'extrémité de la Galice, sur les bords de la baie d'Arosa. Partout, dans cette contrée, s'élèvent des demeures où ont vécu ses ascendants, depuis un délicieux palais de la Renaissance italienne, d'une grâce unique en ce pays, qui se mire dans les eaux calmes d'un petit port et d'où est sorti un des conquistadors du Mexique, jusqu'aux édifices plus rudes qui dominent la route des pèlerins ou se dressent dans les vallons reculés du haut-pays et laissent pendre encore à leurs murs de granit la lourde chaîne de fer, insigne du droit de juridiction.

Il a grandi au milieu du récit des guerres carlistes, dont la dernière est contemporaine de ses premières années et qui, si elles n'ont pas eu la Galice comme théâtre, y ont recruté de nombreux combattants, notamment dans la famille de Valle-Inclan, ses proches ou ses amis.

Très jeune il a quitté les rives si souvent riantes de la ria d'Arosa pour aller poursuivre ses études dans la médiévale Saint-Jacques de Compostelle.

Pour comprendre ce qu'ont dû être ces années, il faut l'en-

tendre évoquer le jour où, obsédé par une semaine de préparation fébrile d'un examen de droit canon, — inscrit au programme des études juridiques de cette antique Université, — le cerveau encore surexcité par le café de ses veilles, il a assisté, dans un cadre dont rien n'a été modifié depuis des siècles, au lent défilé de la procession solennelle qui ramenait à Saint-Jacques de Compostelle les restes d'un saint martyr. C'est une vision du quatorzième siècle.

Il faut l'entendre aussi, sous les galeries sombres où pénètre la nuit, rappeler la terreur que lui inspirait la perspective de la morne existence d'homme de loi à laquelle l'acheminaient fatalement ses études ; sa fuite dans le palais ruiné des vieux conquistadors, les jours passés dans la demeure délabrée où tournoient successivement les chauves-souris et les ramiers. Cette âme passionnée de vingt ans ne pouvait qu'entendre les conseils d'héroïque aventure que lui donnaient ses morts. Comme eux il part pour le Mexique.

Quel roman, dont il ne nous a donné qu'une partie, il aurait pu écrire sur ce séjour qui débute par un défi, continue par une folle campagne contre des Indiens soulevés et se termine par une révolte.

Revenu en Espagne, il vit surtout à Madrid, publie quelques nouvelles où se trouvent en germe nombre de ses œuvres futures, et, vers les trente ans, commence à donner ces romans, ces pièces de théâtre, ces poésies qui en font un des plus grands écrivains de notre époque, non seulement de l'Espagne, mais de tous les pays.

Depuis deux ans seulement, il est revenu en Galice, où il passe maintenant une partie de l'année et qui le reprend chaque jour davantage ; mais son esprit n'en a jamais été éloigné et c'est à sa terre et à son peuple qu'il doit ses meilleures inspirations.

Depuis son séjour au Mexique, il a parcouru, il y a quelques années, une grande partie de l'Amérique du Sud. Il projette d'y revenir et nous y gagnerons, sans doute, une haute évocation de l'épopée des conquistadors.

Il ne connaît en Europe que l'Espagne. Il n'est jamais allé encore ni en France ni en Italie. Ce n'est certes pas de sa part un parti pris ou une preuve d'indifférence. Malgré tout ce que son tumultueux génie a de proprement espagnol et de son

Espagne, son esprit et sa sensibilité sont particulièrement prêts à comprendre les grâces mesurées de notre France. Il sera beau d'être son guide à Paris et à Versailles; il serait passionnant aussi de conduire ce grand Celte dans nos terres celtiques, de le voir retrouver dans les monts d'Auvergne ou les landes bretonnes la chanson de Galice.

Il l'a déjà entendue sur des lèvres françaises, la vieille chanson celtique, et m'a souvent dit avec quelle émotion il avait revécu sa jeunesse en lisant les *Souvenirs d'enfance* de Renan et les *Mémoires d'Outre-tombe*. Il a plus d'un trait de ressemblance avec Chateaubriand, d'ailleurs, et, sans que l'on sente l'imitation, certains de ses paysages d'Amérique évoquent invinciblement les plus belles pages de *René*.

Beaucoup plus nette est l'influence que Barbey d'Aurevilly a exercée sur lui. Ces deux gentilshommes de lettres ont la même obsession d'âmes superbes et indomptées, de tragiques amours et de sataniques mystères.

Tous ces traits, avec bien d'autres encore particuliers à Valle-Inclan, se trouvent dans son personnage le plus célèbre, qu'il a paru se complaire à faire à son image, ce marquis de Bradomin, dont il a écrit les *Mémoires* en quatre courts romans, les *Sonates*, Sonate de Printemps, d'Été, d'Automne et d'Hiver, qui sont autant d'histoires d'amour à différentes époques de la vie du même homme. Don Juan romantique — « laid, catholique et sentimental », laid de l'irrésistible laideur des grands amants, sentimental assez pour savourer ses amours sans en devenir jamais captif, catholique d'un catholicisme de grand seigneur dont les aïeux ont assez combattu pour le triomphe de la foi pour ne point se plier à la règle commune et qui même serait « incrédule comme un cardinal de la Renaissance » si, en cessant de croire à Dieu, il ne craignait de ne plus croire au diable.

Nous le voyons en Italie garde-noble du pape, adolescent fatal dont la mort déjà accompagne la carrière d'amour; quelques années après au Mexique, tout l'élan confiant de la jeunesse dans la chaude splendeur de la nature tropicale; puis, dans la mélancolie de l'âge où l'on sent déjà la fuite des jours, en un paysage grave et attendri d'un noble domaine de Galice; enfin, la tête blanche, mais le cœur toujours ardent, dans les après monts de Navarre, luttant aux côtés de Don Carlos

dans le désenchantement du déclin de la vie et la tristesse d'une cause perdue. Et passent des figures féminines que l'on n'oublie pas. Jeunes visages innocents marqués par le destin; fille énigmatique du Soleil, indienne de la race aztèque au mystérieux passé, hiératique, ondulante, inquiétante et cruelle; douce amoureuse, triste abandonnée, sans défense contre le double tourment du remords et du regret et qui ne retrouvera le cher amant que pour mourir dans ses bras; jeune novice, petite fille aux yeux de violette dont l'indomptable vieillard blessé, que tout devrait détourner d'une pareille entreprise, trouble le cœur candide, le dernier cœur qu'il troublera.

De ces *Sonates*, les trois dernières surtout sont d'un art infini; mais malgré l'émotion qui s'en dégage souvent, ce sont surtout des œuvres d'art et qui, malgré une personnalité déjà très fortement marquée, se ressentent encore d'influences étrangères.

Dans les œuvres suivantes, Valle-Inclan ira se dégageant de plus en plus de ce qu'il avait pu avoir de purement littéraire et, demandant directement son inspiration à son tempérament et à sa race, échappera à toute comparaison.

Tout au moins il n'en suggérera que de formidables. Par bien de ses visions vraiment géniales, il s'élèvera à la hauteur des grands tragiques grecs et de Shakespeare.

Comme eux il a eu, pour exprimer le conflit des passions éternelles, des hommes qu'une civilisation uniforme n'avait point encore assouplis, pour qui les belles légendes ne sont pas mortes — êtres qui peuvent, au premier abord, nous paraître particuliers, très différents de nous, parce que leur peinture sincère nous conserve tous les caractères extérieurs qui leur sont spéciaux, mais qui, précisément parce que dans notre temps ils semblent les témoins d'un âge aboli, parce que le cours des siècles les a laissés immuables, nous révèlent, non point les attitudes factices et transitoires d'une époque, mais les traits impérissables de l'humanité.

C'est par là que Valle-Inclan, peintre scrupuleux de ce petit peuple celtique refoulé sur ses rivages perdus à l'extrémité de l'extrême pays de l'Europe, est infiniment plus qu'un écrivain régional.

Ses deux premières œuvres obéissant à cette inspiration ont été écrites sous une forme tenant à la fois du roman dialogué

et du drame. Sans avoir encore été jouées, elles sont composées de telle sorte qu'elles pourraient l'être avec de très légères modifications. Les dialogues sont coupés d'indications de scène parfois assez longues qui permettent des descriptions généralement très belles, indispensables pour donner au lecteur l'impression qu'aurait le spectateur au théâtre, mais qui, malgré leur sobriété, atténueraient, si elles entraient dans le dialogue, sa sincérité et partant sa puissance tragique.

Ces deux œuvres, que Valle-Inclan appelle des *comédies barbares*, sont *Aguila de Blason*, l'Aigle de blason, et *Romance de Lobos*, la Geste des Loups. Les deux livres se font suite. Dans le premier apparaît un vieux gentilhomme de Galice, Don Juan Manuel de Monténégro, qui vit de nos jours une vie de baron féodal, d'une générosité méprisante et magnifique, âme noble, mais violente et superbe, ne supportant d'autres critiques que les farces de son bouffon Don Galan, ayant peuplé le pays de ses bâtards, gardant comme concubine une pauvre fille de douce humilité et de foi ingénue, Isabelita, qui s'enfuit pour sauver son âme. De sa femme, pauvre être meurtri qui a dû se retirer dans un autre domaine, il a eu des fils, monstrueuse troupe de bandits — *les Loups* — dont les lecteurs de cette revue liront *la Geste*.

Rien dans l'œuvre de Valle-Inclan ne dépasse la grandeur tragique de *Romance de Lobos*. Il l'a écrit dans une sorte de délire sacré, en deux semaines, enfermé en sa chambre, les volets clos, ignorant des heures, ne sachant plus quand le jour succédait à la nuit, ne dormant que quelques instants pour reprendre le drame dont il avait connu les acteurs et qui revivait magnifiquement en lui. Nous l'avons tel qu'il est sorti de son cerveau. Il envoyait les pages à l'imprimerie à mesure qu'il les écrivait et c'est ainsi que la couverture de la première édition porte l'indication de *cinq journées*, alors que la « comédie barbare » n'en a que trois.

Variante sans cesse sa forme, il a écrit ensuite un roman : *Flor de Santidad*, Fleur de Sainteté, *histoire millénaire* d'une simple bergère qui vit dans un monde surnaturel, croit qu'elle enfantera un enfant divin, et sera considérée comme une démoniaque et exorcisée sans jamais perdre son extatique candeur. Roman de moins de deux cents pages, chef-d'œuvre d'art discret et d'émotion qui apportera une

note absolument nouvelle, celle d'un christianisme médiéval, dans le rayon de ces grands petits livres qui s'appellent *Daphnis et Chloé*, *Manon*, *Paul et Virginie* et *Adolphe*.

Dans la littérature contemporaine, *Flor de Santidad* fait penser de la façon la plus frappante à la *Fille de Jorio* : mêmes mœurs millénaires et presque mêmes personnages. D'Annunzio a écrit son œuvre deux ans après la publication de celle de Valle-Inclan, qu'il ignorait presque certainement. Aucun des deux écrivains n'a demandé à l'autre son inspiration, tous deux l'ont trouvée dans leurs vieilles terres immuables des Abruzzes et de Galice.

Dans un drame en vers, *Voces de Gesta* (Cris de chansons de Geste), Valle-Inclan nous montre en des temps légendaires, contemporains de ceux que chante notre Chanson de Roland, l'âme fidèle et indomptable de la race. Dans une vision tour à tour naïve, poignante et féroce, passent un vieux roi sans royaume que traque l'invasion des païens, des bergers rudes et simples, et la femme, victime éternelle des guerres implacables, une aveugle au cœur patient qui attendra vingt ans, dans la nuit où l'a plongée son atroce vainqueur, l'heure d'une plus atroce vengeance.

C'est ce drame d'une farouche grandeur qui, après avoir déconcerté les abonnés du théâtre le plus élégant de Madrid, a remué jusqu'au plus profond de leur être les paysans aragonais qui l'ont entendu un jour de grande fête populaire à Saragosse.

Dans sa dernière œuvre parue, une tragédie en prose, *l'Embrujado*, l'Ensorcelé, Valle-Inclan nous fait assister au tourment d'un malheureux vieillard, qui voudrait contre toute évidence reconnaître son sang dans l'enfant d'une fille perdue qui a été la maîtresse de son fils unique mort assassiné sans autre descendance, et à l'angoisse de l'assassin écrasé par une puissance surnaturelle plus forte que sa volonté. Tragédie de la Terre de Salnés, c'est ainsi que Valle-Inclan qualifie *l'Ensorcelé* : Terre de Salnés, c'est son petit pays dans sa province, la région des golfes aimables et des durs rivages où tant de civilisations et de croyances se sont fondues. Elles parviennent jusqu'à nous, conservées par la race. Nous les reconnaissons dans l'allégresse antique des bienfaits de la terre, la mélancolie résignée du Celte, les inquiétudes de la

conscience chrétienne qui tour à tour se révèlent en de vieilles expressions ou d'antiques tournures d'une savoureuse simplicité, inconscientes sentences indéfiniment transmises par les générations et que Valle-Inclan pieusement recueille.

Cette « tragédie de sa terre », les deux « comédies barbares », « l'histoire millénaire », les « Voces de Gesta » sont les œuvres les plus caractéristiques de ce grand écrivain. Elles ne sont pas les seules.

Il a commencé une série de romans sur la guerre carliste, la dernière, celle qui dura de 1872 à 1874. Mélange, comme toutes les choses humaines, de grandes et de petites actions, d'héroïques folies et de défaillances, de cruautés sans grandeur et de noble dévouement à un idéal sacrifié, et par beaucoup de traits la dernière grande manifestation du romantisme en Europe. Valle-Inclan, de famille carliste, carliste lui-même, a pu avoir sur cette époque récente les informations les plus exactes; plusieurs séjours en Navarre lui ont rendu familier le théâtre de la guerre. L'intrigue romanesque joue dans les quatre livres déjà publiés un rôle tout à fait secondaire; ce sont des tableaux presque toujours très saisissants et, mérite rare chez un défenseur d'un des partis en cause, peints sinon avec une impassibilité qui ne convient qu'à une œuvre purement historique, au moins avec un très consciencieux effort de vérité. Les volumes qui vont suivre et termineront cette série seront, si j'en juge par les indications que l'auteur m'a données et la flamme avec laquelle il en parle, de très beaux livres d'une haute émotion.

Entre temps, pour prouver la souplesse de son talent, Valle-Inclan s'est livré, pour notre régal, à un aimable jeu en écrivant *Cuento de Abril* (Conte d'Avril), petite pièce en vers exquis où, dans la Provence du temps du Roi René, nous voyons en conflit l'amour affiné d'un pauvre trouvère et l'altière rudesse d'un guerrier de Castille, puis la « farce versaillesque » de la marquise *Rosalinde*, où, dans un cadre de notre dix-huitième le plus pimpant, des acteurs de la Comédie italienne et des marquis poudrés échangent des propos galants en vers ciselés comme ceux de Banville.

Le grand Celte a voulu nous rappeler que sa Galice avait été sensible au « gay savoir » de nos jongleurs et que plus tard un de ses aïeux avait épousé une Napolitaine, qu'un autre était

venu en Espagne avec Philippe V, que d'autres, enfin, avaient aimé le temps dont les cartons de Goya nous ont transmis la lumière, où s'éclaire aussi la sombre Cour d'Espagne. *Cuento de Abril* et la *Marquesa Rosalinda* sont de délicieux passe-temps. C'est ailleurs qu'il faut demander l'émotion intime au poète, c'est surtout dans ce petit recueil, *Aromas de Leyenda*, Aromes de Légende, où, de petits morceaux inspirés des vieux chants de Galice, s'exhale tout le parfum de ce pays, parfum matériel de la terre dont les souvenirs arrivent au poète « fleurant l'herbe fraîche au matin », parfum mystique des rêves qui montent dans la pâleur vaporeuse des cieux.

Accents nouveaux dans la poésie espagnole qui avait surtout trouvé jusqu'ici son inspiration, lorsqu'elle la demandait à sa terre et à sa race, à des terres et à des races bien différentes de celles de Valle-Inclan. Les admirables chants populaires, ces « coplas » de quatre vers sortis du fond le plus ancien de l'âme espagnole, en apportent la preuve la plus sensible.

La Méditerranée, la mer latine et grecque, avec ses horizons lumineux et les contours précis de ses rives, donne de nettes visions, suscite de claires pensées. Les chants de l'homme y sont des tableaux, chaque mot ajoute une forme ou une couleur. En Andalousie, si l'Orient a apporté, avec la nostalgie du désert, un peu de son rêve, ce rêve se matérialise en traits visibles, évocations douloureuses ou cruelles d'amours jaloux, de sang, de mort, ou madrigaux raffinés de la courtoisie arabe, souvent subtils, toujours imagés. La Castille, âpre et dure, a ses horizons aussi limpides, plus limpides même souvent que ceux des provinces méditerranéennes ou andalouses; mais la désolation infinie de ses plaines n'enferme plus la pensée dans les limites harmonieuses qui la retiennent charmée; l'esprit se détourne parfois de la terre et Don Quichotte poursuit ses chimères et sainte Thérèse a ses extases, mais Sancho suit Don Quichotte et la grande mystique a le plus minutieux souci de l'organisation matérielle des ordres qu'elle fonde. Peuple de soldats et de législateurs, aux mots sonores et clairs, qui s'exprime en proverbes et rédige des lois.

Il faut aller jusqu'à l'Espagne atlantique pour trouver les chants dont les paroles font sentir plus qu'elles ne décrivent, suggèrent plus qu'elles ne dépeignent, éveillent un songe que chacun suivra au penchant de son esprit. Et cela nous expli-

que, comme Valle-Inclan se plaît à le dire, l'influence de Verlaine, presque insaisissable chez les écrivains des provinces méditerranéennes, prodigieuse au contraire chez ceux du pays Nord où « l'imprécis au précis se joint ». Il y a deux Espagnes : celle de la couleur et celle de la nuance. Valle-Inclan, qui a tant de couleurs et en des touches si fortes, a plus que personne le culte et le sens de la nuance.

La nuance lui a inspiré une des pages les plus belles qu'il m'ait été donné d'entendre et qui fera partie d'un ouvrage actuellement sous presse, *la Lampara Maravillosa* (la Lampe merveilleuse), livre d'esthétique mystique, livre étrange et puissant qui, à en juger par les fragments que son auteur m'a lus, sera l'expression la plus complète de cette âme inquiète, ardente et magnifique.

§

Ce dont les traductions de Valle-Inclan ne peuvent malheureusement donner aucune idée est la beauté de sa langue. Le lire est un ravissement. Quoique appartenant par des attaches si fortes à une province qui a son parler spécial, il écrit le castillan avec une pureté que nul n'a surpassée. Il ne fait appel à l'idiome de son pays natal — au gallego — qu'avec une extrême discrétion, quand il est seul à exprimer l'idée ou la chose spéciale à sa terre. Au surplus d'ailleurs, il est justement bien moins soucieux de doter de vocables nouveaux une langue aussi riche que l'espagnol que de lui rendre des mots et des expressions oubliées. Il va les exhumer dans les vieux auteurs savoureux, surtout ceux qui ont précédé ce « siècle d'or » trop exclusivement célébré et pour une part d'une inspiration trop étrangère ; plus souvent encore il les demande aux peuples des campagnes de Castille, à ces paysans illettrés qui ont conservé tant de trésors de la langue perdus depuis longtemps par les gens éduqués.

Rajeuni par ces vieilles restitutions, le castillan est, pour un écrivain comme Valle-Inclan, un admirable instrument. Il a sur le français l'avantage d'une plus grande richesse et d'une construction aussi souple que le latin ; mais si chacun de ses mots, retentissants et expressifs, a par lui-même une très grande force, ils ont une vie trop individuelle, un son trop nettement frappé pour pouvoir se fondre dans la tonalité géné-

rale de la phrase comme le mot français avec ses syllabes muettes et sa faible accentuation. Valle-Inclan, qui tire de si grands effets de la vigueur de ses mots, arrive à donner à ses phrases, sinon la fluidité française, ce qui serait contraire au génie de la langue, du moins une musicale harmonie.

Valle-Inclan a le plus grand souci de la présentation matérielle de ses écrits. Le papier, les caractères, la disposition typographique, les ornements de la lettre et du livre sont choisis par lui avec le goût le plus sûr, le même goût d'ailleurs qu'il apporte à la décoration du cadre dans lequel il vit, à ses meubles, aux étoffes de pure tradition espagnole et maintenant à la construction de la demeure, entièrement dessinée par lui, qu'il va faire construire en Galice à côté de la petite ville où il est né, dominant la ria d'Arosa, dans un site où la complexe beauté de sa terre atteint une grâce suprême. J'étais avec lui lorsqu'il a choisi le terrain où va s'élever sa maison, et cela restera un de mes plus profonds souvenirs que d'avoir vu ce grand écrivain, déjà si complètement ressaisi par son pays, en arrêter le morceau où il va à tout jamais se fixer.



Lorsque Valle-Inclan est à Madrid, on peut le voir, presque tous les soirs après dîner, dans un café où l'entoure une réunion, une « tertulia » de jeunes gens, littérateurs et artistes. Scène très espagnole et qu'il ne faudrait pas juger d'après nos habitués de brasserie. C'est uniquement pour se réunir et pour causer que l'on se retrouve, et aussi, là où vont Valle-Inclan et ses amis, pour entendre de la très belle musique. Dans ce café du « Levante », un pianiste et un violoniste excellents interprètent les grands maîtres. Entre la *Sonate à Kreutzer* et l'Ouverture d'*Orphée*, dans le coin de sa « tertulia », les plus hautes questions s'agitent que Valle-Inclan éclaire de lueurs éblouissantes et imprévues. Je ne connais pas un aussi passionnant causeur. Nulle pédanterie d'école en cette réunion, de l'esprit comme l'on en a tant en Espagne et de l'esprit critique comme l'on en a encore plus. Sur la politique, les lettres, l'art se croisent des jugements ardents, souvent violents, et cependant, autour de Valle-Inclan, unis par une étroite amitié ou une affectueuse admiration, sont des hommes appartenant aux partis politiques les plus divers et, ce qui est plus

grave encore, aussi divisés que possible par leurs croyances religieuses. Valle-Inclan est carliste, ce qui, on le sait, correspond chez nous à la plus extrême des droites. A côté de lui, dominant avec lui le groupe et lié avec lui par les liens de la plus amicale estime, est un homme bien séduisant aussi, mais aux antipodes de sa pensée, un aquafortiste remarquable, Ricardo Baroja, frère du grand romancier Pio Baroja, républicain, libre-penseur et qui ne me contredirait pas si j'ajoutais très anticlérical; d'autres dans « la tertulia », et non des moins chers à Valle-Inclan, des familiers de sa maison, sont, pour continuer à employer le langage politique, encore plus « avancés » que Ricardo Baroja. Disons d'ailleurs tout de suite que ce n'est point une exception. C'est un des grands charmes de l'Espagne que ces amicales relations entre des gens d'opinions très opposées.

Si la politique distingue ces jeunes hommes, ils ont tous avec Valle-Inclan en commun le goût passionné du beau et de l'indépendance. Toutes les opinions, toutes les tendances sont admises; une seule chose ne serait pas pardonnée, la flagornerie au pouvoir, quel qu'il soit, la sollicitation de faveurs aux gens en place, les concessions aux habitudes ou aux goûts du public.

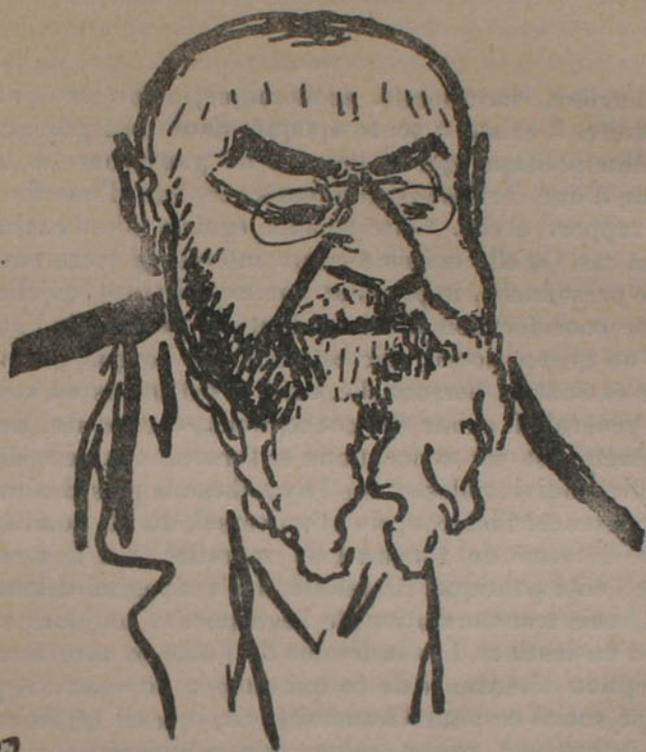
Défendant, envers et contre tous, les hommes et les talents qu'il estime, Valle-Inclan est implacable vis-à-vis de ceux qu'il méprise. Il s'attaque aux fausses gloires avec une violence passionnée qui ne s'apaise que dans l'écroulement des réputations usurpées.

Sans dogme d'école, s'attachant — comme il convient partout et surtout dans ce peuple d'Espagne aux si fortes individualités — à encourager les tendances heureuses de chaque nature, Valle-Inclan a déjà exercé sur son temps une grande influence dans les lettres et peut-être plus encore, par son action personnelle, dans les arts. Les trois meilleurs peintres de la jeune génération, Romero de Torres, Anselmo de Miguel-Nieto et Arteta, fréquentent ou ont fréquenté assidument la « tertulia du Levante », avec d'autres jeunes qui arrivent et donnent de belles promesses. Ah! cette tertulia, il faudra bien un jour en écrire l'histoire ou plutôt les innombrables histoires charmantes de fantaisie, de jeunesse, de pittoresque et d'enthousiasme!

§

Depuis quelques années, Valle-Inclan est marié. Cet homme, que ceux qui le voient en passant jugent si farouche, est un tendre. Il a la fraîcheur d'impression d'un enfant et, aussi d'un enfant, l'absence la plus complète de sens pratique. La femme qu'il a épousée, très intelligente, d'une fort jolie culture, a donné à cette âme véhémence un foyer d'une douceur affectueuse et discrète. Ils ont une petite fille délicieuse. Mieux que personne, elle fait éclore sur le visage passionné de son père ce sourire qui, nous dit Ruben Dario, est « la fleur de sa figure ».

JACQUES CHAUMIÉ.



Rouweye

LE RATIONALISME CONTRE LA RAISON

Guerrière, sacerdotale, économique, selon les phases de l'Histoire, il existe à toute époque, dans tout groupe social, une élite politique qui se propose de gouverner les hommes en vue d'une certaine fin intéressée, en vue d'une fin conçue par rapport à elle. Cette finalité égoïste n'est exclue dans aucun cas. Qu'elle consiste en un intérêt de lucre et de puissance personnelle, impliquant une exploitation, qu'elle réside en une considération touchant l'intérêt général de l'humanité ou d'un groupe social, elle est toujours conçue par rapport à une évaluation personnelle, car il n'existe pas en soi un intérêt général. Il existe des conceptions, et diverses, de l'intérêt général, et ces conceptions se forment toujours dans des cervelles individuelles. Dans l'hypothèse la plus désintéressée en apparence, l'intérêt pris à l'universel, où M. Fouillée a distingué la forme de l'instinct de moralité, est le mobile qui guide l'élite politique. En réalité, il n'y a pas ici désintéressement, mais transformation de l'égoïsme, et toujours satisfaction d'un instinct. Les individus de l'élite se sont formé une conception déterminée de ce qui est bon ou mauvais pour le groupe social ou pour l'humanité. Or, que ce qu'ils estiment bon, à tort ou à raison, règne, cela constitue pour eux une jouissance égoïste, comme c'en est une pour un bookmaker de voir gagner la course par un cheval dont il n'a pas donné un louis. Le raffinement et la rareté du mobile égoïste, dont il est d'ailleurs infiniment intéressant de tenir compte, ne changent en rien sa nature.

Lorsque l'opinion du plus grand nombre prend une grande importance et devient une force à laquelle il faut obéir, l'élite politique se compose nécessairement d'hommes qui achètent une part d'autorité, d'influence et parfois de richesse en se faisant les serviteurs, bon gré mal gré, de cette force

du plus grand nombre. C'est donc l'opinion, c'est donc la volonté du plus grand nombre qui s'exprime par leur entremise. Cela ne signifie pas que cette opinion, avec la conception qu'elle exprime de ce qui est bon ou mauvais pour la collectivité, soit préférable pour la collectivité et même pour le plus grand nombre ; mais cela signifie que, dans ce cas, comme dans les cas d'autocratie, une contrainte s'exerce, qu'ici un certain nombre de volontés individuelles, au lieu d'une seule, s'érigent en volontés directrices, se mêlent de gouverner toutes les volontés du groupe et de leur imposer une règle de conduite en vue de certaines fins voulues par elles. Cela signifie, d'une façon générale, qu'il y a un gouvernement et qu'une conception plus ou moins strictement déterminée de l'existence en commun et des buts à viser s'est formée.

Le gouvernement a pour objet de rendre pratique et de réaliser dans l'activité humaine cette conception, et il s'agit pour lui de la faire appliquer par ceux qui y apportent spontanément leur adhésion et par ceux-là aussi qui n'y adhèrent pas. Le moyen commun à tous les organismes politiques en vue d'un tel résultat est de susciter des croyances, de faire croire que la conception proposée par le gouvernement, interprète de l'instinct politique du groupe, est la meilleure, ou plutôt qu'elle est seule bonne, qu'elle est *vraie*. Il s'agit donc toujours de *faire croire* ; mais les moyens d'imposer la croyance diffèrent selon les instants de la civilisation. Demandant, à ses débuts, à la théologie le principe de suggestion nécessaire, l'organisme politique le demande actuellement à la raison. Or, sans rechercher ici, afin de déterminer leur valeur, les diverses conceptions et les directions générales qui tendent à s'imposer de nos jours sous le couvert de la raison, on se propose de montrer que la raison n'est aucunement qualifiée pour conférer à ces postulats quelque autorité et que la croyance rationaliste est de nature aussi fictive que la croyance théologique elle-même. Il ressortira de là que tous les dogmes de la pensée contemporaine, s'exprimant sous ses formes politiques, seraient dénués de toute légitimité s'ils ne pouvaient se réclamer d'une autorité autre que celle dont ils invoquent l'appui, la raison. Mais, on le répète, il n'est pas question de passer au crible ces dogmes eux-mêmes : par croyance rationaliste, on n'entend pas ici le contenu actuel de cette croyance, ni les diverses

propositions particulières où elle se formule, mais le fait même que la raison est tenue pour un principe ontologique duquel des règles peuvent être tirées par voie de déduction quant aux directions normales et sociales qui s'imposeraient à l'existence. S'il faut enfin souligner l'intention de cette étude, on formulera qu'elle n'a pas, comme il pourrait sembler, une portée seulement critique et négative. Au contraire, et si l'on s'y applique à arracher, après la mauvaise herbe théologique, les végétations hybrides poussées à l'ombre du mythe rationaliste, c'est pour faire place à la moisson de l'expérience. Sans métaphore, à la Raison investie d'un pouvoir fictif, on entend substituer l'empirisme, toute la somme de l'expérience humaine renseignant les formes vives du désir.

I

LES FORMES ENCYCLOPÉDIQUES DE LA CROYANCE RATIONALISTE

On peut faire commencer avec le XVIII^e siècle l'effort en vue de conférer à la raison cette valeur ontologique. Cet effort est contemporain de la faillite de la fiction théologique. A cette fiction défaillante la catégorie politique du groupe social s'empresse d'en substituer une autre. Cette nouvelle fiction est de nature idéologique. On transporte à l'idée le pouvoir dont la personne divine a été dépouillée et la raison est tenue pour la faculté intellectuelle à laquelle est dévolu le pouvoir de prescrire des lois dans le domaine de la moralité.

Cet effort s'est manifesté sous trois aspects différents, dont les deux premiers ont pris naissance, bien que dans un milieu et par des moyens assez différents, au XVIII^e siècle même et avec le mouvement d'idées dont la Révolution française peut être tenue pour l'enseigne la plus représentative et la réalisation la plus concrète, dont le dernier est de production toute contemporaine et met en œuvre la dialectique la plus subtile, les procédés les plus ingénieux pour masquer les pétitions les plus ingénues. Le premier de ces aspects se confond avec le rationalisme quelque peu primaire qui se manifeste dans les doctrines encyclopédiques, dans le dogmatisme jacobin, dans les conceptions naturistes de Rousseau où la raison se sensibilise sous les espèces de l'instinct, selon sa valeur innée, non corrompu encore par l'état de société. C'est là la forme naïve

de la croyance rationaliste. C'est celle aussi qui a fait fortune, qui seule s'est vulgarisée et qui nous signifie avec la religion de la Justice, avec la religion de la Vérité, avec la religion du Progrès, avec la religion du Bonheur et du Bien universel le contenu de la croyance rationaliste. On examinera par la suite ces latries diverses, on pénétrera dans les petites chapelles où s'assemblent leurs fidèles, on fera voir sur quelle interprétation étroite, contingente, mutilée des idées de Vérité et de Justice repose le culte de ces idées et quelle sécheresse de cœur ou quel rétrécissement du champ intellectuel suppose chez les uns, quelle simplicité suppose chez les autres la croyance que ces idées puissent être approchées dans le domaine de relation où le monde nous est donné. Mais on va dès maintenant rechercher de quoi est faite, en réalité et sous cette forme, la croyance rationaliste et quels éléments positifs entrent dans sa composition, quelle est enfin la cause de son crédit relatif.

§

Quels éléments positifs entrent dans la croyance rationaliste? Toutes les formes antérieures de l'expérience, c'est-à-dire des états de sensibilité, des instincts, des produits de la physiologie humaine, — des états de sensibilité et des instincts, qui, au cours des siècles et parmi les circonstances les plus diverses, ont pris contact les uns avec les autres pour s'allier ou pour se combattre, pour acquérir le droit de vivre, pour se hiérarchiser selon le degré de force avec lequel ils se sont manifestés et ont pu faire valoir ce droit. Et c'est là un processus infiniment enchevêtré et complexe, si l'on songe que la différence physiologique, le fait de ne pas aimer les mêmes choses engendrent naturellement la haine et le mépris entre les hommes et que d'autre part la similitude des appétits engendre parmi eux la concurrence et la compétition en vue de la possession d'objets également convoités. Les instincts, les appréciations de valeurs qui ont survécu, ayant satisfait aux conditions de cette double épreuve, témoignent donc qu'ils sont, les uns ressentis, les autres acceptées comme justes par le plus grand nombre des hommes qui composent toute société actuelle. Ils témoignent aussi, par l'existence même de la société où on les rencontre, que le compromis auquel ils

ont donné naissance est capable de supporter le fait social. Le fait accompli, l'expérience, milite en leur faveur.

Ce sont là les éléments les plus positifs parmi ceux qui forment le contenu de la croyance rationaliste. Il en est d'autres qui, pour renfermer une part de chimère et de mythologie, ne sauraient être négligés cependant et auxquels on ne saurait, dans une certaine mesure, refuser une valeur positive si la chimère et la mythologie sont les moyens normaux auxquels la mentalité humaine a recours pour se réaliser. Ces éléments, qui entrent encore dans la croyance rationaliste, ce sont les formes mêmes de la fiction théologique qui, pendant de longues périodes de la durée, ont contribué, en jetant dans un même moule les sensibilités humaines, en leur imposant un même impératif, à les rendre conformes à un exemplaire que le jeu loyal de l'expérience avait fait à quelque moment triomphant. On doit avoir constamment sous les yeux cette considération que, lorsqu'il s'agit des hommes, doués du pouvoir d'imaginer, du pouvoir de bovaryser, c'est-à-dire de concevoir les choses autrement qu'elles ne sont et d'attribuer aux phénomènes des causalités fausses lorsqu'ils en ignorent la causalité véritable, les instincts ne s'imposent pas seulement parce qu'ils se développent chez les plus vaillants et les plus forts, mais aussi parce qu'ils se développent chez ceux qui sont les meilleurs hypnotiseurs, qui sont les plus capables de faire croire, de substituer l'idée mythologique de vérité au fait de force qui a imposé à quelque moment une manière d'être. Cette péripétie entre dans la genèse de tout état de mœurs, de tout état de croyance devenu actuel. Elle a toujours participé à quelque moment à la formation de cette croyance, introduite par quelques représentants avisés d'un état de fait momentanément triomphant. Ceux-ci, pour épargner leur peine et par une application spontanée de la loi du moindre effort, ont profité d'une suprématie momentanée pour s'emparer des imaginations ; ils ont fait en sorte, selon une application approchée du mot de Pascal, que tout ce qui était fort devint vrai. Ils ont fait croire. A la contrainte par la violence, qui avait emporté une première victoire, mais dont l'emploi eût nécessité une dépense de forces constamment renouvelée, ils ont substitué la contrainte morale. Ainsi le paysan qui veut défendre les graines de ses champs contre les oiseaux pilleurs,

et qui ne veut pas pourtant immobiliser son activité en restant lui-même dans le champ, y installe un épouvantail. Ainsi l'individu qui veut se venger d'un autre à peu de frais le menace par lettre anonyme d'une mort prochaine par le poison. N'ayant pas la force peut-être d'accomplir une vengeance réelle, il torture dans son imagination celui qu'il veut atteindre et, s'il n'empoisonne réellement son pain et son vin, il envenime son esprit. De tels procédés semblent vils. Ils le sont peut-être, en effet, parce qu'ils sont des fraudes, des moyens d'éluder les verdicts de la force qui seule est génératrice de beauté et de vérité; mais ils sont essentiellement humains, parce que l'homme est doué du pouvoir d'imaginer et qu'il offre prise par cette faculté, qui fait cependant sa grandeur, à des attaques, parce que cette faculté ouvre des jours sur sa sensibilité et permet de l'entamer. Le bluff qui consiste à faire croire que ce qui momentanément est fort est vrai devient par la suite un moyen de faire croire que ce qui est faible est fort. Une ancienne force devenue faiblesse continue de régner sous le nom de vérité. C'est là le procédé de toute idéologie.

C'est un procédé que l'on retrouve dans l'évolution de tout état de mœurs et qui joue dans cette évolution un rôle absolument déterminant : c'est le fétiche et c'est le tabou, et c'est la théologie sous tous ses aspects, depuis les plus humbles jusqu'aux plus subtils. A fermer les yeux sur le caractère frauduleux de cette substitution, à ne considérer que la question de fait, il faut bien reconnaître que cette manœuvre exerce sur la formation de toute réalité sociale une influence considérable. Pendant des siècles, la fiction théologique, avec les principes de persuasion qu'elle renferme, avec le pouvoir de contrainte dont elle dispose, a contribué à composer des manières de penser unanimes, à favoriser des états de sensibilité déterminés au détriment d'autres états qui ont été comprimés et constamment écartés. Elle a créé un état de conformisme, quant aux manières de sentir et d'évaluer, entre la plupart des individus d'un même groupe. Elle a agi à la façon d'un ciment fait pour consolider et fixer des états de fait qui triomphèrent à quelque moment. Bien que la croyance rationaliste s'insurge le plus souvent contre les procédés de la théologie, l'ensemble des articles qui sont pour elle objets de foi n'en tire pas moins sa crédibilité et l'empire qu'il exerce sur les consciences de

la longue et continue suggestion exercée par la fiction religieuse à l'égard de sentiments et d'évaluations élaborés par l'empirisme, mais qui furent à quelque moment soustraits au conflit des sensibilités par le bluff théologique. Il faut donc tenir pour un des éléments positifs de la croyance rationaliste cette lente action de la théologie durcissant des états de fait dans les consciences.

Des états de fait qui ont duré, des faits de constance ayant leur origine dans l'expérience et dont l'ethnographie dévoile aisément l'origine empirique, voici ce à quoi la croyance rationaliste, après la théologie, attribue un caractère apodictique indépendant de l'expérience, un en soi. Sous le mot *Raison* tel que l'emploient l'encyclopédie ou le sens populaire, on ne découvre aucune autre matière que de l'empirisme sanctionné par la durée et par une certaine unanimité. Sous les définitions données par les idéologues de la Raison, il est impossible de découvrir autre chose que l'activité aléatoire des hommes aux prises avec les circonstances à travers l'histoire, et quand un Michelet s'exclame : « Votre volonté collective c'est la raison elle-même. Autrement dit, vous êtes dieux », il exprime avec emphase, avec un pathos dont il s'enivre, une froide réalité, à savoir qu'il n'y a rien de plus dans la Raison qu'un parti-pris humain relatif à un moment déterminé de l'histoire et caractérisé par cette circonstance qu'il est, à cette époque et sous cette forme, commun à un grand nombre d'hommes. La Raison, au sens encyclopédique, est un compromis fondé sur une pratique plus ou moins longue à travers la durée.

Il est arrivé ceci : que les hommes, à la suite d'une longue étape au cours de laquelle le jeu des sensibilités et des énergies a été mis au point de la vie collective par des contraintes théologiques et politiques, se sont épris de l'état de sensibilité collective qui avait été ainsi créé artificiellement par la rencontre des impulsions instinctives et des freins sociaux. Ils ont pris pour un produit naturel ce qui était le résultat d'un compromis. Ils ont pensé que les contraintes théologiques et sociales qui ont contribué à former cette réalité parfaite dont ils se sont épris faisaient obstacle au développement de cet état de sensibilité; ils ont supprimé les freins théologiques et ont déclaré engendré par la Raison ce qui était le produit complexe de l'expérience et de la fiction théologique. C'est

ce que j'ai nommé ailleurs le romantisme de la raison (1).

Plus exactement et d'un terme qui permettra une identification plus complète du phénomène, il s'agit là d'un bovarysme, d'un bovarysme complexe et des plus ironiques. Bovarysme, attribution de causalité fausse, le fait de concevoir comme engendré par une idée, par un en soi idéologique ce qui est le résultat d'un conflit de sensibilités, bovarysme encore, le fait de cristalliser en un absolu, en une règle immuable à laquelle l'homme de tous les temps peut avoir recours, une chose mouvante et souple et dont c'est l'essence de pouvoir se modifier elle-même en quelques-uns de ses traits, l'expérience; — bovarysme aussi le fait de tenir pour contraire à la production du phénomène, à l'expansion de la croyance rationaliste, le frein religieux qui est l'un des éléments constitutifs de cette croyance, — c'est en effet du germe chrétien dans son opposition avec les instincts naturels que sont sorties les conceptions de justice, de liberté, d'égalité dont le rationalisme politique a fait un canon. Ces suites de bovarysmes enlacés se résument dans le bovarysme du nom qui consiste à prononcer Raison quand le fait articule Expérience.

La fiction rationaliste procède, en somme, comme la fiction théologique. Une catégorie politique se montre à quelque moment satisfaite d'un état de fait réalisé par le jeu de l'empirisme. Elle détache cet état de fait des racines empiriques qui l'ont produit et le transporte dans une région idéologique intangible où tout souvenir de son origine est soigneusement aboli, où l'on s'applique à lui constituer une généalogie fabuleuse. A la façon du moine avisé qui, au temps de la pénitence, étendait les mains sur la poularde servie sur sa table et disait : je te baptise carpe, le rationaliste s'empare du faisceau toujours fragmentaire, toujours inachevé de l'expérience humaine et dit à l'expérience : je te baptise Raison.

Or il n'est pas sans inconvénient de donner à l'expérience le nom de la raison. Des sensibilités intéressées, des sensibilités politiques, des sensibilités de même ordre que les sensibilités théologiques d'autrefois, les grands-prêtres de l'Heure exploitent l'empire légitime que l'expérience a établi sur les activités pour étendre le bénéfice de cette autorité à des décrets dont

(1) V. Henri Heine et le Romantisme de la Raison et la Réalité amoureuse, dans *la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des mœurs*.

l'expérience n'a pas encore sanctionné l'utilité rigoureuse, à des règles et à des impératifs dont les sensibilités engagées dans le débat des mœurs sont précisément occupées encore à modeler les contours. Ils entendent sous le mot Raison plus qu'il n'y a actuellement dans le mot expérience et couvrent ainsi telles tendances particulières, propres à une catégorie, d'une autorité usurpée. Ils créent une confusion dont leur conception propre bénéficie, mais ce bénéfice est emprunté ou plutôt dérobé à celui que retirerait l'activité humaine de la réalité de l'expérience, de la réalité du conflit des sensibilités entre elles en ce qui touche à des questions qui ne sont point tranchées. Les politiques rationalistes déclarent résolu ce qui ne l'est pas, et cette anticipation n'est pas inoffensive, car elle tend à supprimer le moyen par lequel toute réalité se polit, l'expérience.



Mais pourquoi la catégorie politique de la nation, encyclopédistes du XVIII^e siècle, philosophes moralistes, pédagogues universitaires du XIX^e ont-ils adopté pour substitut de Dieu la Raison? La Raison, même appesantie de la solennité d'une majuscule annonciatrice, présente-t-elle donc une sécurité de tout repos, est-elle revêtue d'un caractère universel immuable, œcuménique? En fait, et même, et surtout, sans majuscule, oui. Mais elle désigne alors une catégorie de faits déterminés et qui tous ont trait aux conditions sous lesquelles la connaissance est possible, notions de temps, d'espace, principes d'identité et de contradiction. Diffère-t-elle sous cet aspect du reste de l'expérience? Non. Selon Kant lui-même, selon du moins une interprétation permise de la théorie kantienne de la connaissance, la raison n'est autre chose que la part constante de l'expérience, la somme des éléments qu'à l'analyse on rencontre dans toute expérience, quel que soit, d'autre part, son contenu. Considérant, sans en exclure aucun, l'ensemble des phénomènes où l'existence se réalise, j'ai tenu, quant à moi, pour une dépendance de cette expérience totale, les moyens constants par lesquels quelque fragment d'existence devient à tout moment objet de connaissance pour quelque autre fragment, et ces moyens se confondent avec ceux que l'analyse kantienne a distingués, ils s'identifient avec ceux où une interprétation plus dogmatique voit des formes à priori,

immuables, indépendantes de l'expérience. Ces différences d'appréciation importent peu ici, car si ce dogmatisme de la connaissance attribue à la raison conçue comme indépendante de l'expérience une nature incommutable et une certitude inébranlable, l'empirisme métaphysique, auquel seul j'ai recours et dont l'empirisme évolutionniste de Mach est un autre aspect, lui attribue en fait la même solidité pour ce motif précis qu'elle est tenue pour un produit constant de l'expérience et que, dans le développement de l'expérience, les rythmes où elle s'exprime conditionnent la production de tous les autres. La connaissance de soi est, en effet, pour l'existence, une nécessité qui la conditionne ou qui, plutôt, est impliquée dans son essence, en sorte que l'ensemble des perspectives à travers lesquelles cette connaissance se réalise assume également, une fois constitué, un caractère de nécessité qu'il faut tenir pour rigoureux : tout développement subséquent de l'expérience qui ne se placerait pas dans ces cadres de connaissance cesserait de faire partie du système de l'existence, ainsi, si l'on considère le système du monde, ainsi d'une étoile qui ne décrirait pas son orbite dans l'espace.

Selon l'une ou l'autre interprétation, il apparaît donc que le terme raison désigne un ensemble de propriétés qui s'imposent souverainement à toutes les intelligences, qui sont soustraites à la possibilité d'être altérées par aucun schisme, en même temps que ces propriétés ont trait à des fonctions définies relatives elles-mêmes à une nécessité de connaissance. A s'en tenir à une définition de la raison consacrée en termes purement empiriques, on dira qu'elle est de l'expérience la part qui se répète invariablement semblable à elle-même, la part rigide et fixée, la part qui n'en pourrait être modifiée sans compromettre le phénomène de l'existence tel qu'il apparaît et se représente à notre esprit. On dira qu'elle est cela par opposition avec la part de l'expérience qui, à travers ces cadres fixes, s'improvise elle-même, se diversifie, apporte à l'existence la part d'imprévu et de changement par laquelle elle échappe à une systématisation absolue.

On conçoit dès lors l'intérêt qui incite les nouveaux moralistes à réaliser ce bovarysme du nom par lequel ils s'efforcent de se donner le change. A définir leur manœuvre sous le jour où elle laisse voir le plus clairement son jeu, à allumer

les lumières dans ce lieu où l'intérêt moral entretient une obscurité propice aux fantômes, il apparaît qu'ils s'emparent du mot raison, qui désigne les rythmes figés de l'expérience, sa part immuable, pour l'appliquer à la part mouvante de l'expérience, à sa part en voie de constante improvisation et qui s'exprime plus spécialement dans le phénomène moral. Ils s'efforcent, en un mot, par une extension illégitime du mot raison, de faire bénéficier la part incertaine et indéterminée de l'expérience du prestige d'infailibilité dont jouit à juste titre la part de l'expérience qui s'est solidifiée comme moyen de connaissance. Ils donnent le nom de ce qui est fixé, de ce qui est au-dessus de la discussion, à ce qui est mouvant, à ce qui est en question à tout moment actuel. La croyance rationaliste, si paradoxal que cela paraisse, s'exprime dans le fait de couvrir l'irrationnel du manteau de la raison. Le but de cette manœuvre, on l'a divulgué déjà : faire croire, au bénéfice d'une appréciation personnelle, que ce qui est en question est résolu, — à user d'une métaphore, faire croire que la bataille est gagnée afin d'éviter une attaque.



Comment une entreprise aussi paradoxale peut-elle réussir fût-ce d'une façon incomplète ? On a tenté de l'expliquer en montrant que, dans le domaine moral, certains principes développés au cours d'une même civilisation par une expérience relativement constante et par les contraintes théologiques se sont cristallisés en tendances automatiques. Une autre considération est aussi de nature à expliquer le phénomène. Elle a trait à la représentation que l'on se forme du développement de l'expérience à la conception enracinée, d'origine théologique, selon laquelle l'existence, régie par la virtualité d'une cause première, évoluerait d'un premier commencement vers une fin intentionnelle et logique par une série de déductions rigoureuses. Sous le jour de cette représentation, la raison, eu égard à la fixité de son action, est tenue pour cette cause première. Les principes logiques qu'elle stipule et en quoi elle consiste tout entière sont tenus pour la première manifestation de son développement et ce qui, dans l'expérience morale, présente à quelque moment donné quelque apparence d'universalité est tenu comme une suite de ce premier

développement de ces principes logiques. Cette représentation, est-il besoin de le dire, se forme en violation du principe de causalité dont le jeu gouverne notre mentalité et brise comme un obstacle à son fonctionnement toute hypothèse de cause première. Elle s'oppose, dès que l'on fait des lois de l'esprit l'usage logique qu'elles prescrivent, à celle-ci : les intuitions, les principes de la raison sont, dans le développement de l'expérience, des créations de l'expérience, des rythmes qui se répètent indéfiniment semblables à eux-mêmes et à travers lesquels s'écoule, conformément aux exigences de la causalité, le flux sans commencement ni fin de l'expérience. Dans une telle représentation, le rôle attribué à la raison est celui d'un cadre à travers lequel passe tout le reste de l'expérience, celle-ci conservant le mystère de sa genèse insaisissable, tandis que, dans la représentation évoquée par la croyance rationaliste, le rôle de la raison est celui d'une source, d'une source qui, contre toute vraisemblance, ne devrait sa formation à aucune eau antérieure et dont l'écoulement engendrerait en progressant toutes les formes et tous les aspects transitoires du monde pour se fixer, stagnante, dans on ne sait quel bassin aux contours définis.

La croyance rationaliste repose donc, on le répète, sur une fraude. Cette fraude s'exerce au profit de la morale où s'exprime, sous sa forme la plus intense, la volonté de puissance humaine. Mue par cette volonté de puissance, toute sensibilité individuelle, sous quelque aspect qu'elle se manifeste, veut faire de son vœu particulier la loi de l'univers. Comment s'y prendre pour réaliser cette métamorphose ? Se jeter dans la mêlée et, par la persuasion, par l'exemple, par la violence, imposer sa conception de ce qui doit être, faire que ce que l'on veut devienne ce qui est, ce qui sera. Certes, mais la tentative est aléatoire. Alors se persuader et persuader que ce qui est le vœu d'une sensibilité individuelle est l'expression d'une loi déjà préexistante, que ce qu'il s'agit de créer est déjà créé, que ce qui doit être improvisé et imposé à main armée existe de toute éternité et peut être déduit. Ceci est le bovarysme précis de la morale qui a recours aussitôt au bovarysme de la causalité fautive : au véritable déterminisme de la morale, le conflit des sensibilités, on substitue un faux déterminisme. A la morale on attribue pour origine la Raison. A la raison qui

régit l'expérience sous ses formes logiques, parce qu'elle est à cet égard le décalque d'une expérience antérieure qui se répète constamment identique à elle-même, on attribue le pouvoir de régir l'expérience sous ses formes les plus instables, sous cette forme des goûts et des couleurs dont la dispute fait toute la part mouvante de la vie et la soustrait au mécanisme.

II

LES FORMES KANTIENNES DE LA CROYANCE RATIONALISTE

Tandis que le rationalisme encyclopédique exprime la croyance rationaliste sous ses formes en quelque sorte populaires et en tant qu'elle s'affirme sans se préoccuper d'une démonstration, le kantisme traduit cette même croyance sous ses formes savantes dans un milieu d'ailleurs artificiel et qui n'est pas plus qualifié pour engendrer une croyance véritable que ne le sont les professeurs et les érudits pour former une langue. De même qu'une langue, une croyance naît en effet spontanément ; on ne la fabrique pas consciemment. Sous cette forme artificielle, la croyance rationaliste subit le sort de la loi religieuse qui prépare sa ruine dès qu'elle fait appel au raisonnement pour se prouver.

Qu'est-ce que la Raison au sens kantien ? Il n'est pas douteux que ce terme, lorsque Kant commença à spéculer, signifiait pour lui l'intelligence dans son ensemble, notre faculté de connaître. Au premier sens kantien, la raison a trait essentiellement au connaître par opposition à l'être, à l'agir qui se développe dans l'univers et à quoi s'applique le connaître. Quels sont les rapports du connaître et de l'être ? Dans quelle mesure pouvons-nous accepter comme exacts les renseignements que le connaître nous apporte sur l'être et sur l'action, les renseignements du sujet sur l'objet ? Et Kant, inclinant bientôt vers une interprétation qui va distinguer la raison, quant à sa nature même et à son essence, des autres éléments de l'intelligence, Kant se demande s'il n'existe pas des connaissances que l'expérience ne peut expliquer et dont on peut dire par conséquent qu'elles ne dérivent pas de l'expérience. C'est, à mon sens, mal poser la question et comprendre sous le terme expérience une notion incomplète et tronquée de l'expérience véritable. Une telle confusion vient du caractère catégorique

et réaliste attribué par Kant à l'opposition de l'être et du connaître, des cloisons étanches qu'il institue entre ces deux notions, de ce dualisme arbitraire qui l'empêchera, durant toute sa carrière spéculative, de se référer au monisme idéaliste où Berkeley avait trouvé déjà une interprétation plus cohérente du fait métaphysique. S'il est permis en effet de dissocier l'idée de connaissance de l'idée d'existence, il ne faut pas perdre de vue qu'une telle dissociation ne peut être faite que d'un point de vue créé dans l'intelligence par le développement même du fait de l'existence, que le rapport qui s'est établi entre le connaître et l'être appartient lui-même, à titre de dépendance, au processus général de l'existence, qu'il est fait d'expérience. Il reste que, de ce point de vue plus vaste, on peut se demander, à la façon de Kant, si, dans le rapport créé par ce processus expérimental de nature métaphysique, il n'existe pas certains rythmes constants, universels et communs par conséquent à toute expérience concevable. Nous ne dirons pas alors que ces rythmes sont indépendants de l'expérience, mais nous constaterons qu'ils en composent au contraire le squelette, ce sur quoi s'insèrent par la suite tous les faits subséquents où l'expérience se diversifie.

Si Kant, d'ailleurs, par quelque dogmatisme dans l'expression, a pu faire croire qu'il entendait désigner par les formes de la connaissance quelque chose d'étranger à l'expérience, les procédés dont il use pour découvrir ces formes attestent au contraire que celles-ci s'identifient avec ce qu'il y a de constant dans l'expérience, et telle fut sans doute, on l'a noté déjà, sa première manière de voir. C'est dans ce sens que M. Hœffding a interprété sa méthode. « On découvre les formes, dit-il, en observant ce qui est constant dans notre connaissance, tandis que la matière est ce qui est susceptible de changer et de varier (1). » Or qu'est-ce que notre connaissance prise ainsi comme objet d'observation pour elle-même, si ce n'est l'expérience même ? Ainsi que je l'énonçais dans *les Raisons de l'Idéalisme*, il faut et il suffit, pour que la connaissance, telle qu'elle nous est donnée, soit possible, qu'il existe dans l'esprit des rythmes invariables se répétant toujours semblables à eux-mêmes, en fonction desquels d'autres rythmes instables et perpétuellement changeants soient assemblés en une suite de

(1) *Histoire de la philosophie moderne*, Alcan, p. 49.

représentations ayant entre elles un lien commun. Ces secondes séries ne sont pas moins nécessaires que les premières pour constituer le fait de connaissance, ni les premières moins indispensables que les secondes, mais nous ne sortons pas de l'expérience donnée pour atteindre les unes ou les autres qui ne diffèrent entre elles que par la constance dont les unes témoignent et la multiplicité fantaisiste qui caractérise les autres. Ceci posé, et qui permet, avec le seul point de vue de Hume, de construire le système de connaissance dont Kant s'est avisé, rien n'empêche de nommer, avec Kant, formes de la connaissance ce qui est constant dans le donné du fait d'expérience et matière de la connaissance, ce qui, dans ce donné, est changeant. On consentira de même à nommer plus spécialement raison l'ensemble des formes de la connaissance qui sont soumises à des rythmes constants. La raison sera alors l'ensemble des propositions dérivées de l'intuition aussi bien que de l'entendement, au sens que Kant appliquait à ces deux termes, de ces propositions sur lesquelles les sensibilités et les intelligences humaines s'accordent et qui forment les points de repère par rapport auxquels tout le reste est évalué, en fonction desquels la réalité est perçue sous un même jour par les hommes, en fonction desquels la science est constituée... C'est ce à travers quoi tout le divers est perçu et conçu, tout le divers qui est la matière à laquelle s'applique, pour en comparer les manifestations sur un même plan, l'activité synthétique de l'esprit. C'est ainsi que toutes les choses nous sont données dans le temps, dans l'espace, dans la succession causale, dans la quantité et dans la qualité.

Lorsque le mot raison est restreint à ne désigner que ces notions positives, il a pour l'intelligence humaine la valeur la plus précieuse qui soit, c'est là le sens scientifique du mot par où il signifie le pouvoir de l'esprit sur les choses et qu'un plan commun s'est formé, parmi les perspectives de l'être, sur lequel les choses les plus diverses entrent en relation et, en comparaison les unes avec les autres, composent de toutes leurs différences un univers. Mais après avoir donné de la raison cette description positive, après avoir inspiré confiance en sa vertu, en son caractère d'universalité et de commune intelligibilité dans le champ limité des formes de la connaissance, Kant, tirant parti de cette nature distincte, indépen-

dante de l'expérience, qu'il lui a aussi attribuée, exécute la même manœuvre que le rationalisme populaire et naïf dont il vient d'être question. A ce champ restreint des formes de la connaissance, dans lequel la raison exerce un empire souverain, il substitue le champ de l'action où l'expérience s'improvise en toute indépendance et à cette raison qu'il vient de définir avec tant de rigueur, dont tout le pouvoir est épuisé après qu'elle a fixé sur le plan commun de la connaissance les mouvements de l'expérience en acte, il attribue le nouveau pouvoir, totalement étranger aux propriétés dont il l'a pourvue, de décider, parmi la diversité des modes où l'action se manifeste, lesquels sont légitimes et lesquels illicites. Sous le nom d'une faculté qui a pour fonction de faire des modes de l'action des objets de connaissance, il introduit un mythe qui aurait le pouvoir entièrement différent d'imposer des règles à l'action, d'en décréter la loi. L'amphibologie à laquelle on a montré que le sens philosophique vulgaire s'était laissé prendre fait de nouveau son office. Elle se promulgue, en termes de sophistique, avec la distinction faite par Kant d'une raison théorique et d'une raison pratique. Cette sophistique toutefois est singulièrement grossière et qu'elle ait été acceptée par des esprits rompus aux méthodes dialectiques, cela signifie que l'appétit moral créé par les disciplines antérieures entretient une surdité critique extraordinaire ; cela témoigne aussi de la crainte pusillanime sous l'empire de laquelle on semble croire, dans les milieux politiques, dont les universités reflètent plus ou moins fidèlement la mentalité, que, l'ancien moyen de la morale ruiné, il n'est pas de morale possible.

Kant, on le sait, a prétendu déduire l'existence d'une raison pratique par les mêmes procédés dont il a déduit l'existence d'une raison théorique. Comme il avait distingué entre la forme et la matière de la connaissance, il a prétendu distinguer entre la forme et la matière de l'action et il s'est flatté de pouvoir élever dans le palais métaphysique qu'il construisait, comme deux ailes symétriques, ces deux distinctions faites l'une au cœur de la connaissance et l'autre au cœur de l'action. Mais une telle prétention repose sur cet aveuglement extraordinaire, dont la puissance du préjugé moral explique seule qu'il ait pu être partagé par d'autres philosophes et qu'il n'ait pas été jusqu'ici dévoilé par la critique. Cet aveuglement

consiste à ne pas voir que l'action est elle-même impliquée essentiellement dans cette matière, dans ce contenu de la connaissance que Kant distingue de sa forme, en sorte qu'étant partie du tout qu'il considère, la connaissance, elle ne peut être opposée symétriquement à ce tout qui l'embrasse. L'action de la personne humaine, l'action dite volontaire, est un fragment de cette matière qui compose le contenu de la connaissance qui en est expressément l'objet. Elle apparaît à travers les mêmes perspectives d'espace, de temps, de causalité à travers lesquelles tous les autres objets apparaissent. Elle est un des objets auxquels les formes de la raison théorique s'appliquent. Il n'y a donc pas à chercher une forme de l'action, fût-ce de l'action humaine, comme on recherchait une forme de la connaissance; ou du moins ces deux catégories de recherches ne peuvent être opposées l'une à l'autre comme des faits de même grandeur : car l'une est impliquée dans l'autre, en est une subdivision. Des actions humaines, des actions volontaires, ne peuvent apparaître, on le répète, que parmi les cadres tracés et les perspectives décrites par Kant pour tous les autres objets d'expérience. L'acte dit volontaire appartient au monde de l'expérience comme la propriété chimique ou comme le développement de la plante.

Si, après cette constatation, il s'agit pourtant d'appliquer à ce fragment de l'expérience totale le procédé de distinction qui a été appliqué par Kant à l'expérience totale elle-même, si l'on veut, dans le fait particulier de connaissance qu'est l'action volontaire, distinguer la forme de la matière, comme on l'a fait à l'égard du fait de connaissance lui-même dans sa généralité, il reste qu'il faut y relever, sans plus, ce qui est commun à toute action volontaire, ce sans quoi aucune action volontaire ne peut être conçue pour y faire tenir la forme de l'action et qu'il faut reconnaître dans tout ce qui diffère, dans tout ce qui n'est pas constant, la matière, le contenu de l'action. Or, on peut dire que l'action réputée volontaire se reconnaît à ceci d'abord que celui qui l'accomplit et celui qui en a conscience est un seul et même agent. Ceci est bien commun à toute action volontaire, ceci est bien une propriété universelle de l'action volontaire et qui permet de la distinguer de toutes les autres actions qui se manifestent dans le monde, de l'action électrique, de l'action de la pesanteur, de l'action de la lumière

ou de la chaleur. Voici vraiment une *forme* de l'action. La distinction est fondée à ce point que l'intelligence accorde, selon les cas, deux sens différents au même terme action, et qu'en prononçant le même mot pour désigner, par exemple, un court circuit qui a causé un accident de personnes ou un vol qui a été commis par un cambrioleur, chacun a la conscience très nette d'employer un même mot dans deux acceptions différentes. S'il s'agissait de définir la nuance qui existe entre les deux termes, on n'aurait d'autre ressource, à ne préjuger aucune question métaphysique ou morale, celle de la personnalité ou de la liberté, que de recourir à la distinction qui vient d'être indiquée et de dire : dans un cas, l'action émane d'une force qui n'est point consciente de son déploiement et de ses effets, dans l'autre, elle émane d'une force qui a aussi conscience de l'activité où elle s'exprime.

Confusion en un même centre de l'énergie qui produit l'action et de l'énergie qui en prend conscience, voici donc la forme de l'action volontaire, et particulièrement de l'action humaine. C'est cette forme qui a été mise en lumière déjà dans *la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des mœurs*. On y superposait toutefois au fait de conscience pur et simple qui est évoqué ici, un fait d'appréciation, un jugement porté sur l'acte par l'agent qui l'accomplit, un jugement qualifiant l'acte bon ou mauvais. Par cette addition, on atteignait plus directement, par delà l'action humaine, qui peut être parfois instinctive ou même purement réflexe, l'action proprement morale visée spécialement par Kant. La forme de l'action morale était située dans un fait de non-indifférence de l'agent à l'égard de l'acte qu'il accomplit (1). On notait, pour situer plus clairement, par voie de distinction, l'acte moral, qu'il est le produit d'une double série causale, l'une déterminant l'acte, l'autre déterminant l'appréciation.

Une telle définition de la forme de l'action morale est strictement conforme au procédé employé par Kant pour déterminer la forme de la connaissance. Elle est riche de conséquences. Elle autorise certaines propositions générales, certaines déductions de la nature de celles que présente la géométrie ou la logique, celle-ci, par exemple, qui pourrait

(1) *La Dépendance de la morale et l'indépendance des mœurs*, Société du Mercure de France, pp. 62-69.

donner naissance à de nombreux corollaires et susciter mainte application : *Lorsque les deux séries causales qui interviennent dans la production de l'action morale aboutissent à stipuler le même acte, il se produit un état psychologique qui a nom la bonne conscience ; lorsque ces deux séries causales commandent un acte différent, il se produit un état psychologique qui a nom la mauvaise conscience.*

Enfin, par delà la science déductive que peut fonder cette proposition, l'angle formel que l'on a tracé s'ouvre sur la multiplicité de l'expérience morale qui s'exprime dans la conduite humaine, dans les modes de la sensibilité en fonction des circonstances de temps et de lieu, en fonction du fait social et du degré de connaissance scientifique, et c'est là la matière, toute la matière de l'action.

A l'égard de cette matière de l'action, la connaissance s'exerce comme science d'observation de la même façon dont elle s'exerce à l'égard des différents corps dont elle distingue la composition chimique ou les modalités physiques. Or, c'est précisément à cette attitude d'observation, qui permet de dégager certaines lois, certaines manières d'être constantes des corps et d'exploiter la nature en lui obéissant, c'est à cette attitude d'observation que le criticisme de la raison pratique a substitué une attitude impérative : le geste du décret. Ayant éludé la nécessité de faire tenir la forme de l'action dans ce qui est commun à toute action, comme il avait fait tenir la forme de la connaissance dans ce qui est commun à tout fait de connaissance, le criticisme a prétendu soumettre néanmoins la source vive, le principe entièrement irrationnel d'où les modes divers de l'action s'élèvent à un commandement pourvu d'un caractère d'universalité. Procéder ainsi, c'était proprement, pour en venir à stipuler ce caractère d'universalité, commencer par retrancher les éléments qui seuls pouvaient le constituer. Le principe du kantisme, — d'une forme de l'action individuelle telle qu'elle puisse être une loi générale pour tous les hommes, — est donc entièrement vide. Elle consacre la philosophie de l'à-rebours, l'action individuelle, l'action morale, avec les créations qu'elle réalise dans l'ordre de la sensibilité, étant précisément l'élément destiné à introduire dans le drame phénoménal la part de diversité, de différence qui l'anime et le distingue d'un mécanisme.

Qu'arrive-t-il? C'est qu'un principe aussi vide ne s'emplit de quelque contenu qu'autant qu'un instinct particulier s'y installe et, sous le travestissement d'une formule générale, s'efforce de prévaloir. Sous ce jour, le rationalisme de la raison pratique se montre ce qu'il est en réalité, et au même titre que le rationalisme encyclopédique : un épisode de la lutte des instincts en vue de dominer. C'en est, à parler la langue de Carlyle, un épisode de nature vulpine. Il s'agit, pour quelque instinct particulier, de s'emparer de la formule vide du kantisme et de s'y installer. Avec elle, il s'ennoblira, chaussera le cothurne, en imposera par une prestance plus haute. C'est sa voix, sa voix d'instinct particulier, articulée et timbrée par les organes de quelque individu vivant et concret, qui attribuera à l'universel sa forme et son destin ; mais cette voix se fera entendre comme celle du chantre à l'église, du haut d'une tribune, selon une acoustique savamment aménagée qui en multipliera le volume.

C'est, notons-le, sous le jour de la belle méthode expérimentale kantienne instituant une distinction de la forme et du contenu de la connaissance que le criticisme de la raison pratique montre son caractère entièrement déraisonnable et témoigne de la violation la plus flagrante de la méthode dont il se recommande. C'est pour avoir négligé soigneusement de distinguer la forme véritable et manifeste de la pratique que l'on a pu donner pour une forme un masque sous lequel se dissimule la volonté de puissance d'un instinct. Cet instinct, c'est l'instinct chrétien, qu'il sera aisé d'identifier lorsque l'on fera l'inventaire des états de sensibilité qui composent le contenu de la croyance rationaliste.

Tel est le second aspect de cette croyance, tel est son aspect dialectique. Sous cette forme, comme sous la précédente, elle a pour but d'introduire, au profit d'un état de sensibilité particulier, un principe intellectuel de certitude dans un domaine où le conflit des sensibilités décide seul à tout moment de l'état de mœurs qui doit régner. Un intérêt aussi immédiat explique seul le crédit, auprès d'esprits accoutumés à l'analyse, d'une présomption aussi chimérique, et la thèse d'une forme de la pratique aboutissant à un impératif logique peut être considérée comme une des plus extraordinaires que le parti-pris moral, sous son aspect social, ait fait surgir à travers l'histoire de la philosophie.

(A suivre.)

JULES DE GAULTIER.

POÈMES

LA VAGABONDE

« L'oiseau de nuit. »

*Vagabonde en haillons, voici que tu reviens ;
Tu rentres de la plaine où la tempête sourde
Te tordait comme une herbe et prenait, chaude et lourde,
Ta courte chevelure aux parfums lesbiens.*

*Tu reviens vers la lampe et la calme demeure
Lasse des longs chemins qui meurtrirent tes pieds
Et n'ayant rien trouvé tout le long des sentiers
Que l'ombre hostile et froide où le vent souffle et pleure.*

*Tu reviens vers le gîte où tu vas te rasseoir
Et j'en rouvre à présent le vantail de la porte.
Ne me rappelle pas puisqu'il faut que je sorte
Et que je veux savoir ce que tu dois savoir ;*

*Puisque je veux aussi, comme une folle errante,
Marcher dans la tempête et dans les chemins nus,
Remplir la nuit du cri de désirs inconnus
Et réveiller le ciel de sa torpeur pesante ;*

*Puisque je veux porter à mon tour dans mes doigts,
Jusqu'à ce qu'il me touche et brûle ma main pâle,
Le flambeau qu'au milieu de l'obscur rafale
Entre tes jeunes mains tu portais autrefois,*

*Ne me dis pas qu'il faut rester et devant l'âtre
Contempler le foyer où fument en fils d'or
Les brindilles de pin sur la cendre bleuâtre ;
Je n'ai qu'à relever ma face et voir encor*

*Dans tes yeux agrandis par l'éclat du génie,
Profonds de s'être emplis des soirs mystérieux,
Hautains comme le sont les seuls regards des dieux,
Tout l'indomptable orgueil d'avoir vécu ta vie.*

PRINTEMPS

*Laisse-moi fuir s'il est encor temps. La nuit chaude
Comme un buisson de fleurs s'épanouit en moi.
Je sens qu'autour de nous le Printemps ivre rôde
Et qu'il a pris ta bouche et ton visage étroit.*

*J'ai vu luire ses yeux sous tes longues paupières
Avec leur incertaine et cruelle douceur
Et j'ai cru retrouver son trouble en ta pâleur
Et ses pas triomphants dans ta démarche altière.*

*Laisse-moi fuir et m'en aller, pour que la nuit
Calme mes mains d'enfant avides et peureuses
Et, prenant mon front nu dans ses deux paumes creuses,
Chasse le vain désir dont l'ardeur me poursuit,*

*Ce désir qui soudain, devant ta face étroite
Dont les cheveux sont noirs comme des raisins lourds,
M'a prise de crier tout à coup mon amour
Qui vers toi s'élevait comme une flamme droite!*

LA TERRE

*Je serai contre toi, ô Terre chaude et douce,
Comme l'herbe qui rampe et le caillou brillant
Et je te sentirai molle contre mon flanc
Arrondir ton flanc nu sous tes broussailles rousses.*

*Le soleil, qui nous aime et nous veut toutes deux
T'a brûlée comme moi de ses flammes dansantes
Et tu sens à travers mes bras légers d'amante
Tout ton désir tendu vers le ciel radieux;*

se mouvoir avec peine. Hommes et femmes, ralentis, entravés, paraissent privés de l'activité coutumière. Les femmes ne vont point à la fontaine d'un pas léger, une poterie de grès rouge posée sur la tête. Les hommes, séparés de leurs compagnes, tenus à part, se traînent, ombres lasses.

Une torpeur mystérieuse pèse sur tous ces êtres ; çà et là quelques enfants errent sans joie parmi ces créatures ensommeillées. Un enchantement a été jeté sur ces lieux, et ceux qui les habitent ne sont plus tout à fait des vivants. Des créatures trébuchent et s'affaissent...

Elles possèdent parfois un visage, mais elles n'ont plus de pieds ou de mains. Celles qui peuvent encore marcher et prendre n'ont plus de regard. Celles-ci portent le masque effrayant d'un muffle de bête, celles-là des plaies hideuses. Moignons sanglants, membres déformés, poitrines râlantes, faces dévorées, voilà ce qu'enferme le cycle de l'enfer visible. Ainsi que la Médée de violence et de passion armée qui maudit et détruit sa propre chair, la terre rouge a condamné ses enfants. La lèpre les lui restitue par lambeaux et il est des centaines de mutilés, dans cette vallée, des milliers ailleurs, qui meurent lentement.

Devant les cases de bois et de joncs, les vieillards opprimés aspirent le dernier rayon du jour. Leurs jambes inertes, gonflées par l'éléphantiasis, ne peuvent les conduire dans leurs demeures. Des adultes les aident ; parmi les moins malades sont de tout jeunes gens, des adolescents beaux et fiers avec une seule plaie qui commence à s'ouvrir. Des femmes aux doux yeux ont encore des mains fines qui se croisent, des pieds nus et agiles. Les autres, ceux qui n'ont qu'un pied et boitent, ceux qui n'ont qu'une main enroulent des chiffons autour du moignon tailladé par le mal ; ils se traînent tels des larves et le cauchemar de leur vie apparaît dans leurs yeux. La sérénité règne sur les visages d'aveugles, mais les mufles affreux de la lèpre léonine évoquent une vision de damnés.

Au dernier reflet du jour posé sur le front des montagnes, les créatures entourent une jeune fille qui vient d'arriver. Elle est vêtue, avec coquetterie, d'une robe jaune et s'enveloppe dans son lamba (1), d'un geste pudique propre aux Hovas qui

(1) Châle.

aiment la réserve et la grâce décente. Ses yeux noirs laissent passer de la joie à travers leurs larmes, qui coulent rondes et claires sur les joues brunes. Elle pleure, mais elle est si jeune que l'espérance affleure sur la coupe des larmes ainsi qu'un lotus émerge des eaux profondes. Ne vient-elle pas de quitter sa mère et les petits frères, des zajakellys (1) aux yeux vifs et ronds d'oiseaux jaseurs, les gentils zajakellys choyés et aimés dans la famille ? La jeune fille a dit adieu à la grande ville où elle ne reviendra plus jamais... Comment est donc née cette tache livide aux grises auréoles qui rend morte la chair qu'elle envahit et s'étend et gagne son côté ? Cet homme du Sud qui l'étreignit un soir sous les arbres en fleur était peut-être porteur du mal terrible ? Le médecin, plus savant que l'ombiassy (sorcier), a ordonné qu'on la conduisit là-bas, dans la triste cité. On l'a forcée à partir ; le médecin l'a emmenée en pousse-pousse au trot mesuré des bourjanas. Elle regardait, le long de la route, les rivières pleines de petits poissons, les touffes vertes du riz que les femmes repiquent courbées sur l'eau azurée par le ciel bleu intense. Elle voyait, en passant, la pierre frottée de graisse où l'on vient implorer la fécondité, et parfois, au détour du chemin, un tombeau bâti en pierres sèches, orné d'herbes et de fleurs semées par le vent. Devant ses yeux défilaient les bourgades et les maisonnettes, des gens inconnus et des animaux familiers, oies, poulets aux longues pattes fuyant devant l'équipage ; des marchés qui bornent la route et dont l'étalage est fait de petits paquets de chandelles pendus par de longues mèches, de chapelets de piments et de régimes de bananes. Le médecin lui disait de douces paroles, dans la langue rude des Vazahas (Européens). Quand ils sont arrivés tous deux à la maison blanche, une religieuse les a reçus, souriante et sereine...

Maintenant elle est seule parmi les femmes horribles. Elle touche son fady (fétiche) qui conjurera le sort funeste. Les femmes piaillent toutes ensemble ; elle leur répond et les autres se taisent pour l'écouter. Des spectres aux faces ravagées tendent l'oreille pour mieux entendre l'eau fraîche et vive de la voix jeune que la douleur assourdira, puis emprisonnera ainsi que la glace prend l'eau. Des silhouettes d'hommes apparaissent sur la crête du mur : la voix limpide est arrivée jusqu'à

(1) Enfants.

eux. Ils regardent et aperçoivent le joli visage mutin et désolé, la longue tresse de cheveux noirs, le cou frêle couleur d'ivoire ancien, la sveltesse du corps enveloppé dans le lamba blanc. Ceux qui peuvent voir remplissent leurs yeux de cette image fugitive de la jeunesse et de la beauté qui va mourir. La jeune fille sent à ce moment quels trésors sont en elle ; sa voix expire sur ses lèvres. Tandis que les femmes jasant sans trêve et que le gardien fait rentrer chacun chez soi pour recevoir la ration de riz, elle demeure immobile et voit en un instant son inutile grâce et l'affreuse corruption qui va faire d'elle, lentement, un monstre, un mourant cadavre. Elle regrette la Vie et l'Amour, ces biens uniques, avec une telle force de tout son être jeune et frémissant, que soudain elle se jette à terre, le visage au sol, ses mains jointes ne laissant plus ses yeux apercevoir le jour, la cité sans espérance, ceux qui ne sont plus tout à fait des vivants...



La nuit s'est endiamantée d'étoiles et leurs feux jouent avec les ombres. Le clair de lune baigne d'une transparente clarté l'éther à peine assombri, et les arbres s'entrevoient en masses brunes et denses. Le sommet des collines s'estompe d'un trait sombre sur le ciel pur. C'est l'heure où le silence parle d'éternité, et les tristes regards des hommes scrutant l'immensité insondable ne voient que l'abîme entr'ouvert de la mort. Il n'est plus, ainsi que dans la force flamboyante du soleil, des vallées et des monts, des fleuves et des routes, des champs et des forêts et diverses sortes de l'humanité qui souffre. La nuit, berceau des mondes, image de l'infini et du temps sans jalons, offre une mouvante parcelle de la création aux regards des astres éternels. Et cette poussière d'hommes, ces millions d'âmes obscures ou révélées à elles-mêmes, celles qui n'ont que l'instinct des êtres les plus infimes, celles qui surent ravir le feu du ciel sont l'intelligence et la pensée dans l'harmonie universelle. Cette lamentable peine de vivre devient une conscience qui émane de la nature et s'évanouit dans l'espace sans limites. Ainsi la lumière naît des corps obscurs, par le mouvement, se développe, magnifie, pénètre et parcourt l'étendue sidérale.

On dort dans les cases lépreuses, c'est l'oubli posé sur les fronts douloureux. Cependant, ces créatures enfantines se

courbent avec résignation sous le poids du destin; elles s'abîment dans l'indifférence, tandis que la lente mort plane et s'abat tel un oiseau de proie, et arrache des lambeaux de leur vivante chair. Sans révolte, l'homme primitif ne cherche point à combattre la fatalité ni même à s'y soustraire. Il n'invoque ni le ciel ni les dieux pour soulager son infortune. Si l'homme de race jaune accepte et se tait, le nègre entouré des merveilles du monde qui ne lui sont point expliquées met son fady au nombre de ces miracles qui surpassent l'entendement: la foudre, la pluie, l'éclair...

Sous la forme du talisman se blottit la secrète espérance. Les maux et la mort ne sont pas décuplés par l'ivresse de la douleur morale, et ces humbles retournent avec sérénité au tombeau des ancêtres, laissant tomber avec insouciance les gouttes de leur sang empoisonné sur le terrible chemin où ils vont, emboîtés dans l'ornière, buttant aux pierres, faisant halte parfois, mais atteignant d'une marche sûre le terme de leur peine, cette fin où sombre tout ce qui vit.

A cette heure, le rêve argenté de la lune s'étend sur toutes les choses.

La mort est douce qui serait obscure et profonde, semblable à la nuit palpitante d'étoiles. Un vent frais et parfumé passe; cette haleine et la douceur bleue sont un philtre d'amour. Aime-t-on dans l'Enfer ?

La petite ramatoa (1) ne peut dormir ce soir. Les larmes ont séché sur son visage sans qu'elle l'essuyât; son jeune cœur est gonflé de soupirs. Elle s'assied devant la porte de sa case... Oh! la vilaine case qui ne contient qu'une maçonnerie élevée sur le sol et supportant une longue dalle recouverte d'une natte: le lit, puis un banc de pierre! Cette demeure est froide et nue comme la maison des ancêtres.

Là, au dehors, cet air embaumé d'oranger, cette clarté amie ont passé chez sa mère avant d'arriver ici.

La jeune fille est plongée dans cette sorte d'engourdissement qui suit l'excès de la douleur. Ses cheveux se sont déroulés, elle a rejeté son lamba et sa belle robe jaune paraît blanche sous la lune. Elle se sent toute seule, loin des bruits familiers, et toute petite dans la nuit immense. Il lui paraît

(1) Jeune femme, prononcer: ramatou.

qu'il n'y a plus qu'elle au monde et sa douleur qui remplit l'univers. Elle appuie sa joue dans sa main, le coude supporté par ses genoux repliés, et reste là, bien vite sans pensée, les lèvres entr'ouvertes, les yeux vagues, perdus dans la lueur stellaire.

La nuit qui fait chanter les feuilles lui rappelle les sons de la valhya (1) et les interminables refrains à danser. Ce souvenir n'est pas une tristesse, non plus qu'un plaisir, à peine une impression qui flotte au bord de l'âme et s'abîme dans l'oubli... La petite Ramatoa s'est endormie, la bouche entr'ouverte, les cils humides, ainsi qu'un enfant malheureux.



Un craquement se perçoit dans la nuit ; un bruit furtif, un pas léger approchent... La jeune fille dort toujours... Un adolescent est debout devant elle et la regarde. La sensation d'une présence trouble la dormeuse, ses paupières battent, sa tête fléchit et se relève, elle entr'ouvre les yeux.

Elle aperçoit le jeune homme et n'éprouve ni peur ni surprise. Là-bas, dans la grande Ville, les jeunes gens viennent aussi, le soir, parler d'amour. Il la voit éveillée et s'assied auprès d'elle ; il la salue et elle répond avec retenue, ramenant son lamba sur ses épaules. Il dit son nom et parle de ses parents, de son village situé à un jour d'ici.

Elle répond encore, mais des larmes voilent l'éclat de ses yeux... Elle se souvient de ceux qu'elle a quittés, et de son pays qu'elle ne reverra point...

« Ne sois pas triste, dit le jeune homme, ici nos parents, nos amis viennent nous voir ! ici l'on aime, ô belle des belles ! »

Un rayon de chaude lumière pénètre le cœur de la jeune fille. Elle sourit : comment a pu venir l'amant au village des femmes ? Il indique le mur franchi sans peine et prend entre ses mains les doigts légers de l'enfant ; leurs souffles se mêlent... Mais une ramatoa ne cède point ainsi ; il faut se refuser avec des yeux câlins et une voix douce, se dérober avec souplesse et rire en se moquant. La petite ramatoa n'a garde d'y manquer ; tout son chagrin s'efface en un instant ; elle oublie le lieu de son exil, le mal terrible, les monstres qui gîtent dans

(1) Instrument de musique rappelant la cithare.

la nuit. Elle n'est plus qu'une coquette qui veut plaire, une femme prête à l'Amour, inscrivant le monde dans l'orbe de son désir. Cependant il la saisit et l'enlace, l'entraînant loin de la case et de l'espace blanchi par la lune. Sous l'ombre du bosquet, l'indiscrète lueur argentée ne se posera point sur leurs visages, ne révélera pas leur bonheur ignoré de tous les malheureux qui les entourent. Elle appuie sa joue, qui sent les larmes et le mimosa, contre l'épaule du jeune homme. Elle est une petite fleur au royaume des herbes folles et elle va être cueillie. Ainsi l'amour fleurit sur la mort.

La petite ramatoa ne connaît point les mythes divins, ni même la voix qui murmure au fil de l'eau, parmi les feuilles captives, aux vents du ciel, au rythme du cœur. Elle obéit à la terre, à l'odeur des orangers, au désir de la joie. Et l'adolescent demi-nu, à peine touché par le mal, suit l'instinct dominateur qui condamne l'homme à donner la vie. Le monde se pare, à leurs yeux éblouis, qui voient la triste vallée se transformer en un jardin enchanté où fleurit la rose merveilleuse. Désormais ils possèdent le bonheur, et le parfum des orangers monte ainsi que le cantique de la Sulamite dans la douceur de l'air du soir.



La langue hova est précise, sans ailes, sans rêves; le mot « mélancolie » n'y est point exprimé. Cet oubli, que les civilisés demandent à l'alcool, le peuple primitif le trouve dans l'amour, non dans ces grands sentiments plus hauts que la vie, mais à chaque heure joyeuse cueillie sur le chemin des jours. Le Hova a aussi le goût des longues histoires, des paysages et des fleurs; il sait en voir la beauté, dont les travailleurs d'Europe ont perdu le sens. Ceux que la main de fer de la nécessité courbe sur le sol ou sur des machines ignorent à présent la splendeur du monde: ils possèdent peut-être la mélancolie!

L'ombre de la mort verse sa cendre sur le bonheur des deux amants et cette tristesse les enchaîne l'un à l'autre. Ils ne demandent rien à l'inconnu: la possession d'eux-mêmes leur suffit. Le jour, ils demeurent parmi les êtres horribles, ils sont visités par les blanches religieuses, ils reçoivent la ration de riz. Chaque soir les réunit. Ils se contentent de menues histoires puérides: autour d'eux, dans l'ombre, d'autres cou-

ples se forment et s'enlacent parmi les moins touchés du Mal terrible.

Aujourd'hui, la mère de la jeune fille est venue la voir, accompagnée d'un petit frère agile, aux yeux vifs. Après s'être embrassées en se frottant la joue et en répandant quelques larmes, les deux femmes ont parlé avec une volubilité qui s'est soutenue durant plusieurs heures. La mère avait apporté des œufs, un régime de bananes, des mangues à la chair rose et sucrée.. Elle a donné des nouvelles de tous, gens et bêtes, et narré les dernières médisances, puis elle a dit adieu et son filonzane l'a emportée, le zacakelly assis sur ses genoux... La petite ramatoa offre à l'amant quelques bananes apportées ce soir, et tandis qu'il épluche les fruits excellents, elle dit : « On va donner un bal hova au palais du gouverneur. Si je n'étais ici, j'y serais allée, car mon père écrit au vaovo (1). J'aurais dansé avec les officiers et bu du vin qui pétille... » Afin de la distraire de son regret, l'adolescent prie la jeune fille de danser pour lui. Dans le bleu de la nuit, sous un clair rayon de lune, la petite ramatoa en silence se met à frapper le sol d'un pas rythmé, cependant que ses bras s'étendent et se replient ainsi que pour une incantation magique. Elle s'enivre de son mouvement, elle voit, en ses yeux dilatés, le bal plein de lumières et de fleurs où elle aurait été si jolie, et, soudain, elle tourbillonne dans un pas de valse telle qu'un papillon fou dans la clarté, puis un vertige la saisit et elle tombe, frissonnante, entre les bras de son amant.



Monotones, les jours s'égrènent sans ennui. Seuls, l'homme qui a divisé le temps imaginaire et lui a fixé des limites, et celui que les passions doivent connaître ce spleen qui les force à fuir, haletants d'impatience et attendant « demain ». L'inutile, le désespéré, le cœur enseveli sous la cendre du passé, l'égoïste, le blasé, qui ne trouve en soi-même que le désert sans mirages, tous ceux-là souffrent par l'impossibilité d'être. Les yeux qui ne voient plus le soleil ni les dieux visibles parmi lesquels ils vivent, l'herbe en fleur, les arbres puissants, les jeux des nuages au bord de l'horizon, comptent les heures qu'un vent glacé emporte en tourbillons. Ces hommes enfer-

(1) Journal rédigé en langue hova et qui a de nombreux lecteurs indigènes.

ment leur âme dans le cercle de leurs désirs médiocres, ils ne savent regarder au delà d'eux-mêmes et ils ne sont point.

Les amants s'aiment toujours. Ils ignorent que l'on peut se fuir pour chercher une émotion nouvelle.

Par les nuits obscures, quand le vent d'automne chasse les nuages en déroute ainsi qu'une armée de Titans culbutés vers les Monts où s'élève Tananarive, l'adolescent et la jeune fille ont peur de l'ombre et des ancêtres. Dans la case lugubre, sur la dalle élevée, la natte les reçoit endormis, se tenant enlacés, beaux, jeunes et semblables aux statues anciennes couchées sur les sépultures royales, là-bas, en Occident.

Les jours tombent un à un au passé.



En ses murs, la léproserie enferme des créatures issues de races diverses. Parmi les plus nombreux des tristes hôtes sont les nègres : Sakalaves guerriers et braves, Makoas de la Côte africaine, Sénégalais venus là comme soldats pour conquérir. Promptes aux colères et aux joies, leurs âmes obscures sont emplies des superstitions de leurs sauvages contrées. Ceux-là ont adopté, en outre de leurs croyances, les fétiches hovas que glisse l'ombiassy, en de furtives visites ignorées des gardiens vazahas. Ces nègres sont l'agitation et le bruit dans la morne cité. Ils se querellent, ils chantent, ils pleurent parfois ainsi que des enfants, ou bien, s'étendant au soleil, ils demeurent inertes pendant de longues heures et dans leurs yeux passe la vision des plaines monotones, des cases abandonnées, des danses et des guerres là-bas, dans la patrie... A l'écart se tiennent les Hovas silencieux et fins que leur réserve n'empêche point d'aimer la conversation et d'être sociables et éloquents. De l'Extrême-Orient, d'où ils vinrent jadis, ils ont gardé le visage presque jaune, de souples et rares mouvements, des yeux légèrement bridés. Leur froid courage, une force d'endurance les font résister mieux que les nègres à l'action dissolvante de la lente mort, eux qui haïssent la brutalité armée, le combat.

Là, dans le village abominable, les Hovas content des histoires et jouent, durant des journées entières, à divers jeux rappelant les échecs... les « dames ». Ils ne sont pas tristes, ils ne se plaignent point : ils sont graves.



La petite ramatoa a senti le tressaillement de la maternité.. Sans la préciser, elle évoque l'image future d'un zazakelly aux yeux noirs, au teint bronzé, qu'elle portera sur son dos, enveloppé d'un lamba faisant hotte. Ils ont très chaud ainsi, les petits enfants, et ne pleurent jamais.

Elle le dit à son amant, qui ne peut s'imaginer la matérialisation de son désir. Il ne voit que celle qu'une même douleur unit à lui jusqu'à la mort.

Que se disent les amants, tous deux, pendant les longues nuits ? Quels sont leurs mots de tendresse ? Nul ne sait : le Hova tient à offense qu'on lui parle femme et amour. Il n'est pas d'épithalames en sa langue, mais seulement quelques contes joyeux, quelques chastes chants de fidélité et de timide aveu... La volupté est une mystérieuse joie... Dans le cycle de l'enfer visible et parmi ceux que hantent l'Européen, naît un sentiment trouble, confus, qui s'ignore et nuance les âmes. C'est une tendresse inconnue s'effeuillant sur les jours ; c'est le souvenir comme une rose jetée sur tous les instants de la vie... Demain, la hideuse mort recouvrira les créatures du lambamena (1) et ne restituera que des lambeaux de leurs corps à la tombe des ancêtres. Quels sacrifices seront offerts à leurs mânes ? Quels parents, quelles femmes échevelées viendront gémir près du lieu des ombres ? Non, nul d'entre ceux-là ne sacrifiera le bœuf et, après avoir déposé la part des morts au seuil de la maison des ancêtres, la famille réunie ne mangera point la chair grillée au feu en buvant de la betsabetsa (2). Il n'y aura ni larmes, ni danses auprès de leur tombe. Leurs fantômes désolés erreront dans la nuit.



Voici des femmes assemblées, et qui, chose étrange, ne parlent point... Deux religieuses blanches se saisissent d'un enfant nouveau-né, dans une case, et l'emportent sous les yeux de la mère défaillante. Les Dames s'en vont lointaines et le vagissement décroît... Etendue sur la natte, brisée par la souffrance, la petite ramatoa ne sait plus pourquoi on lui vole son enfant. Autour d'elle, les femmes jasant à voix lé-

(1) Dernier manteau servant de linceul.

(2) Eau-de-vie de canne à sucre.

gère et lui apprennent qu'on enlève ainsi les nouveau-nés parce qu'ils naissent indemnes du mal terrible et ne prendraient la lèpre qu'en demeurant au sein de leur mère.

Le lendemain, la jeune femme pleure : son enfant est à l'orphelinat créé par les religieuses. La petite ramatoa sent tout son corps douloureux et elle cherche en son âme le visage imprécis du petit être aimé dès le premier tressaillement de sa présence.

La Supérieure l'a grondée et a fait dire à toute la cité que les coupables du Péch^e seraient punis sévèrement et privés de nourriture.



Etre seule, n'est-ce pas se pencher sur l'eau de la fontaine et ne plus voir que son propre visage et l'image des regrets qui dorment au fond des yeux ? De la profondeur limpide et glacée, à travers le frisson argenté, le « Moi » vient transparaître à la surface. Rien ne git dans le lit de cailloux brillants, et le reflet s'éteint lorsque descend la nuit.

Désormais la petite ramatoa est seule ; une surveillance rigoureuse empêche les couples de se joindre dans les ténèbres. Couchée sur la dalle, la jeune femme songe à son amant, à l'enfant arraché d'elle, et la mort épouvantable des Vazahas se dresse devant ses yeux.

Une religieuse, chaque jour, passe dans le village des femmes et leur parle du supplice éternel réservé aux pécheurs. Andrianamanitra, le Seigneur incorruptible, est un dieu aux incompréhensibles et sombres desseins. Il ne veut point que l'on aime. Il punit les petites ramatoas qui se sont alanguies d'amour.

On baptise les hommes, on les conduit à l'église, ce qui est amusant parce que l'on y chante. Mais on leur parle de la peine du feu qui torture les ombres de leurs Pères... Dans les cases, une sourde colère naît et grandit, les Malgaches se remémorent qu'autrefois, au temps de la reine, le peuple était libre. Seuls dans leur maison, non point isolés du reste des hommes, les Lépreux vivaient dans le village natal et recevaient la sépulture au tombeau de la famille. Après avoir pris leurs terres, les Européens avides ont ruiné et humilié les An-

drianas (1), ils cravachent le Hova qui ne s'incline point jusqu'à terre devant eux. Naguère, la reine seule, portée dans son palanquin couleur de pourpre, était entourée de pareils hommages.

Parfois un vieil homme au teint africain, les cheveux et la barbe décolorés par l'âge, pénètre dans le cycle de l'enfer visible. Coiffé d'un chapeau de paille, enveloppé d'un lamba couleur de feuille morte, il se glisse, humble, retors, inaperçu des gardiens européens. Quand il s'est assuré l'abri d'une case, il rejette son manteau et l'on aperçoit un collier fait de dents de crocodiles, d'ossements humains, de cornes travaillées qui pendent sur sa poitrine. Tour à tour des lépreux se présentent et reçoivent un précieux fady accompagné de véhémentes exhortations... Oui, les Blancs insatiables, après avoir dépossédé le peuple malgache, veulent étendre leur emprise au-delà même de la mort. Leur griffe astreint les vaincus en leurs croyances, ce trésor intérieur, ainsi qu'en leur liberté.

Ils enlèvent les fétiches sans lesquels l'homme est désarmé en face des mauvais esprits... Et qu'est donc ce vague paradis où l'on joue de la valhya en regardant l'Andrianamanitra, cependant que les ombres désespérées des ancêtres pleurent parmi les feux éternels? Qui donc les accueillera au seuil du tombeau et les suivra dans la grande Nuit? Les nègres, les femmes, les Hovas mêmes sont haletants de colère. L'ombiassy représente la tradition nationale, le passé de leur histoire, la protestation de leur race. Ah! qu'on leur rende leur maison, leur amour, leur fady! Nul ne songe, parmi eux, que c'est pour le salut commun, l'extinction du fléau, qu'on les isole et qu'on leur interdit d'aimer. Soumis à la fatalité, ils ne la veulent point fuir : ce sont là révoltes de Blancs. Le Prométhée qui donna aux hommes le feu et l'espérance n'a jeté à ces sauvages que le feu. Une élite, en ce peuple, perçoit les idées générales, mais la foule vit dans l'amour du sol, le respect des coutumes et des préjugés. Le mode et l'objet de leur vénération séparent les peuples plus que les océans et précipitent d'injustes conquêtes.

O rites funèbres! festins de zébu auprès d'un tombeau, mets présentés aux ombres! limbes indéfinissables où errent, sans larmes, les ancêtres debout dans la Nuit! Oiseau d'ar-

(1) Noblesse hova divisée en 4 classes, dont la 1^{re} seule occupait le trône.

gent qui chantes alors que s'effeuillent les derniers instants de la vie, vous êtes l'expression de l'âme et le geste d'un peuple dont le culte n'a point de sens ésotérique et se limite au respect des générations ! Vous êtes nés du sol rouge avec les êtres qui vous ont donné les formes de leur esprit et ne sont point pénétrés, sous le soleil splendide, par cette douleur d'exister, cette soif d'absolu, cette recherche désenchantée d'un fuyant idéal qui hantent les âmes occidentales, pleurantes sous un ciel obscur, et troublant de leurs vaines pensées le repos des dieux.



Ce soir, le gardien, un nègre menteur, a commencé sa ronde et, quand il arriva au village des hommes, il trouve les cases désertes. Sauf quelques agonisants ou ceux que clouent au sol leurs jambes énormes et purulentes, tous sont partis. Etonné, le nègre se dirige sans hâte vers la cité des femmes. Tous les lépreux sont réunis là, armés de piquets, de bâtons, de pierres. Assailli par des propos menaçants, le nègre, pris de peur, se sauve; il court à toutes jambes et monte à la maison où sont les blanches religieuses seules et sans défense. A ses cris, à ses explications haletantes, les Femmes sacrées s'enfuient éperdues. Que faire devant la révolte de cette foule ? Comment apaiser ces âmes qu'elles ne connaissent point, dont elles ignorent les pensées, auxquelles, vainement, elles voulurent donner leur rêve d'Occidentales ? Elles n'avaient point su deviner et, devant la colère, elles se demandaient quels mots la peuvent calmer, dans quels livres on trouve le « Sésame, ouvre-toi » de ces cœurs fermés ! Les profondes différences qui distinguent les races font que les êtres sont isolés et proches à la fois; séparés par un mur de verre, ils se voient et ne se touchent point. Et jamais personne ne comprendra personne ! La nature cherche des paroles nouvelles et diverses, selon que ses enfants naissent au hasard des contrées de la terre mystérieuse qui garde le secret des origines.

Les lépreux s'enivrent de leur haine; armés de branches cassées aux arbres proches, les beaux adolescents vont les premiers; les femmes suivent, plus timides, car jamais une Hova ne récele une mégère. Parmi les hommes, ceux qui ont en-

côre une main brandissent un bâton, une fronde; ceux qui n'ont plus de pied s'accrochent au bras des frères qui marchent; d'autres lèvent avec menace leur terrible museau léonin vers la maison qui couronne la colline. Poussant des cris gutturaux, les aveugles cheminent les bras étendus et la colère contracte ainsi qu'un masque leurs visages sans regard. Quelques moribonds traînés là, suivant leur vœu, couchés à terre, soulèvent leurs paupières qu'appesantit déjà le grand sommeil. L'ombiassy exalte les courages.

La troupe macabre se dirige vers la maison haute, escalade, roule, déferle ainsi qu'une vague furieuse jusqu'aux portes entr'ouvertes du logis déserté. Elle arrive enfin et trouve les cellules nues et calmes, un aspect paisible et inhabité; l'air est chargé d'un vague parfum d'encens. Étonnée, la foule se concerta et cherche un objet sur quoi satisfaire sa vengeance. Que faire pour punir les sœurs blanches et reconquérir les fadys qu'elles leur ont volés? L'ombiassy, tête nue, son lamba rejeté sur l'épaule, leur crie : Au cimetière!

La terre chrétienne est près de la maison; son sol est recouvert par l'herbe broussailleuse des hauts plateaux; quelques croix indiquent la place où reposent celles qui ne vécurent que pour bien mourir, les femmes sacrées que la fièvre a fauchées loin du pays natal et des êtres aimés, mais plus près de leur Dieu par le sacrifice. Le sol rouge a reçu les corps vierges qui n'étaient point nés de lui... Nulle fleur n'atteste sa pitié. Les Occidentales demeurent étrangères jusque dans la mort et leur idéal dort avec elles, incompris et détesté. Courant ou se traînant, les lépreux arrivent devant les croix indicatrices; ils fouillent avec des bâtons et des augadys (1) la terre qui jaillit, ouvrant une déchirure sanglante... Entre les hautes herbes apparaissent les mortes. Voici des squelettes décharnés, des ossements épars, et, là, des choses plus horribles, d'une indicible épouvante.....

Comment un feu de broussailles est-il allumé? On y jette les croix; la flamme pétille et s'élançe; on y jette les mortes!... Haletants, en sueur, mais fous de haine et de joie, les nègres dansent autour du feu, accrochés les uns aux autres afin de se tenir debout. Leur ronde fantastique, parfois éclairée, par-

(1) Lames de bèches.

fois perdue dans l'obscurité, est comme une secousse sismique, une convulsion des créatures et du sol.

L'ombre nocturne étend son zaïmph au-dessus de la terre ; mais ceux qui souffrent ne sentent point la fraîcheur apaisée de la nuit. L'ombiassy triomphant regarde ce grand forfait accompli, cette vengeance éclatante tirée des oppresseurs : la profanation des tombes ! les morts privés de sépulture ! Désormais les Vazahas vont fuir, puisque leurs morts sont déposés du sol, que leurs ancêtres ne peuvent reposer dans l'île rouge, et que, selon la tradition, nul étranger ne restera dans le pays malgache si ses Pères ne le protègent !

Et tandis que les nègres se contorsionnent à la lueur du feu indompté et que les Hovas, à l'écart, sourient en silence, l'ombiassy recueille des ossements et fait des sortilèges. Des groupes, au hasard, se dispersent dans la campagne obscure.

Tendrement enlacés, la petite ramatoa et son amant disparaissent aux confins de la vallée. Des ombres claudicantes prennent la route ; elles vont là-bas, dans la grande ville ou le village perdu, frapper à la porte de leur demeure, éveillant dans la nuit les parents qui tressaillent devant ceux qui ne sont plus tout à fait des vivants.

Tout s'efface par degrés ; le feu s'éteint ; l'ombre règne.
Et le silence laisse tomber son rideau de velours.

MARGUERITE AUGAGNEUR.

L'ATELIER DE CÉZANNE

Cézanne me montrait, en toutes circonstances, une telle bienveillance que j'osai un jour lui demander de faire mon portrait. Il voulut bien y consentir, et me donna rendez-vous pour le lendemain, dans son atelier de la rue Hégésippe-Moreau. En arrivant, je vis au milieu de l'atelier une chaise disposée sur une caisse, qui elle-même se trouvait surélevée au moyen de quatre maigres supports. Je considérai cette estrade avec inquiétude. Cézanne surprit mon coup d'œil, et devina mon appréhension. « C'est moi-même, me dit-il, qui ai préparé la chaise pour la pose ! Oh ! vous ne courez aucun danger de tomber, monsieur Vollard, si seulement vous conservez votre équilibre. D'ailleurs, quand on pose, ce n'est pas pour bouger ! » Une fois assis, — et avec quelles précautions ! — je me gardai bien de faire un seul de ces mouvements que l'on nomme faux ; bien plus, je restai immobile : mais cette immobilité même finit par amener un sommeil contre lequel je luttai victorieusement un bon moment, puis, à la fin, ma tête s'inclina sur mon épaule, en même temps que je perdais la notion du monde extérieur ; du coup, l'équilibre n'exista plus, et la chaise, la caisse, et moi-même, le tout fut par terre. Cézanne se précipita sur moi : « Malheureux ! vous dérangez la pose ! Je vous le dis en vérité, il faut vous tenir comme une pomme. Est-ce que cela remue, une pomme ? » Dès ce jour, avant d'aller prendre la pose, j'avalais un grand verre de café noir ; de plus, Cézanne me surveillait, et s'il croyait voir en moi quelques marques de fatigue, signes avant-coureurs du sommeil, il avait une façon de me regarder telle que je reprenais immédiatement la pose comme un ange — je veux dire comme une pomme « qui, elle, ne bouge pas ».

Les séances avaient lieu le matin à huit heures et duraient jusqu'à onze heures et demie. Lorsque j'arrivais, Cézanne fermait *le Pèlerin* ou *la Croix*, qui étaient sa lecture favorite. « Ces gens-là sont très forts, me disait-il : ils s'appuient sur Rome. » On était à l'époque de la guerre des Anglais et des

Boers ; et comme Cézanne était pour le bon droit, il ajoutait généralement : « Est-ce que vous pensez que les Boers seront vainqueurs ? »

L'atelier de la rue Hégésippe-Moreau était encore plus simplement meublé et orné que celui d'Aix. Quelques reproductions de Forain découpées dans les journaux illustrés faisaient le fond de la collection parisienne du maître. Ce que Cézanne appelait ses Véronèse, ses Rubens, ses Lucas Signorelli, ses Delacroix, c'est-à-dire un lot d'images à un sou pièce, était resté à Aix. Je dis un jour à Cézanne qu'il pourrait avoir des reproductions très belles chez Braun. Il me répondit : « Braun vend aux musées. » Il regardait comme un luxe de nabab d'acheter quelque chose à un fournisseur de musées.

Une autre fois, j'eus la fâcheuse inspiration de demander à Cézanne qu'il mit au mur quelques-unes de ses propres œuvres. Il y plaça une dizaine de grandes aquarelles ; mais un jour que quelque chose n'allait pas à son gré pendant la pose, Cézanne, après avoir bien pesté et envoyé au diable et lui-même et la Divinité, ouvrit son poêle, et, arrachant rageusement du mur les aquarelles, il les jeta au feu. Je vis monter quelques grandes flammes ; alors seulement le peintre, apaisé, reprit ses pinces.

Chaque après-midi, Cézanne allait dessiner au Louvre ou au Trocadéro, d'après les maîtres. Quelquefois, vers les cinq heures du soir, il passait un instant chez moi et me disait, son visage respirant le bonheur : « Monsieur Vollard, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre : je suis assez satisfait de mon étude de ce tantôt ; si le temps, demain, est gris clair, je crois que la séance sera bonne. » C'était là une de ses principales pré-occupations, la journée terminée : quel temps aurait-on le lendemain ? Comme il se couchait de très bonne heure, il lui arrivait souvent de s'éveiller au milieu de la nuit. Toujours hanté par cette idée, il regardait le ciel de sa fenêtre, puis, une fois fixé sur ce point important, et avant de regagner son lit, il allait, une bougie à la main, revoir l'étude qu'il était en train de peindre. S'il en avait une bonne impression, il voulait faire partager sur l'heure sa satisfaction à sa femme ; il allait donc la réveiller ; après quoi, pour la dédommager de ce dérangement, il l'invitait à faire une partie de dames avant de se recoucher. Mais, pour que la séance eût chance d'être

bonne, il ne suffisait pas que Cézanne fût satisfait de son étude au Louvre, et que le temps fût gris clair : bien d'autres conditions étaient nécessaires, et notamment de ne pas entendre le bruit que faisait la « fabrique de marteaux pilons ». C'était un ascenseur du voisinage, auquel Cézanne avait donné cette dénomination. Je me gardais bien de le détromper, et de lui dire que, lorsque le bruit cessait, c'est que l'ascenseur était arrêté pour cause de réparations ; je le laissais à son espérance que ces gens-là feraient faillite un jour, — comme les arrêts étaient fréquents, et qu'il croyait tout bonnement que les marteaux s'arrêtaient quand la vente ne marchait pas. Ce qui était, aussi, on ne peut plus désagréable à Cézanne, c'était d'entendre les chiens aboyer. Il y en avait un, dans le voisinage, qui donnait quelquefois de la voix, pas très fort, il est vrai : mais Cézanne retrouvait, pour les sons qui lui étaient désagréables, une ouïe d'une extrême finesse. Un matin, comme j'arrivais, il vint à moi tout joyeux : « Ce Lépine (1) est un brave homme ! me dit-il. Il a donné l'ordre d'arrêter tous les chiens, — c'est dans *la Croix*. » — Nous gagnâmes à cela quelques bonnes séances : le ciel se maintenait gris clair, et, par un hasard heureux, le chien, ainsi que la fabrique de marteaux-pilons, s'étaient tus en même temps. Mais un jour, comme Cézanne me répétait une fois de plus : « Ce Lépine est un brave homme ! » on entendit un léger *ouah, ouah, ouah* ! Du coup il laissa tomber sa palette, qu'il était en train de préparer, en s'écriant avec découragement : « Le bougre, il s'est échappé ! »

Bien peu de personnes ont pu voir Cézanne le pinceau à la main, car lui-même ne supportait que très difficilement d'être regardé pendant qu'il était à son chevalet. Quand on admire ses œuvres, si parfaites de formes, si belles de couleur, on ne peut s'imaginer à quel point certains jours son travail était lent et pénible. Dans le tableau qu'il fit d'après moi, il y a, sur la main, deux petits points où la toile n'est pas couverte. Comme je le faisais remarquer à Cézanne, il me dit : « Si ma séance de ce tantôt au Louvre est bonne, peut-être demain trouverai-je le ton juste qu'il faut pour boucher ces blancs. Comprenez un peu, monsieur Vollard, si je mets là quelque chose au hasard, je serais forcé de reprendre tout mon tableau en

(1) Le Préfet de Police.

partant de cet endroit! » Et cela n'était passans me faire frémir.

Tout en faisant mon portrait, Cézanne avait entrepris une importante composition de *femmes nues*, la plus grande toile qu'il ait jamais peinte, — ou, pour être plus exact, tenté de peindre, car elle resta à l'état d'esquisse. Cézanne se servait, pour ses compositions de nus, de dessins sur nature faits autrefois à l'atelier Suisse, et, pour le reste, il faisait appel à ses souvenirs de musées. Son rêve eût été de faire poser ses modèles nus en plein air : mais cela était irréalisable pour beaucoup de raisons, dont la plus importante était que la femme, même habillée, l'intimidait. Il ne faisait d'exception que pour une servante qu'il avait eue autrefois au Jas de Bouffan, vieille créature au visage taillé à coups de serpe, et dont il disait à Zola avec admiration : « Regarde, est-ce beau? on dirait un homme! »

Aussi combien fus-je surpris quand il m'annonça, un jour, qu'il voulait faire poser une femme nue. « Comment, monsieur Cézanne, ne pus-je m'empêcher de m'écrier, vous allez faire poser une femme nue? — Oh! monsieur Vollard, je prendrai une très vieille carne! » Il la trouva d'ailleurs à souhait, et, après s'en être servi pour une étude de nu, il fit, d'après le même modèle, mais cette fois vêtu, deux portraits qui font penser à ces parents pauvres que l'on rencontre dans les récits de Balzac.

Cézanne m'avoua qu'il trouvait, avec ce « chameau », beaucoup moins de satisfaction qu'avec moi, pour la pose. « Cela devient, me disait-il, très difficile de travailler avec le modèle femme! Et pourtant je paie cher la séance; ça va dans les quatre francs, vingt sous de plus qu'avant la guerre. Ah! si je pouvais réaliser votre portrait! » Son espoir était toujours le même : le Salon de Bouguereau, en attendant le Louvre, qu'il regardait comme le seul abri digne de son art.

Cézanne se servait, pour peindre, de pinceaux très souples rappelant la martre et le putois, qu'il lavait après chaque touche dans un pincelien rempli d'essence de térébenthine. Quel que fût le nombre de ses pinceaux, il les salissait tous pendant la séance, et il se salissait tellement, lui aussi, qu'on trouve naturel que les gendarmes lui aient demandé ses papiers, un jour qu'il revenait « du motif ». Cézanne affirmait qu'il était du pays, eux disaient ne point le connaître. « Eh!

je le regrette », dit alors le peintre, avec un tel accent que désormais les gendarmes ne doutèrent plus. Celui-là était vraiment d'Aix ! On s'explique aussi, par la façon de peindre de Cézanne, la solidité de sa peinture. Ne peignant pas en pleine pâte, mais mettant les unes sur les autres des touches innombrables de couleurs toujours aussi minces que des touches d'aquarelle, la couleur séchait instantanément : il n'y avait pas à craindre ce travail intérieur, dans la pâte, qui produit les craquelures quand le dessus et le dessous ne sèchent pas en même temps.

J'ai déjà dit que Cézanne n'aimait pas qu'on le regardât peindre. A ce propos, un de ses amis, M. R... qui était allé quelquefois avec lui « sur le motif », m'a raconté qu'on voyait de temps en temps une vieille femme s'installant avec son tricot dans le voisinage des deux amis, mais à une certaine distance. Elle ne faisait aucune attention à eux : mais sa présence même lointaine et si peu gênante mettait Cézanne dans une exaspération folle. Aussitôt qu'il l'apercevait, — et, avec ses yeux vifs et perçants, il la découvrait de très loin, — il s'écriait : « La vieille vache qui vient ! », et, malgré tous les efforts de son ami pour le retenir, il pliait rageusement son bagage et filait. Une autre fois, Cézanne travaillait dans la campagne avec un jeune peintre, M. Le Bail, qu'il avait installé devant lui pour que son compagnon ne le regardât pas peindre ; un passant s'approche à pas de loup, considère le tableau de Cézanne, puis va inspecter l'ouvrage de l'autre peintre, et dit à haute voix : « J'aime mieux ce que fait le jeune ! » Cézanne abandonna aussitôt la place, furieux de ce qu'on l'ait vu peindre, et très agacé aussi de la réflexion du manant, ce qui ne l'ébranla pas, d'ailleurs, dans la croyance qu'il avait que le public s'entendait mieux que les confrères à juger de la « réalisation ». Mais si même le public savait regarder, il aurait été invraisemblable que, à force d'entendre Cézanne se plaindre de ne pouvoir « réaliser », les moins prévenus ne fussent pas arrivés à découvrir dans ses œuvres un certain manque d'aplomb. Quelqu'un ayant émis l'idée que cela devait provenir d'un écart du champ visuel chez le peintre, Cézanne trouva là un nouveau prétexte pour affirmer sa prétendue impuissance à réaliser, et Huysmans ne manqua pas de tirer de ce légendaire écart du champ visuel de Cézanne une con-

clusion aussi originale qu'inattendue, quand il définit ainsi ce peintre : « Un artiste aux rétines malades, qui, dans la perception exaspérée de sa vue, découvre les prodromes d'un nouvel art (1). »

Si, pendant qu'il travaillait, Cézanne ne me permettait pas de dire un seul mot, il parlait volontiers durant le temps que je m'apprêtais à poser et pendant les trop courts instants de repos dont il me gratifiait. Un matin, comme j'arrivais, je le trouvai qui riait aux éclats en lisant *le Pèlerin*. Il avait découvert, dans ce journal, que l'on offrait au public des actions de la Sosnowice, qu'il prononçait *Sauce novice*. « Ces gens-là feront faillite, me dit-il ; le public n'est pas assez bête pour acheter quelque chose qui porte un nom comme celui-là ! » Quelque temps après, je trouvai Cézanne soucieux : les actions avaient monté. « Voyez-vous, monsieur Volland, ils ont trouvé des gens faibles. C'est effrayant, la vie ! » Puis, avec la tranquillité et cette sorte de repos que l'on éprouve à voir les « ôttres » bien attrapés quand on est soi-même dans un abri sûr, il ajoutait : « Moi qui ne suis pas pratique dans la vie, je m'appuie sur ma sœur, qui s'appuie sur son confesseur, un jésuite (ces gens-là sont très forts), qui s'appuie sur Rome ». En entendant ce grand peintre se complaire à des enfantillages de cette espèce, et en le voyant accepter de prime abord toutes choses sans aucun examen, des observateurs superficiels se sentaient volontiers la tentation d'user à leur profit d'une telle « naïveté » : mais quand Cézanne s'était ressaisi, — et il se ressaisissait toujours, — il sortait bec et ongles, et, débarrassé de l'intrus, il pouvait placer triomphalement sa phrase favorite : « Le bougre, il voulait me mettre la main dessus ! » Ce n'était pas par simple esprit de mystification que Cézanne avait l'air de se laisser faire. Ne disait-il pas de lui-même : « Ce n'est que fort longtemps après qu'un événement s'est produit, ou qu'une idée a été exprimée devant moi, que j'en puis voir clairement le caractère et la portée. »

Cézanne n'aimait pas Ingres. Mais quand il s'était bien battu avec son dessin, et qu'il ne pouvait en venir à bout, il lui arrivait d'oublier un instant sa haine et de s'écrier : « Ce Dominique est bougrement fort ! » Puis, calmé par cette concession qu'il faisait à la probité d'art d'Ingres, il se mettait à rire,

(1) J.-K. Huysmans, *Certains*, p. 43.

comme pour se moquer de son emballement, et ajoutait :
« Mais il est bien em...bêtant ! »

On m'avait dit que Cézanne faisait du modèle son esclave : je l'ai su, en effet, par ma propre expérience. Dès qu'il avait donné le premier coup de pinceau, et jusqu'à la fin de la séance, il usait de son modèle comme d'une simple nature morte. Il aimait beaucoup peindre les portraits. « L'aboutissement de l'art, disait-il, c'est la figure. » S'il n'en peignait pas davantage, c'était à cause de la difficulté d'avoir des modèles aussi maniables que moi. C'est ainsi que, après s'être peint et avoir peint de nombreuses fois sa femme et quelques amis complaisants (à l'époque lointaine où Zola croyait en Cézanne le futur romancier consentit lui-même, un jour, à poser pour une étude de nu, qui a disparu), il fut amené à peindre de préférence des pommes, et plus volontiers encore des fleurs qui, elles, ne pourrissaient pas, car il les prenait en papier. Seulement, « ces sacrées bougresses, elles changent de ton à la longue » ! Alors, dans certains moments d'exaspération contre la malice des choses, il arrivait à Cézanne de se rabattre sur les images du *Magasin Pittoresque*, dont il possédait quelques tomes chez lui, ou même sur les journaux de modes que recevaient ses sœurs. Il n'avait plus ensuite qu'à espérer le temps gris clair, et à redouter l'aboiement des chiens, la fabrication de marteaux pilons, et quelques autres inconvénients de ce genre.

Il avait trouvé en moi le plus soumis des modèles, aussi ne se pressait-il pas de finir mon portrait. Cela me sert d'étude, me disait-il en reprenant des parties « assez bien réalisées » et il ajoutait, pensant me combler de joie : Vous commencez à savoir poser. Un jour, après une séance où sa mauvaise humeur s'était manifestée à plusieurs reprises, comme je l'avais quitté en prenant rendez-vous pour le lendemain, Cézanne dit tout d'un coup à son fils : « Le ciel devient gris clair. Le temps de manger un morceau, cours chez Vollard et ramène-le-moi de suite ! — Mais tu ne crains pas de fatiguer Vollard ? — Qu'est-ce que cela fait, puisque le temps est gris clair ? — Mais si tu le fatigues trop aujourd'hui, demain il ne pourra peut-être pas poser ? — Tu as raison, fils, il ne faut pas abuser du modèle ! Toi, tu as le sens de la vie. » A

propos de cette vision peu pratique de la vie, dont Cézanne s'enorgueillissait secrètement tout en feignant de s'en attrister, je me souviens que, par un hiver des plus rigoureux, en traversant un pont, je m'étais arrêté pour admirer la Seine charriant d'énormes glaçons, quand je vis quelqu'un lavant des pinceaux sur le bord du fleuve. C'était Cézanne. « L'eau est gelée à l'atelier, me dit-il. Pourvu que ça ne prenne pas ici ! » Et il regardait avec inquiétude les glaçons, qui se touchaient les uns les autres.

Pendant que je posais, je craignais par-dessus tout, pour mon portrait, l'entrée en scène du terrible couteau à palette que j'avais déjà vu fonctionner quand Cézanne éprouvait le moindre ennui, réel ou simplement imaginaire ; par exemple, lorsque, voyant à son fils la mine un peu fatiguée, il s'imaginait que le jeune garçon « découchait ». Malheur à la toile qui se trouvait sous sa main ! Aussi avec quel soin surveillais-je mes moindres paroles ! Bien entendu, je me gardais de prononcer les mots de « savants » ou de « professeurs », les deux bêtes noires par excellence de Cézanne ; à vrai dire, je ne parlais de rien du tout, car Cézanne, qui n'avait en tête que son art, pouvait, sans entendre ce que je lui disais, croire à une velléité de contradiction, et mon portrait risquait fort d'être détruit. Je jugeais donc plus prudent d'attendre qu'il m'adressât la parole, ce qui n'était pas non plus sans danger, comme on va le voir.

A l'époque où Cézanne faisait mon portrait, eut lieu la vente Choquet (M^{me} Choquet étant morte sans avoir eu le temps de réaliser le vœu de son mari, qui était de léguer sa collection au Musée du Luxembourg, où d'ailleurs on l'aurait vraisemblablement refusée, à cause des Cézanne), Cézanne me dit : « Il faut aller voir les Delacroix ! » Il me signala notamment une très importante aquarelle de Delacroix, représentant des *Fleurs* et achetée par M. Choquet à la vente de Piron, qui l'avait lui-même acquise à la vente après décès de Delacroix, dont il était l'exécuteur testamentaire. Cézanne m'apprit que Delacroix, dans ses dernières volontés, avait laissé à certains de ses héritiers le droit de choisir comme souvenir une œuvre de lui, à l'exception de cette aquarelle, qui devrait figurer à sa vente mortuaire. Voulant montrer à Cézanne l'intérêt que je prenais à son récit, je recherchai le testament de Delacroix, et, le len-

demain, en venant poser, je dis : « J'ai lu le testament de Delacroix. J'ai vu qu'en effet il parlait d'une grande aquarelle « représentant des *Fleurs* comme posées au hasard sur un fond gris ». « Malheureux, — s'écria Cézanne en faisant deux pas sur moi, les poings menaçants — vous osez dire que Delacroix peignait au hasard ! » Je pus lui expliquer l'erreur ; il se calma. « J'aime Delacroix ! » me dit-il par manière d'excuse, tandis qu'intérieurement je me promettais de redoubler encore de prudence à l'avenir. Une autre fois, tout faisait présager une excellente séance : ciel gris clair, pas d'aboiements de chiens, silence de la machine à fabriquer les marteaux-pilons, bonne étude de la veille au Louvre ; enfin, *la Croix* du jour avait annoncé un succès des Boers. Pendant que je me réjouissais de ces heureux présages, j'entendis tout à coup un terrible juron et je vis Cézanne avec des yeux effrayants, le couteau à palette levé sur mon portrait. Je restai immobile, mais dans une anxiété indicible ; enfin après quelques secondes qui me parurent bien longues, Cézanne tourna sa fureur contre une autre de ses toiles, qui fut instantanément mise en pièces. Voici ce qui s'était passé : dans un coin de l'atelier, du côté opposé à celui où je posais, il y avait eu depuis toujours un vieux tapis jeté par terre, et qui n'avait plus couleur de tapis. Ce jour-là, par malheur, la bonne l'avait enlevé, dans le louable dessin de le battre. Cézanne m'expliqua que ne plus voir ce tapis lui était intolérable, au point qu'il lui serait impossible de continuer mon portrait ; en ajoutant que, d'ailleurs, il ne toucherait plus de sa vie à un pinceau. Il ne tint pas parole, heureusement : mais le fait est que, ce jour-là, il lui fut impossible de travailler.

Après 115 séances, Cézanne abandonna mon portrait pour s'en retourner à Aix. « Je ne suis pas mécontent du devant de la chemise », — telles furent ses dernières paroles en me quittant. Il me fit laisser, à l'atelier, le vêtement avec lequel j'avais posé, voulant, à son retour à Paris, boucher les deux petits points blancs des mains, et puis, bien entendu, retravailler certaines parties. « J'aurais fait, d'ici là, quelque progrès. Comprenez un peu, monsieur Vollard, le contour me fuit ! » Mais en parlant de reprendre cette toile il avait compté sans ces « gances » de mites, qui se mirent sur mon vêtement et le rendirent inutilisable, même pour la pose. Quand Cézanne abandonnait une toile, c'était presque toujours avec l'intention de la reprendre

plus tard, et dans l'espoir d'un perfectionnement à y apporter. On s'explique ainsi ces paysages déjà « classés », retravaillés l'année suivante, quelquefois deux ou trois ans de suite, ce qui n'était d'ailleurs pas pour l'embarrasser, puisque, pour lui, « peindre d'après nature, ce n'était pas copier l'objectif, mais seulement réaliser ses sensations ». Et l'on comprend aussi que, de cette conscience inouïe, de ce perpétuel recommencement, ait pu sortir la légende du peintre impuissant à réaliser ses visions, étant donné surtout que Cézanne faisait tout ce qu'il pouvait pour propager cette croyance quand il vous disait, avec un parfait semblant de conviction : « Ce qui me manque, voyez-vous, c'est de pouvoir réaliser ! » C'était alors le provincial, qui voyait partout, lui barrant l'entrée du Salon de Bouguereau, des ennemis qu'il espérait désarmer avec son allure de pauvre homme humble et craintif. Combien différent de celui-là le Cézanne qui, heurté un jour par mégarde pendant qu'il était « sur le motif », s'écriait en lançant des regards furieux : « On ne sait donc pas que je suis Cézanne ? » On a plaisanté beaucoup Cézanne pour son ambition, obstinée et malheureuse, d'être admis dans les Salons officiels : mais il ne faut pas oublier qu'il croyait profondément que, s'il pouvait jamais se glisser dans le Salon de Bouguereau avec une « toile bien réalisée », les écailles tomberaient des yeux des visiteurs, et que ceux-ci lâcheraient Bouguereau pour suivre le grand maître qu'il se savait.

Il est vrai que nulle trace de cet orgueil ne subsistait plus en lui dès qu'il se retrouvait devant sa toile. Il fallait alors le voir, toutes ses facultés tendues vers « l'exactitude de la forme », « cherchant la ligne » avec la même conscience que les anciens compagnons mettaient à l'exécution du chef-d'œuvre qui devait leur valoir la Maîtrise, et — s'il était content de sa séance, ce qui était bien rare — montrant la joie de l'écolier qui a reçu un bon point. La façon dont il travaillait peut également expliquer son irritation lorsque quelque cause étrangère à la peinture le réveillait subitement et le ramenait sur terre : « Excusez un peu, monsieur Vollard, me disait-il devant un de ses tableaux, qu'il avait crevé dans un coup de colère, un jour qu'on l'avait dérangé de son travail, mais quand je médite, j'ai besoin qu'on me f... la paix ! »

AMBROISE VOLLARD.

LA MENNAIS ET JEAN-JACQUES-ROUSSEAU

I

Jusqu'à présent, bien des questions se posaient à propos de La Mennais. Allons-nous voir se poser aujourd'hui une « question La Mennais » ?

Malgré les travaux nombreux et fervents, accumulés en quelques années par les Mennaisiens, les obscurités de détail étaient nombreuses et graves. Certaines périodes de la vie de La Mennais demeuraient mal connues. Notre ignorance était particulièrement fâcheuse à propos de sa jeunesse. Comment saisir le drame de l'existence de La Mennais, sans tenir compte de ses origines ? Comment s'expliquer, du moins, les années éclatantes de la maturité, sans avoir compris celles qui les ont précédées ? La formation intellectuelle et, plus encore, sentimentale de l'homme nous échappait. Faute des matériaux indispensables, on se trouvait réduit aux conjectures. De 1782 à 1809, nous n'avions à peu près aucun document. Les données fournies par Sainte-Beuve dans son article de 1837, sont exactes sans doute, mais combien générales et sommaires. Bien maigres aussi, les détails de Blaize (introduction aux œuvres inédites) et de Roussel (Lamennais d'après des documents inédits). Pas un écrit de la main de La Mennais jusqu'à 1809, jusqu'aux *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, et c'est pourtant dans ces années critiques que se place en 1804 sa conversion, c'est-à-dire le véritable point de départ de tout son développement religieux.

Des *Réflexions sur l'état de l'Eglise* (1809) à l'*Essai sur l'indifférence* (1817), notre documentation, insignifiante jusqu'alors, devenait inexacte ou incomplète. L'éditeur des *Œuvres inédites de la Mennais*, son propre neveu, Ange Blaize, a traité avec désinvolture les papiers de son oncle : dates fausses, textes tronqués risquent de nous égarer à tout instant. Et qu'étaient devenus les manuscrits de cette période ? Aussi, que de questions discutées et que de discussions stériles !

Quelle était la psychologie religieuse de La Mennais ? Mystique ou non ? Et sa conversion et son ordination ? Que penser de l'oncle des Saudrais ? Et quel fut le rôle de l'abbé Jean dans les années de jeunesse ?

Nous connaissons aujourd'hui toutes les réponses. M. Christian Marechal, qui nous avait déjà rendu un des grands ouvrages inédits de La Mennais : *l'Essai d'un système de Philosophie catholique*, a trouvé les documents indispensables et su les interpréter. Avec quelle subtilité et quelle délicatesse, il nous fait pénétrer dans les moindres replis de l'âme de l'enfant, du novice et du prêtre (1) ! Nous pouvons désormais suivre pas à pas Félicité de La Mennais. Voici d'abord trois écrits inédits : *les Philosophes modernes jugés par eux-mêmes*, *les Témoignages des Philosophes modernes en faveur de la religion chrétienne* et *la Réponse aux objections des athées*. Et nous voyons clair jusqu'à 1805. Un article inédit sur *Parry* nous reporte au début de 1804. Un article inédit sur les *Indulgences*, des notes sur le Génie du Christianisme, une *Correspondance* pendant un voyage de M. de La Mennais en Espagne nous font remonter jusqu'en 1802-1803. Enfin, un manuscrit inédit, intitulé *les Philosophes*, nous amène entre 1796 et 1800. La Correspondance publiée par Blaize est restituée dans son texte véritable. Plusieurs feuillets manuscrits des *Réflexions*, toute la première rédaction (manuscrite) de la *Tradition* et les cahiers préparatoires du premier volume de *l'Essai sur l'indifférence* permettent de retracer la genèse de ces ouvrages et, par conséquent, de les comprendre.

Nous voici désormais en possession du guide qui nous manquait et, tout de suite, nous voyons surgir la question d'ensemble, la seule question La Mennais : La Mennais et Jean-Jacques Rousseau, La Mennais et le romantisme religieux.

Relisons, après M. Marechal, Pierre Lasserre et cette thèse qui fit, il y a peu d'années, quelque bruit et même

(1) Christian Marechal : *La Famille de La Mennais sous l'Ancien Régime et la Révolution*. Christian Marechal : *La Jeunesse de La Mennais*.

M. Marechal distingue, dans la vie de La Mennais quatre périodes, marquées chacune par une œuvre maîtresse.

La jeunesse avec *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817).

La 1^{re} période de maturité avec *l'Essai d'un système de philosophie catholique* (1831).

La 2^e période de maturité avec *l'Esquisse d'une philosophie* (1844).

La vieillesse (1844-1854), qui s'achève sur cette grande ruine : *l'Introduction à la Traduction de la Divine comédie*.

quelques victimes. Elle donnait, du romantisme, la première définition philosophique : primat de la sensibilité, individualisme passionnel et sentimental, subordination de la pensée à l'affectivité, impatience de toute autorité et même de toute organisation sociale. Du romantisme ainsi défini, Rousseau n'est point simplement le précurseur. Rousseau est tout le romantisme. Et M. Lasserre dressait le bilan du romantisme, non seulement en poésie et en littérature, mais en philosophie et en politique, de l'évolutionnisme hégélien au messianisme révolutionnaire. Un portrait manque à sa galerie et un chapitre à son livre : ceux de La Mennais et du romantisme religieux. Convient-il de les ajouter ?

II

Dès l'enfance et la première éducation, Félicité-Robert de La Mennais nous apparaît marqué de l'empreinte de Jean-Jacques Rousseau. Il avait à peine connu sa mère. Son oncle paternel, Robert des Saudrais, se chargea de l'élever, tandis que son père assumait la direction de la maison de commerce de la famille. Avant la crise révolutionnaire, Robert des Saudrais avait été un fervent disciple des philosophes. Les événements de la Terreur, qui l'ont presque ruiné, le transformèrent brusquement, mais en janvier 1793 la pensée du nouveau précepteur est encore fidèle à Jean-Jacques. Sa sensibilité, comme celle de Rousseau, le porte à enfermer dans l'amour tous les devoirs de l'homme. C'est selon l'Emile qu'il guidera son élève. A la Chénaie, Félicité, s'éveillant à la réflexion, passe de longues heures, libre et seul, dans la bibliothèque de son oncle et boit à longs traits l'enchantement de Rousseau.

L'histoire morale de « Féli » n'est que celle des influences immédiates, surtout personnelles, qui se sont tour à tour exercées sur lui. Aucun développement logique d'une pensée intérieure, pas d'âme plus impressionnable que la sienne. Nous voyons clairement qu'on ne saurait exagérer la part du dehors dans sa formation intime. L'influence de son oncle des Saudrais fut absolue sur ses premières années. La conversion de l'oncle, s'éloignant peu à peu de la pensée du XVIII^e siècle, puis l'attaquant de front dans ses *Philosophes* (1), commen-

(1) Manuscrit inédit et autographe de la main de La Mennais, qui l'avait soigneusement copié, et communiqué par M. Pearson, libraire, Londres.

cera celle du neveu, comme, plus tard, l'ordination de Jean-Marie de La Mennais donnera à son frère la première idée de l'ordination.

En 1800, Félicité a dix-huit ans. Voici venir la grande crise sentimentale de sa vie. Je discerne en lui moins l'amour que l'amour de l'amour. En vrai romantique qu'il est déjà, le besoin d'aimer le poursuit sans trêve. Ame multiple et vibrante, qu'envahit tout le rêve de la passion. « Ah, si j'avais la plume, je te dirais aussi bien de jolies choses, des choses charmantes, amusantes, réjouissantes; je te ferais rire sans dire du mal de rien ni de personne, après cela, que ne ferais-je pas? Mais tout cela vaudrait-il un vrai et simple : je t'aime, tel qu'il se trouve toujours au bord du cœur, quand on pense à toi (1)? » La désillusion fut brutale et le désespoir infini. Sainte-Beuve, bon psychologue, a vu là le malheur de sa vie. Il en souffrait encore en 1817. Dans l'Essai sur l'Indifférence, parlant de « ces illusions charmantes dont nous nous berçons dans le jeune âge, tout passe, s'écrie-t-il, et ne laisse après soi que le dégoût, l'anxiété et cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine (2) ». Il ne s'agit point ici du pessimisme de Bossuet devant la mort. De là viennent ses premiers accès de désespoir, qui se renouvelleront si souvent par la suite et des réflexions comme celle-ci : « Problème à résoudre : Accumuler dans un temps donné la plus grande somme de maux possible. Solution : la vie humaine (3). »

Cette première crise faillit entraîner son départ aux colonies. Elle détermina, du moins, sa conversion. Le Génie du Christianisme vient de paraître en 1802. Il indique à Félicité, dominé par ses lectures presque autant que par ses affections, la forme où cristallisera sa douleur. Chateaubriand attire sur la religion l'attention sympathique du jeune homme. La Mennais a connu l'ouvrage dès son apparition. Les notes qu'il a rédigées en le lisant, sa correspondance avec son père qui voyage en Espagne, nous le montrent à la veille de la foi. D'autres lectures, Pascal, Nicole, le poussent dans la même voie. Mais Félicité souffre désormais d'un mal incurable et le rêve du bonheur terrestre, qu'il n'a pu réaliser, de l'amour

(1) C. Marechal : *Jeunesse de La Mennais*, p. 42. Inédit.

(2) *Essai sur l'Indifférence*, t. 1, ch. ix, p. 235. Ed. Garnier.

(3) C. Marechal, p. 43. Inédit.

sensible, qu'il n'a pu connaître, ne cessera de le poursuivre dans l'amour divin et jusqu'au pied de la Croix.

Il est des expériences d'amour féminin, maternel et du plus profane peut-être, sans lesquelles l'amour divin reste une abstraction. Celui qui ne fut pas aimé de cet amour exclusif et tendre n'entrera pas dans le sanctuaire par la porte d'ivoire, par la porte enchantée des rêves. D'autres, et de plus sûres peut-être, lui resteront ouvertes, pourvu que le désir ardent, anxieux, d'être aimé, ne règne pas en maître, en tyran, sur son âme et sur sa pensée. Ce renoncement du cœur à toute affection terrestre, facile aux heureux qui goûtèrent la douceur des irremplaçables tendresses, facile encore à ceux-là mêmes qui n'en sentirent pas le besoin, est insurmontable aux âmes qui, sans les avoir connues, en portent, comme un mal incurable, l'irréalisable espérance, l'invincible besoin en elles. Voici le mal de Félicité (1).

Ainsi, Rousseau peut être vaincu par la dialectique de Pascal, il garde toutes les avenues du cœur de La Mennais. Une dernière influence achèvera la conversion : celle de son frère Jean-Marie. Avant même qu'elle soit accomplie, nous trouvons Félicité défenseur de l'Eglise. Un article (inédit) de 1803 sur les *Indulgences* (2) nous le montre rompant des lances « en faveur des doctrines qui, dans la religion catholique, sont trop souvent la pierre d'achoppement de ceux qui n'ont pas la foi, même lorsqu'ils en ont le désir ». Nous touchons ici à un des caractères essentiels de l'œuvre littéraire et religieuse de La Mennais. Elle est toute — ou veut être toute — d'apologétique ; mais le premier qu'elle est destinée à convertir, c'est La Mennais lui-même ; c'est à lui que, secrètement, il s'adresse avant tous, c'est sa propre adhésion qu'il s'agit d'emporter, après l'avoir ainsi justifiée à ses yeux. La réception de Parny par Garat à l'Académie, en 1803, fournit un nouveau prétexte à son auto-apostolat (3). On croit y voir la dialectique d'un esprit convaincu ; mais, en réalité, sa réputation à l'acceptation d'une doctrine révélée est presque entière. Il faudra, pour la vaincre, la profonde tendresse envers son frère Jean-Marie, qui vient d'envahir Félicité et qui l'entraînera maintenant, à travers les ordres mineurs, jusqu'à la

(1) C. Marechal, p. 70.

(2) *Id.*, pp. 73-74.

(3) *Id.*, pp. 79-84. Inédit.

veille de l'ordination. Mais, envers cette âme, qu'emplissent seuls des sentiments et des aspirations terrestres, s'affirme et s'affirmera toujours impitoyablement le silence de Dieu.

III

Quelle est, après sa conversion, la situation morale et matérielle de La Mennais ? Il ne s'agit point ici d'un retour plus ou moins tardif à une ancienne croyance. Félicité n'avait pas accepté les pratiques du catholicisme, et son adhésion à la foi de son frère Jean-Marie, en 1804, se manifestera d'abord par des actes : par un changement de vie, autant que par un nouveau cours de ses méditations. Il n'avait pas fait sa première communion ; elle eut lieu en 1804. Désireux de regagner le temps perdu pour la vie chrétienne, il entre, comme professeur de mathématiques, dans le collège ecclésiastique que Jean-Marie venait d'ouvrir à Saint-Malo.

Son enseignement lui laisse peu de loisirs. Pourtant, il entreprend encore de nouveaux travaux d'apologétique, comme le montrent trois ouvrages inédits jusqu'ici : la *Réponse aux objections des athées*, les *Témoignages des philosophes modernes en faveur de la religion*, les *Philosophes modernes jugés par eux-mêmes*.

Invoquer les philosophes contre eux-mêmes, utiliser leurs propres textes avec une habileté plus que chicanière (1) et tout particulièrement mettre à contribution Rousseau, voilà ce que se propose Félicité. Sur de gros registres, pris à la maison de commerce de son père, il transcrit avec un soin méticuleux, digne d'un teneur de livre professionnel, tous les articles, tous les passages susceptibles d'être utilisés pour son dessein. Souvent, dira-t-on, c'est un pur jeu d'esprit, mais qui n'est point négligeable, si l'on songe qu'il y a là une bonne part des matériaux et des idées de l'*Essai sur l'Indifférence*, notamment la théorie de l'utilité du christianisme.

On ne sait ce que fût devenu La Mennais, si son frère et lui, gravement malades d'excès de travail, n'avaient été contraints

(1) Voici un exemple de sa méthode, que je choisis entre mille. Dans son *Bonsens puisé dans la nature*, d'Holbachs'applique à prouver que la religion, sous prétexte d'instruire les hommes, les retient dans l'ignorance et leur ôte jusqu'au désir de connaître les objets qui les intéresseraient le plus : physique, morale, législation, politique. Ainsi, par suite des préjugés religieux, la religion leur tient lieu de tout. Félicité note simplement sur son registre : « La religion tient lieu de tout. »

d'aller à Paris consulter le célèbre médecin Pinel. Ce voyage allait les livrer l'un et l'autre à une nouvelle influence, celle de Saint-Sulpice. Ils y furent introduits par l'un des trois prêtres qui, outre son frère, eut sur Félicité, avec l'abbé Tesseyre et l'abbé Carron, l'influence la plus décisive (et, en fin de compte, me semble-t-il, la moins heureuse) : l'abbé Bruté, leur compatriote. Par Saint-Sulpice, La Mennais va être mis en contact autant avec des idées générales qu'avec des réalités concrètes, et la plus « pratique » de toutes, la situation même de l'Eglise de France. Le supérieur de Saint-Sulpice, M. Emery, avait alors, avec le pouvoir civil, de redoutables discussions théologiques sur l'organisation de l'Eglise. La grande question du gallicanisme et de l'ultramontanisme, autour de laquelle a tourné au XIX^e siècle toute la vie de l'Eglise, était débattue avec fièvre. Contre Napoléon, M. Emery cherchait des armes, aidé de tous les siens. L'influence de Saint-Sulpice me semble avoir consisté surtout à tourner La Mennais vers l'examen de ce dangereux problème des rapports du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Une renaissance religieuse se dessinait en France depuis le Concordat et le Génie du Christianisme. Le P. Bourdier-Delpuits avait fondé la fameuse « Congrégation », à laquelle allait adhérer Jean-Marie de La Mennais. Pendant le séjour même des deux frères à Paris, M. de Frayssinous prononçait ses *Conférences*, où il attaquait à fond le renouveau philosophique tenté par le cercle de M^{me} de Staël. Mais l'Eglise de France était, d'un autre côté, gravement menacée. Napoléon ne dissimulait plus son désir de mettre la main sur le clergé. Félicité de La Mennais vit la défense religieuse se grouper autour de Saint-Sulpice et Saint-Sulpice se rallier d'abord derrière les positions de Bossuet. Dès son retour en Bretagne, l'âme impressionnable et mobile de Félicité se donnera tout entière à Bossuet.

Pourtant au plus profond de lui-même, dans son commerce avec Bossuet comme, plus tard, avec Malebranche ou Bonald, c'est encore Rousseau que nous apercevons. C'est à la *raison* même, en effet, qu'il veut, après Jean-Jacques, faire porter le poids de ses rancunes, de ses sécheresses intérieures. C'est dans la mesure où l'absolutisme de Bonald, qu'il suit alors fidèlement au *Mercur de France*, va rejoindre l'absolutisme de Rousseau, qu'il se déclare conquis par Bonald.

Ainsi, en lui, la sensibilité de Rousseau demande à chaque nouvelle lecture les paroles de consolation et d'encouragement qu'elle cherche éternellement. De Pascal, elle a retenu les souffrances passionnées, l'exaltation de l'instinct, du cœur, du sentiment, au-dessus de la raison. Félicité s'est donné successivement à Bossuet parce qu'il lui montrait l'homme aspirant à ce bonheur, « unique but du pauvre Jean-Jacques », à Malebranche, pour l'enchantement de sa doctrine de l'amour, à Bonald, pour avoir invoqué la liberté, le bonheur, la volonté générale et la nature.

Mais ce bonheur, en vain cherché, il ne peut le découvrir : sa conversion ne l'a pas guéri.

IV

Des influences variées, parmi lesquelles celle de son frère Jean-Marie se détache la dernière et la plus forte, ont obtenu la conversion de Félicité. Jean-Marie, seul, va l'engager dans la voie sacrée de l'ordination et le conduire, sinon jusqu'au pied de l'autel, lui faire du moins traverser les ordres mineurs.

Les amours féminines se sont fermées à La Mennais (1). Son cœur s'est dispensé tout entier dans des amitiés d'homme pures et passionnées. Son affection pour son frère fut absolue autant qu'exigeante. Elle essaiera de l'entraîner jusqu'à Dieu, et quand, plus tard, trouvant Jean-Marie trop loin de lui, Félicité se croira abandonné, cette nouvelle détresse morale le livrera encore plus sûrement.

Jean-Marie, qui montrera dans la suite moins de clairvoyance, n'ose encore lui faire entrevoir la prêtrise. Il lui trace du moins, dans la solitude de la Chénaie, où les deux frères sont retirés en 1806, tout un programme de travail. Il s'efforce de fixer les inquiétudes de son frère, de triompher de ses incertitudes. A la lecture d'un article du Dictionnaire de théologie de l'abbé Bergier, s'est découverte à lui soudain la tâche possible d'une vie : « *Torrent d'idées vagues qui se déborde sur le papier, ce 13 nov. 1807 de 4 à 5 1/2 à l'occasion de l'article Jacobite, de Bergier (2).* » Il n'y a pas là moins de

(1) Cf. d'Haussonville, *Lettres de Lamennais à la baronne Cotta* — et, au *Mercur de France* (février 1911), l'article remarquable de M. Alfred Rebillion sur cet ouvrage : *Une amitié féminine de Lamennais*.

(2) Inédit. Arch. des Frères de l'instruction chrétienne. Marechal, pp. 204 et suiv.

d'aller à Paris consulter le célèbre médecin Pinel. Ce voyage allait les livrer l'un et l'autre à une nouvelle influence, celle de Saint-Sulpice. Ils y furent introduits par l'un des trois prêtres qui, outre son frère, eut sur Félicité, avec l'abbé Tesseyre et l'abbé Carron, l'influence la plus décisive (et, en fin de compte, me semble-t-il, la moins heureuse) : l'abbé Bruté, leur compatriote. Par Saint-Sulpice, La Mennais va être mis en contact autant avec des idées générales qu'avec des réalités concrètes, et la plus « pratique » de toutes, la situation même de l'Eglise de France. Le supérieur de Saint-Sulpice, M. Emery, avait alors, avec le pouvoir civil, de redoutables discussions théologiques sur l'organisation de l'Eglise. La grande question du gallicanisme et de l'ultramontanisme, autour de laquelle a tourné au XIX^e siècle toute la vie de l'Eglise, était débattue avec fièvre. Contre Napoléon, M. Emery cherchait des armes, aidé de tous les siens. L'influence de Saint-Sulpice me semble avoir consisté surtout à tourner La Mennais vers l'examen de ce dangereux problème des rapports du pouvoir civil et du pouvoir religieux. Une renaissance religieuse se dessinait en France depuis le Concordat et le Génie du Christianisme. Le P. Bourdier-Delpuits avait fondé la fameuse « Congrégation », à laquelle allait adhérer Jean-Marie de La Mennais. Pendant le séjour même des deux frères à Paris, M. de Frayssinous prononçait ses *Conférences*, où il attaquait à fond le renouveau philosophique tenté par le cercle de M^{me} de Staël. Mais l'Eglise de France était, d'un autre côté, gravement menacée. Napoléon ne dissimulait plus son désir de mettre la main sur le clergé. Félicité de La Mennais vit la défense religieuse se grouper autour de Saint-Sulpice et Saint-Sulpice se rallier d'abord derrière les positions de Bossuet. Dès son retour en Bretagne, l'âme impressionnable et mobile de Félicité se donna tout entière à Bossuet.

Pourtant au plus profond de lui-même, dans son commerce avec Bossuet comme, plus tard, avec Malebranche ou Bonald, c'est encore Rousseau que nous apercevons. C'est à la *raison* même, en effet, qu'il veut, après Jean-Jacques, faire porter le poids de ses rancunes, de ses sécheresses intérieures. C'est dans la mesure où l'absolutisme de Bonald, qu'il suit alors fidèlement au *Mercur de France*, va rejoindre l'absolutisme de Rousseau, qu'il se déclare conquis par Bonald.

Ainsi, en lui, la sensibilité de Rousseau demande à chaque nouvelle lecture les paroles de consolation et d'encouragement qu'elle cherche éternellement. De Pascal, elle a retenu les souffrances passionnées, l'exaltation de l'instinct, du cœur, du sentiment, au-dessus de la raison. Félicité s'est donné successivement à Bossuet parce qu'il lui montrait l'homme aspirant à ce bonheur, « unique but du pauvre Jean-Jacques », à Malebranche, pour l'enchantement de sa doctrine de l'amour, à Bonald, pour avoir invoqué la liberté, le bonheur, la volonté générale et la nature.

Mais ce bonheur, en vain cherché, il ne peut le découvrir : sa conversion ne l'a pas guéri.

IV

Des influences variées, parmi lesquelles celle de son frère Jean-Marie se détache la dernière et la plus forte, ont obtenu la conversion de Félicité. Jean-Marie, seul, va l'engager dans la voie sacrée de l'ordination et le conduire, sinon jusqu'au pied de l'autel, lui faire du moins traverser les ordres mineurs.

Les amours féminines se sont fermées à La Mennais (1). Son cœur s'est dispensé tout entier dans des amitiés d'homme pures et passionnées. Son affection pour son frère fut absolue autant qu'exigeante. Elle essaiera de l'entraîner jusqu'à Dieu, et quand, plus tard, trouvant Jean-Marie trop loin de lui, Félicité se croira abandonné, cette nouvelle détresse morale le livrera encore plus sûrement.

Jean-Marie, qui montrera dans la suite moins de clairvoyance, n'ose encore lui faire entrevoir la prêtrise. Il lui trace du moins, dans la solitude de la Chénaie, où les deux frères sont retirés en 1806, tout un programme de travail. Il s'efforce de fixer les inquiétudes de son frère, de triompher de ses incertitudes. A la lecture d'un article du Dictionnaire de théologie de l'abbé Bergier, s'est découverte à lui soudain la tâche possible d'une vie : « *Torrent d'idées vagues qui se déborde sur le papier, ce 13 nov. 1807 de 4 à 5 1/2 à l'occasion de l'article Jacobite, de Bergier (2).* » Il n'y a pas là moins de

(1) Cf. d'Haussonville, *Lettres de Lamennais à la baronne Cotta* — et, au *Mercur de France* (février 1911), l'article remarquable de M. Alfred Rebillion sur cet ouvrage : *Une amitié féminine de Lamennais*.

(2) Inédit. Arch. des Frères de l'instruction chrétienne. Marechal, pp. 204 et suiv.

trente-trois projets, entre lesquels deux nous retiennent aussitôt : l'idée générale : « Réunion des sectes séparées de l'Eglise catholique (livre à faire) » va devenir le rêve des deux frères, comme elle fut l'ambition d'un Bossuet et d'un Leibnitz. A l'article 12, nous lisons ceci : « Vues et avances pour conserver, maintenir l'autorité du Saint-Siège. Son admirable influence sur tout l'univers dans les temps passés, actuellement et encore plus pour l'avenir. » C'est, indiquée par Jean-Marie, toute l'idée de la *Tradition de l'Eglise sur l'institution des Evêques*.

De ce flot de projets jaillira d'abord, après les conseils éclairés de Saint-Sulpice, le premier grand ouvrage important de Félicité de La Mennais, les *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France au XVIII^e siècle et sur sa situation actuelle*.

Il s'agissait avant tout de défendre l'Eglise contre les ambitions menaçantes de l'Empereur. Les *Réflexions* sont nées des circonstances. N'insistons pas sur un ouvrage connu. Signalons seulement les sources d'un tel travail, aujourd'hui bien visibles : Bonald, Bossuet, Pascal, Malebranche, et, par-dessus tout, le *Torrent d'idées* de Jean-Marie (1) et ses encouragements persistants. Retenons aussi les pages qui nous donnent la « clef psychologique » de l'ouvrage : celles où La Mennais s'en prend à ce mal de l'indifférence qui est son mal secret, à cette « léthargique apathie » qui est la sienne.

V

C'est en 1809, dans une lettre à l'abbé Bruté, qu'apparaît pour la première fois, dans la correspondance de La Mennais, la résolution de la prêtrise. Il a compris que ce frère tant aimé ne pouvait pas n'appartenir qu'à lui seul et il veut « essayer » de Dieu. Félicité s'y réfugie comme dans le suprême havre de joie. Son imagination seule, sa sensibilité, non sa réflexion, le parent des plus séduisantes espérances. Le mysticisme (2)

(1) Dans le *Torrent d'idées*, Jean-Marie avait écrit : « Connaissance, pour le fonds, de l'écriture sainte—des textes, de l'exégétique des protestants et de leur tendance socinienne, — connaissance des langues orientales, etc. » Nous lisons dans les *Réflexions* : « Au moment où je parle, toutes les universités protestantes sont en travail pour lui ravir (à l'Eglise) la preuve si frappante des prophéties. Quelle voix s'élève pour répondre ? Aucune : et tandis que nos ennemis s'enfoncent dans les langues orientales, etc. » — Cf. Marechal, p. 232. Ce n'est qu'un exemple entre bien d'autres.

(2) Sur la qualité du mysticisme de La Mennais, voir Henry Brémond, *l'Inquiétude religieuse*, 2^e série, p. 55.

est pour lui un nouveau chemin de bonheur, après tant d'autres où il n'a trouvé que déceptions. Mais l'engagement est irrévocable et La Mennais a besoin de s'encourager lui-même. Il traduit ainsi le petit livre de Louis de Blois sur la vie religieuse : le *Guide spirituel ou le Miroir des âmes religieuses*. Mais jamais peut-être ne se révélera plus clairement l'impuissance fondamentale de cette âme. Le précepte essentiel du Guide Spirituel, c'est le « renoncement complet à toute propriété, l'abnégation complète de soi », « le plus important peut-être des préceptes, comme *le plus difficile à pratiquer* », écrit Félicité dans son commentaire.

Un mois avant la tonsure (17 février 1809), il écrit à l'abbé Bruté :

Quand je réfléchis sur ma vie passée... et qu'après cela je viens à considérer mon état présent, cette tiédeur, cette mollesse, ce poids des sens qui me lasse et qui m'abat, cet amour-propre qui ne se sacrifie jamais qu'à demi et qui renaît sous le couteau même... je me demande si c'est à un malheureux tel que moi, de pénétrer dans le sanctuaire.

Ce pourrait n'être qu'humilité. Mais quoi, pas un cri d'espoir, pas un mot de confiance après cet aveu. Le malentendu commence ; à chaque démarche, comme en un mirage, il verra dans l'étape suivante le bonheur ou du moins le repos qu'il poursuit toujours, sans pouvoir jamais y atteindre (1). Sécheresse, indifférence envers Dieu, voilà toujours le mal dont souffre Félicité. L'exemple de son frère l'a entraîné vers l'autel. Du sacrement, il attend une sorte de miracle. Il espère un don brusque de la vie intérieure qui le débarrassera de tous ses maux, immédiatement après la tonsure. Il s'impatiente. Son inquiétude devient fébrile. Cette expérience, il la veut tout de suite. Onze jours après avoir fait part de sa décision à son père, il recevait la tonsure à Rennes, le 16 mars 1809, et, penché anxieusement sur lui-même, guettant les signes de la grande transformation intérieure qu'il attendait, il ne percevait toujours que le silence de Dieu. Point de douceur, nul amour, la croix seule lui reste. « O Jésus ! Jésus crucifié, je veux n'aimer, ne connaître que vous désormais. Je veux m'attacher à votre croix, y mettre toutes mes pensées, mes affections, mes

(1) Marechal, p. 261.

désirs, tout mon cœur et toute mon âme, en union avec votre sainte Mère, la Mère des douleurs... »

C'est ce qu'on pourrait appeler « le romantisme de la croix (1) ». Félicité est plus loin que jamais de se déprendre de lui-même. « S'il invoque la croix, c'est qu'en lui rendant la ferveur sensible il croit qu'elle le délivrera (2) ».

Peut-être aurait-il pu ne pas pousser plus loin cette expérience de l'ordination. Mais il se ressaisit bientôt et compte trouver à la deuxième étape ce bonheur sensible qui lui a été refusé à la première. Surtout Jean-Marie est là. Les lettres de Félicité devraient lui révéler sa misère intérieure : il n'y lit qu'amour et confiance. « Voilà un billet de notre saint frère, écrit-il à l'abbé Bruté (7 octobre 1809). Son âme est toute ardente de foi et d'amour; il se perd, il s'abîme en Dieu. » Et il réussit à en persuader Félicité lui-même; Félicité, désormais certain de la métamorphose subite et du renouvellement total, se perd en élans d'enthousiasme. La chute fut encore plus profonde qu'après la tonsure. Il reçut les ordres mineurs, le 23 décembre 1809. Il écrit en janvier 1810 le billet suivant : « Je me suis trouvé, pendant deux ou trois jours, dans un état d'affaissement, qui ne me permettait pas même de lire », et les lettres (inédites) de l'abbé Jean jettent seules un peu de consolation dans cette âme, car elles lui représentent toutes les affections sensibles; la volonté de son frère le soutient et le jette dans le travail. Elle lui trace à nouveau le programme d'une action commune; les deux frères entreprendront ensemble la *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques*.

Les mois de travail furent pour Félicité des mois de bonheur retrouvé. Il semble avoir renoncé à la prêtrise. Mais se trouvant-il séparé de son frère, alors retenu à ce collège que sa propre santé l'a contraint d'abandonner, aussitôt les crises reparaissent. Il gémit sans cesse, se torturant lui-même. « Oh ! qu'il fait bon n'être rien, ne rien avoir, ne tenir à rien, qu'au rien qui seul est tout. C'est tout dire — oui, ou rien, diront d'autres — mais, je le répète, c'est la même chose.

« Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul (3) ! »

C'est qu'en lui la tendresse humaine et le besoin d'être aimé créent un déséquilibre maladif et continu. L'Université napolé-

(1) Marechal, p. 279.

(2) *Id.*, p. 288.

(3) *Id.*, p. 367, Inédit.

léonienne, fermant le collège ecclésiastique de Saint-Malo, lui rend son frère et met fin pour quelques jours à ses tourments. Le nouveau rêve de Félicité, c'est, à présent, la vocation littéraire avec son cher Jean-Marie.

VI

La *Tradition sur l'institution des évêques* était la première affirmation solennelle de l'ultramontanisme. Ce fut un échec. Cette attaque violente contre Napoléon perdit toute raison d'être avec la chute de Napoléon. Les Bourbons ne s'effacèrent pas devant le pape et maintinrent, avec plus de formes, toutes les prétentions du pouvoir civil; mais ils réalisaient avec le clergé français, sur les bases du Concordat, cet accord moyen qui devait sembler insupportable à l'esprit extrême de La Mennais.

Peu lui importe l'échec de l'ouvrage; il est tout à la joie d'écrire. La ruine de son père ne fait qu'exciter son génie. Les projets de travail, quand il lui faut vivre de son travail, se succèdent sans discontinuer. C'est alors que, brusquement, le retour de Napoléon, le 20 mars 1815, allait jeter Félicité, très compromis par la publication de la *Tradition*, sur la route de l'exil et, sans qu'ils'en doutât, sur le chemin de l'irrévocable ordination.

C'est une nouvelle crise qui s'ouvre, et non la moins intéressante à suivre, où nous démêlons clairement, sous les événements quotidiens, les deux faits qui enlèveront la décision suprême: la conversion, par La Mennais, d'un Irlandais, son ami, M. Morton; l'influence de l'abbé Carron.

Deux amitiés nouvelles, et toujours passionnées, dans la vie de La Mennais. Voici d'abord Félicité se vouant à l'apostolat. M. Morton est un Irlandais anglican, intelligent et instruit. La Mennais déploie, vis-à-vis de lui, l'éloquence la plus pressante. Il s'efforce, pour le convaincre, de faire appel au raisonnement le plus serré, combinant Bonald et Bossuet avec Rousseau lui-même. Dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard, Rousseau montre combien la voie pour découvrir la vraie religion doit être simple, à la portée de tous. Ce ne peut donc être, comme le veulent les protestants, l'interprétation de l'Écriture par la raison. Comme il ne saurait être question, pour La Mennais, de religion naturelle, il ne reste

que l'autorité, non pas celle des pasteurs de l'église anglicane, mais celle du chef de l'église catholique.

Pesez sérieusement ces réflexions, mon cher ami... Songez à cette grande éternité, qui s'ouvrira bientôt pour nous, à ce redoutable jugement, que nous aurons à subir, et, en demandant à Dieu les lumières qui doivent vous guider dans ce court et triste passage qu'on appelle la vie, daignez lui demander encore les grâces qui ramèneront à lui le misérable pécheur qui écrit ces lignes pour vous obéir (1).

La conversion — vraisemblable — de M. Morton ne fut probablement pas la seule accomplie par La Mennais. Ces efforts avaient un témoin redoutable, l'abbé Carron, dont le nom domine à présent, jusqu'à son ordination, toute l'histoire morale de La Mennais.

Mis au courant des hésitations et de la rupture de vocation de son jeune ami, constatant le succès de son apostolat, il se crut désigné par la Providence pour conduire par la main Félicité à l'autel. D'autre part, loin des siens et de son pays, Félicité souffrait. A nouveau, l'abbé Carron lui promettait Dieu. Malgré l'insuccès de deux expériences, accepterait-il d'en tenter une troisième? L'abbé Carron domina complètement ce cœur indécis : à cette volonté faible, il substitua la sienne. Il l'amena, en juillet 1815, à entreprendre une retraite de six semaines, après laquelle Félicité prit l'engagement de se soumettre à sa décision. On peut trouver que c'était exiger bien témérairement la plus lourde des responsabilités (2). La Mennais se remit complètement en ses mains.

M. Carron m'aime comme un fils, écrit-il; je l'aime comme un père, comme un ami, comme l'instrument des desseins de Dieu sur moi. Mon sort, désormais, est lié au sien; je ne l'abandonnerai

(1) Marechal, p. 512. Texte inédit. C. Blaize, t. II, pp. 285-286.

(2) M. Marechal cherche à plusieurs reprises, et non sans succès, à atténuer la responsabilité des directeurs de conscience de La Mennais, qui l'engageaient dans la voie du sacerdoce et l'y maintinrent, malgré ses désillusions successives. Son argumentation tire toute sa valeur du mysticisme sulpicien. Les influences personnelles exercées sur La Mennais se rattachent à Saint-Sulpice, dont le fondateur, M. Olier, avait traversé toutes ces sécheresses. « Ces pensées intérieures avaient été la voie douloureuse par laquelle M. Olier s'était acheminé vers cette vocation, si précieuse à l'Eglise de France, dont Saint-Sulpice était sorti. C'était une raison sérieuse pour qu'à Saint-Sulpice on vît dans une situation très analogue un signe à peu près assuré d'élection, pour qu'à tout le moins on n'y aperçût rien qui pût éloigner Félicité de l'autel. » (Marechal, pp. 528-529). Ainsi la théologie peut quelquefois considérer cette sécheresse, cette indifférence comme des aspects du mysticisme (V. aussi le cas de sainte Thérèse).

jamais, à moins que lui-même ne me montre loin de lui le lieu où Dieu m'appelle (1).

Puis ce sont les mêmes effusions, et de la même nature, qu'avant la tonsure et l'ordination. Ce sont aussi les mêmes retours sur soi-même : Félicité comprend qu'il agit moins qu'il n'est agi.

Hélas ! en ce moment même, je ne le sens que trop, si ma volonté tout entière n'était pas entre les mains de mon père bien-aimé, si ses conseils ne me soutenaient pas, si je n'étais pas complètement résolu à obéir sans hésiter à ses ordres salutaires, oui, en ce moment même, je retomberais dans mes premières incertitudes et dans l'abîme sans fond d'où sa main charitable m'a retiré (2).

Il ne m'échappera point, écrivait, de son côté, l'abbé Carron, l'Eglise aura ce qui lui appartient (3).

Félicité reçut le sous-diaconat le 23 décembre 1815. « Cette démarche, écrit-il le lendemain, m'a prodigieusement coûté. Dieu veuille en tirer gloire (4). »

Entre le sous-diaconat et la prêtrise, l'abbé Teysserre et l'abbé Carron le pressent, tout en craignant que le futur prêtre n'échappe à leur influence, pour aller encore plus loin, à Rome, se faire Jésuite. Félicité reçut le diaconat le 9 mars et fut enfin ordonné prêtre à Vannes le 23 mars 1816.

Toujours, dans cette vie, nous percevons le même rythme et les mêmes réactions. Ce fut la même désillusion qu'après les ordres mineurs, mais combien plus forte, quand l'engagement irrévocable a été prononcé. L'ébranlement fut tel que la santé de La Mennais en fut compromise.

J'ai trente-quatre ans écoulés ; j'ai vu la vie sous tous ses aspects et ne saurais dorénavant être la dupe des illusions dont on essaierait de me bercer encore. Je n'entends faire de reproches à qui que ce soit ; il y a des destins inévitables, mais si j'avais été moins confiant ou moins faible, ma position serait bien différente. Enfin, elle est ce qu'elle est et tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a

(1) Blaize, t. I, pp. 215-216.

(2) Blaize, t. I, p. 216.

(3) « Il ne m'échappera pas. » « Décidez, Messieurs ! » « Si nous n'étions pas au plus vrai de la vie réelle, j'oserais dire qu'il n'y a rien de plus saisissant que ces deux cris, dans tout le théâtre de Shakespeare. » (Henri Bremond, *loc. cit.*, p. 65.)

(4) Blaize, t. I, p. 243.

rié ma chaîne; heureux si je puis obtenir qu'on ne vienne point, sous mille prétextes fatigants, troubler mon sommeil.

Sainte-Beuve a été trop loin dans le commentaire qu'il donne de cette lettre célèbre. Il ne s'agit point ici d'une destinée normale et qui se sent à jamais brisée. La crise que traverse Félicité n'est pas nouvelle: nous l'observons pour la quatrième fois. Elle ne commence ni ne termine rien. Dans un cadre de vie plus restreint, il reste assez d'autres mirages, sans doute aussi décevants, qui s'offriront au cœur toujours plus désarmé de La Mennais. Le propre de la mélancolie romantique n'est-il point de se chercher sans cesse, infiniment, de nouvelles raisons de souffrir?

VII

C'est à ce moment qu'il convient de réunir les données éparpillées et de faire jaillir en pleine lumière le romantisme intégral de La Mennais.

Rousseau fut le maître de sa jeunesse. Dans la raison de Félicité, nous avons pu le voir combattu par d'autres influences plus orthodoxes et plus classiques, mais sous les réserves indiquées. Il n'a jamais cessé de régner en maître sur la sensibilité de La Mennais et nous l'apercevons dans *l'Essai sur l'indifférence* reconquérir tout son pouvoir sur sa raison même.

Dans la sensibilité de La Mennais, presque rien qui n'appartienne au romantisme, à condition de transposer tout sur le plan religieux. La chimère des passions le poursuit. Incapable d'une vie religieuse véritable, il cherche, au dehors, des prétextes de croyance; mais c'est parce qu'il a cru trouver dans cette foi la recette du bonheur sensible.

Sa sensibilité est son seul guide: il obéit à l'appel d'un cœur malade. Sa conversion et son ordination ne sont qu'une suite de rêves. Devant lui flottent tour à tour des thèmes renouvelés de bonheur, sur lesquels il se jette brusquement. Pouvoir des images et des mots. La première image, et qui s'orne de grâces un peu niaisées, qu'on dirait empruntées à Greuze sous la phraséologie de J.-J. Rousseau, est celle du « bon curé ». L'oncle des Saudrais avait précisément com-

posé un petit ouvrage de ce titre (1). « Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être curé, dit-on à Emile... Je ferais aimer à mes paroissiens la concorde et l'égalité, qui chassent souvent la misère et la font toujours supporter. » Des Saudrais développe pour son neveu tous les thèmes fournis par Rousseau. « Si j'avais deux cœurs, je sens que l'un aimerait, que l'autre, peut-être, serait indifférent, mais un troisième, je sens qu'il ne pourrait haïr. » Et tout ne fut pas perdu pour La Mennais, sous l'influence duquel Lamartine allait bouleverser complètement le manuscrit de Jocelyn et se complaire avec amour à enluminer cette belle image (2).

Les images se succèdent : voici la vie du Missionnaire et puis l'existence du Trappiste. Une description d'une Trappe, et Félicité est sûr désormais de tenir la clef du bonheur. « Enfin vous avez vu ces bons Trappistes; que vous êtes heureux! Je ne sais cependant s'il n'est pas plus pénible de les quitter qu'il n'est doux de les voir. Il vaudrait mieux ne pas entrer dans le ciel que d'en sortir. Ah! si le bon Dieu me rendait un peu de santé (3)!... »

Le sacerdoce fut pour La Mennais un paradis comme d'autres. Poursuite obstinée d'un bonheur qui lui échappe, parce qu'il a négligé d'en considérer les conditions raisonnables. « Pour jouir, tu t'es détruit », dit Senancour. La Mennais poursuivant l'amour divin, c'est Benjamin Constant poursuivant l'amour terrestre. Rappelons-nous Adolphe : « Tourmenté d'une émotion vague, je veux être aimé, » me disais-je. La Mennais veut être aimé de Dieu, comme de son frère ou de ses amis. « Manie d'un cœur impuissant qui se suggère arbitrairement la passion, il ne se la figure infinie et divine que parce que, naturelle et humaine, les sources en sont tarées en lui », voilà pour Adolphe (4). Manie d'un cœur impuissant qui se suggère arbitrairement l'amour divin, dont il attend je ne sais

(1) Marechal, p. 14. Un Mennaisien très averti, l'abbé Duine, vient de retrouver le manuscrit du *Bon curé*. Cf. Duine, *Lettres inédites de La Mennais et documents nouveaux*, Annales de Bretagne, janvier 1913.

(2) Voir Marechal, *Josselin inédit*. Introd. xxvii-xlvi.

L'examen des manuscrits de Jocelyn et des projets de Lamartine montre que le poème a passé par trois états successifs. « Le cadre s'élargit démesurément dans le troisième état pour faire place à l'expression d'une doctrine religieuse et sociale, qui d'abord n'était pas prévue. » C'est l'influence directe de La Mennais — avec tout ce qui se montre, par delà, du vicaire Savoyard — qui s'exprimera dans le poème définitif.

(3) Blaize, t. I, p. 52.

(4) Lasserre, *le Romantisme français*, p. 123.

quelle jouissance infinie et immédiate, je ne sais quelle consolation personnelle, mais qui retombe sans cesse plus meurtri, parce qu'impuissant à sortir de lui-même, il ne saurait jamais rencontrer Dieu, voilà ce que nous dirons de La Mennais.

L'inquiétude de toute autorité, tel est le second trait de la sensibilité de La Mennais. Après l'ordination, autant que d'un nouvel échec, il souffre de la liberté perdue. A quel joug se trouve à présent soumis ce passionné de liberté ? Son directeur, l'abbé Teysserre, l'éloigne de la Bretagne : ce n'est pas la moindre raison de sa grande crise. « La Chénaie fut longtemps et serait encore mon paradis terrestre ; on m'en a chassé et Teysserre en garde les approches, un glaive flamboyant à la main (1) ».

Tout cela se fonde dans une dernière image, dans un dernier rêve : celui d'une vie mi-familiale mi-monastique, qu'il connaîtra d'ailleurs de 1829 à 1834. Retiré à la Chénaie, sous les ombrages du parc, entouré de ses disciples privilégiés, il goûtera tout à la fois le plaisir de la tendresse et celui de la liberté.

Ce sont les principaux traits de la sensibilité de La Mennais. On les trouve chez des romantiques notoires. On les rencontre aussi chez d'autres qui ne furent pas romantiques. Et d'ailleurs, ce ne sont pas les seuls de la physionomie de Félicité, mais ce sont ceux-là qui ont agi sur son intelligence et sur sa raison. C'est à justifier logiquement ses défaillances individuelles qu'il consacra sa vie. Nous touchons du doigt la définition même du romantisme : le triomphe de la sensibilité individuelle sur l'intelligence.

VIII

Il y avait, dans l'âme de Félicité, tout un La Mennais qui n'a point vécu. C'était le legs de sa famille (2).

Les La Mennais appartenaient à la haute bourgeoisie de Saint-Malo. M. de La Mennais père, armateur, s'occupait de nombreux commerces, y compris celui des nègres. C'était un homme d'affaires habile et entreprenant. Il professait un libé-

(1) Marechal, p. 539.

(2) Marechal, *la Famille de La Mennais sous l'ancien Régime et la Révolution*. Je me trouve ici en opposition complète avec M. Marechal, qui relève au contraire chez La Mennais l'influence prépondérante de ses origines. Je ne nie pas ces traits de caractère, mais, chez La Mennais plus qu'ailleurs, les contradictions sont nombreuses, et ce sont, malgré l'hérédité, les éléments romantiques venus de Rousseau qui ont triomphé.

ralisme économique, qui était celui de son siècle, et dont s'accommodaient fort bien ses intérêts : je n'y vois point l'origine, même très lointaine, de la brûlante passion de son fils pour la liberté.

De son père, La Mennais tient d'abord une admirable habileté chicanière, que nous avons relevée dès ses premiers écrits : le goût de la polémique. Dans la *Tradition*, et particulièrement dans le premier manuscrit (inédit) (1), il se lance dans la lutte avec une bonne humeur, un courage qui nous révèlent une âme d'une trempe singulièrement différente de celle de Rousseau. Quand il n'a plus personne à attaquer, il s'ennuie. La *Tradition* vient-elle de paraître : « J'attends la censure impatientement : elle me réveillera (2). »

Après la ruine de son père, s'ébauche le roman balzacien de La Mennais. Quelle belle imagination d'homme d'affaires ! Une idée par jour et, sitôt qu'une combinaison est par terre, il en échafaude une autre. Le journalisme, les assurances, la traite des nègres : tout lui est bon. Félicité de La Mennais, à demi prêtre, assureur de traitants et de négriers en 1814 ! Le document vaut d'être cité (3). Un jugement du tribunal de commerce de Saint-Malo nous le montre assurant, le 25 novembre 1814, avec deux autres associés, le navire *la Louise*, « pour le voyage de Saint-Malo à la côte d'Afrique, faisant escale au Havre, faire la traite des noirs à la dite côte, porter sa cargaison aux Iles de l'Amérique et de la Guadeloupe et faire son retour au Havre ».

Si le premier La Mennais n'avait pas eu pour lui l'appui formidable de Rousseau, le deuxième l'eût peut-être emporté. Nous voyons ainsi quelle était la doctrine véritable de Félicité : une vie d'action et, si les circonstances l'eussent permis, la carrière aventureuse de ces corsaires malouins, sans préjugés ni scrupules, dont quelques gouttes de sang avaient passé en lui (4).

(1) Marechal, *Jeunesse de La Mennais*, p. 347. Inédit.

(2) Blaize, t. 1, p. 195.

(3) Marechal, p. 441. Inédit. Archives du tribunal de commerce de Saint-Malo.

(4) La mère de La Mennais mourut quand il avait 5 ans. Son fils a certainement beaucoup reçu d'elle : « la flamme d'imagination et de sentiment, le goût enthousiaste du beau, la passion religieuse aimant à s'exprimer en images frappantes », dit M. Marechal (*la Famille de La Mennais*, p. 204) qui a eu le bonheur de retrouver dans les papiers de Jean-Marie de La Mennais, de la main de sa mère, une admirable Paraphrase du « *de Profundis* ».

IX

Il faut nous attacher exclusivement à cette sensibilité inquiète, à ce « cœur innombrable », parce qu'ils ont triomphé non seulement d'autres dispositions plus saines, mais de l'intelligence même de La Mennais.

C'était d'autant plus facile que nulle intelligence n'est plus apte que la sienne à recevoir les germes du dehors. Sainte-Beuve l'appelle un esprit pape. La Mennais m'apparaît bien différent. Toujours soumise aux influences d'autrui, sa pensée ne peut vivre d'un progrès logique et intérieur. Elle s'enrichit au contraire par les effluves du dehors, à l'appel de la sensibilité. La Mennais ne fait vivre que ce que lui apportent Jean-Marie ou l'abbé Teysserre ou Bonald ou Rousseau : c'est un esprit-femme.

L'*Essai sur l'indifférence* marque ce triomphe, encore virtuel, du romantisme, cette soumission à la sensibilité, qui n'aura plus qu'à développer ses conséquences. Après la nouvelle crise qui suivit l'ordination, comme après les premières, l'*Essai sur l'indifférence* fut enfanté dans la joie. Mais après Jean-Marie, Bruté, Carron, une nouvelle pensée, celle de l'abbé Teysserre, vit en La Mennais.

L'idée de l'*Essai sur l'indifférence* n'était pas nouvelle. La Mennais a eu des précurseurs : nous voyons même qu'il a eu des auxiliaires. Marquons toutefois soigneusement, au point où il en est arrivé, la véritable raison de son dessein. Il revient à grands pas non plus seulement vers la sensibilité de Rousseau, qui ne l'a jamais quitté, mais vers la pensée même de Rousseau. Ce qui l'emplit tout entier, c'est la haine de la tyrannie avec le besoin de l'indépendance. Il s'est attaché au catholicisme, comme à la seule barrière efficace contre la tyrannie.

« Là où est l'esprit de Dieu, là aussi est la liberté », et il travaille pour la liberté tout en travaillant pour Dieu.

Nous savons aujourd'hui que Saint-Sulpice s'efforça de fournir des arguments à La Mennais. Le cours de M. Boyer (1), les conférences de l'abbé Frayssinous (2) furent utilisés par l'abbé Teysserre, qui fut le véritable pourvoyeur de La Mennais. Nous sommes à présent en possession de trois Mémoi-

(1) Marechal, p. 581. Inédit. Arch. de Saint-Sulpice.

(2) Marechal, p. 584. Inédit. Arch. de Saint-Sulpice.

res inédits de l'abbé Teysserre : le premier sur l'indifférence et la tolérance en matière de religion ; le second : Réfutation du système de la tolérance et de l'indifférence en matière de religion ; le troisième : Sur l'indifférence en matière de religion. C'est tout un volume de notes et de réflexions qu'il transmet à Félicité (1) et dont celui-ci s'inspira le plus largement (2). Mais Félicité ajouta aux données de l'abbé Teysserre sa fougue, son entrain personnels. Il lutte avec d'autant plus d'enthousiasme que, pour lui, spiritualité est synonyme de liberté, comme matérialisme de servitude, et que c'est à lui-même que, toujours en secret, il s'adresse. Cette indifférence religieuse est demeurée le mal incurable de son cœur.

Il y a plus. La sensibilité romantique, qui toujours brûla en lui, l'emporte à présent sur la claire raison. A l'orthodoxe argumentation de Teysserre il ajoute de nouveaux matériaux empruntés d'abord à Bonald, puis à Rousseau.

Il ne s'agit plus ici de ces analogies littéraires, qui avaient fait dire à Sainte-Beuve que rien ne ressemble plus à du mauvais Rousseau que du bon La Mennais. Il s'agit de la pensée même de Rousseau : affirmation *théorique* de la suprématie du sentiment de l'instinct sur la raison ; conquête passionnée de la liberté. Ce n'est plus l'idée de la vérité, mais celle de la liberté, qui va désormais passer au premier plan.

Il est facile de séparer, dans *l'Essai sur l'indifférence*, la nouveauté des traditions. Au début, la soumission à Bossuet, à la fin le retour à Rousseau, entre lesquels se placent, comme deux moyens termes : Pascal et Bonald. L'abbé Teysserre a développé Bossuet. Pascal stigmatise l'abus de la raison. Bonald montre la religion aussi nécessaire que la société et n'étant pas davantage une invention humaine. J.-J. Rousseau fait plus : sa théorie de l'universalité du christianisme conçu comme religion naturelle ne quitte pas l'argumentation de La Mennais.

Sans doute La Mennais reste orthodoxe. Pascal et Bonald, s'ils dépassent considérablement Saint-Sulpice, ne le contredisent pas formellement, mais de nombreux indices nous montrent que l'âme passionnée de Félicité y découvre aussi tous

(1) Marechal, pp. 599 et suiv. Inédit. Arch. de Saint-Sulpice.

(2) Le procédé de composition de La Mennais apparaît à plein par la juxtaposition des textes, celui de l'abbé Teysserre et le sien. V. Marechal, pp. 617 et suiv.

les chemins qui la ramènent vers Rousseau et qui pourront un jour l'égarer. De la religion naturelle divinement révélée à la religion naturelle révélée dans la conscience de chacun, c'est à dire à la religion naturelle de Rousseau, il n'y a pas loin, pour un esprit nourri de Rousseau.

Mais surtout ce qui nous montre Rousseau partout prêt à tout envahir, c'est l'immense élan de Félicité vers la liberté. Il est prêt à lui sacrifier n'importe quel ordre social. Dans le spiritualisme, le gallicanisme ou l'ultramontanisme, il ne cherche jamais que le moyen de se soustraire à l'autorité.

Sainte-Beuve écrivait en 1836, après la rupture de La Mennais avec l'Eglise : « Ce n'est plus par la logique, par la transformation progressive des idées qu'on peut expliquer les variations de M. de La Mennais. Il y a eu en lui solution de continuité dans la région de l'intelligence et c'est par la physiologie, par le tempérament, qu'il les faut expliquer. » Il n'en est rien. L'histoire de La Mennais développe au contraire, avec une parfaite régularité, les tendances dominantes de sa jeunesse, telles qu'on les voit dans *l'Essai sur l'indifférence*. Mais des amitiés personnelles, l'influence de Saint-Sulpice luttent encore en 1817, quoique déjà plus faiblement, contre l'influence de Rousseau. Quand elles auront disparu, Félicité Robert de La Mennais n'aura plus qu'à s'y livrer tout entier.

PIERRE LAVEDAN.

TOULON ET LA FLOTTE

A Henri Ghéon.

La ville de Toulon se tient accroupie au fond de sa rade, comme une « guetteuse » attentive, dont le regard surchargé de soleil luit sous les cils. De ses énormes bras de pierre, elle entoure ses fils monstrueux et mignons, ses beaux bateaux, qui crachent la flamme et la mort. Elle les rassemble, les calme, les pousse doucement à son giron, leur fait une amoureuse toilette, amoureuse autant que maternelle, puis les laisse aller..., puis les reprend.

Et derrière elle, ses hautes montagnes, aux carcasses blanches, à la défroque verte, sont comme une rangée d'Ancêtres Cyclopéens, qui la protègent avec emphase... et ont l'œil mauvais.

§

Quand je vins à Toulon, en août dernier, les bateaux ne s'y trouvaient plus. Ils s'en étaient allés jouer un peu plus loin, sur le dos de la mer. Et Toulon me parut vide... vide comme une coquille, vide comme une femme après sa délivrance. Personne sur le *quai Cronstadt*, si papillotant d'ordinaire. Morne la *rue d'Alger*, où l'on s'émerveille à voir, entre cinq et six, tant d'officiers en habit de neige pure. Place *Puget*, le fringant mécanicien, cuit et recuit, d'un rouge de homard sortant de la chaudière, qui galantise d'habitude la petite marchande de glaces, n'est plus là. Et c'est encore dommage!

Dans les rues plus obscures, dans ces étroites rues qui s'enchevêtrent au cœur de la ville, réseau charriant un sang noir, l'heure légale enfin de la prostitution a beau sonner. Solitude partout et silence. La multitude ouvrière vit, recluse, dans l'Arsenal. Elle entre et sort deux fois par jour. Double vague, qui ride à peine l'immobilité creuse du temps.

Je me distrais à contempler sous les auvents de toile blanche ou jaune les arrangements de fruits. On en rencontre qui

sont comme des trésors de fraîcheur et de couleur, dans des chapelles d'ombre. J'observe encore les marchandes d'herbes, arc-boutées aux angles des venelles, avec leur air canaille inimitable, leurs yeux à tel point chassieux que les mouches viennent s'y prendre ! Une horreur bien juste m'éloigne des places vastes, des larges boulevards, où le soleil, à l'instar d'un lion, dévore les passants. Il fait si chaud que l'intérieur des maisons, sous le poids embrasé qui l'opprime, suinte au dehors. Les sourires sur les lèvres des gens y semblent électriques. Et ce n'est que dans les rues sans nom, vraiment, qu'on peut vagabonder, en un incognito discret, au détour des plus vieilles murailles. J'y découvre à chaque pas le bon Débitant, assis au comptoir d'ombre, les bras nus, l'air en ébullition. La langoureuse Blanchisseuse, qui montre sa fatigue dans ses yeux, l'accorte Piqueuse en bottines, et la jeune fille innocuée m'accordent à l'envi leur sourire. Elles sont partout en gai mélange, comme aux étalages l'honnête aubergine encore adolescente, avec la tomate un peu mûre, la nêfle du Japon acide ou l'amande verte, avec la pastèque déjà corrompue.

Pendant, à l'heure où le soleil se retire par delà l'horizon, emportant le jour qui meurt, et saigne plus qu'un bœuf dans sa gueule, il arrive parfois que je m'aventure sur les remparts. Une herbe longue s'y dessèche. Et du côté du Nord, des bois de pins les entourent, austères, pareils à des colliers noirs, criants de cigales. Remparts de Toulon, autels célèbres, où jeunesse et beauté, qui dans ce pays ne sauraient souffrir les longues attentes, apportent en offrande impétueuse leur double charme, aux yeux scintillants des astres, seuls témoins, au rythme chanteur des vagues. Il est doux, quand le crépuscule s'incline sur les murs, de se tenir là quelques minutes, et d'y recevoir le vent, que souffle du rivage d'en face la bouche brûlante, l'énorme bouche profonde d'Afrique.

Mais l'endroit où je m'extasie le plus souvent, c'est encore la délicieuse *place Puget*, cœur ancien de la ville, miroir à peine terni d'un temps qui s'en est allé. J'aime ses maisons archaïques, ses platanes tordus, sa fontaine qui semble un tertre pastoral où se rassemblent des colombes ; et les dernières diligences, messagères de campagne, qu'on y voit. Je m'ennuie au reste à périr, quand soudain... ô l'admirable coup de théâtre ! LA FLOTTE, silencieuse, comme une per-

sonne qui rentre chez elle, avec sa clé ouvrant sa porte, est revenue.

§

Torpilleurs de haute mer, et simples torpilleurs s'alignent à l'improviste, et se pressent dans l'avant-port. On en compte bien quarante, fins et jolis sans exception, qui tanguent encore par habitude et clabaudent en famille. Aux plus gros leur appareil de *Télégraphie-sans-fil* sert de parure. Vraiment voilà de quoi s'amuser, en se faisant du mal!... Et à gauche du goulet, ces mystérieuses, ces étranges caisses entr'ouvertes représentent des *sous-marins* remontés, qui reprennent respiration, happent l'azur tant qu'ils peuvent.

Mais allons vite dans la vaste rade, lisse d'abord comme une salle de danse, maintenant palpitante. Des ailes invisibles y volent. Des vibrations ininterrompues la parcourent. *Il y a des nerfs* en exercice, dans l'eau, dans l'air, dans tous les sens! Et voici toute la grosse armée aux muscles somptueux, les TROIS ESCADRES solennelles, à l'ancre. Intérieurement je m'exalte. Quelle immobile et vaste puissance, qu'augmente son mystère! Dirait-on pas que les abîmes sont là présentement, assis *en forme* sur les vagues?

— D'abord les Dreadnoughts : *Voltaire, Mirabeau, Danton*, etc... Puis les *Démocratie, Vérité, Justice*. — Dans le fond les grands croiseurs : *Waldeck-Rousseau, Edgar-Quinet, Ernest-Renan*.

Sur un petit canot automobile, qui halète comme un canard poussif, je cours dans les rues de cette Venise formidable, où les Palais flottent réellement, et sont d'une majesté d'acier dur. Ceux de la deuxième escadre, les *Démocratie, Vérité, Justice*, paraissent incontestablement les plus gais. Mais ils s'étalent beaucoup. Ils donnent l'impression que le projectile ravagerait chez eux. Les Dreadnoughts s'érigent plus stricts dans leur puissant corset. (Trente centimètres d'épaisseur.) Mais aussi quel air morose et chagrin! En voilà, j'imagine, qui se débarrasseraient volontiers de quelques gros boulets! Quant aux croiseurs du type *Waldeck-Rousseau*, leurs six cheminées étonnent de loin, stupéfient. On croirait voir une assemblée de hauts-de-forme, pleins de morgue et de superfétation.

Le *Victor-Hugo*, lui, se tient tout seul à droite. Quatre cheminées seulement et son nom.

Je contourne à présent l'épave de la *Liberté*, de cette *Liberté* qui explosa si fort. Ce n'est plus sur l'eau qui bouge qu'une tache. Et je discerne bien le travail de la vague qui veut l'effacer. Mais l'épave émerge encore, opiniâtre, toujours. Cependant la vague ne se lasse pas non plus... ne se lasse pas d'y revenir.

Plus loin, sous des hangars qui semblent posés sur la mer, des marteaux vastes, profonds comme ciel et mer ensemble, résonnent. C'est un roulement qui ne cesse pas, une palpitation d'airain. On bâtit d'autres monstres. On échafaude leurs squelettes. On cloue leurs membres sans repos.

§

J'ai voulu visiter un Dreadnought. Et l'on me donne pour guide un matelot « dessalé ». Justement ils ne sont pas rares. Avec lui je parcours l'immense demeure, où s'amoncellent, à côté des instruments de mort, tous les corps de métier nécessaires à la vie. En même temps la fanfare s'exerce. Les harmonies de cuivre, tumultueuses, rebondissent d'entrepont en entrepont, s'écrasent aux cintres, ruissellent en cascade, tandis qu'à l'avant, dans une vaste solitude, sous les toiles tendues et qui claquent, l'Amiral se promène avec l'un de ses officiers. Ils n'échangent, tant que je puis les voir, aucun mot. Leur pas rythmique semble mesurer le temps. Il se balance à poids égal, comme la vie et comme la mort.

« Ce sont là, me dis-je, les hauts Conducteurs de toute la « matière, humaine ou non, qui emplit le navire; ceux qui à « l'heure voulue organiseront la Tragédie! » Je descends maintenant, toujours d'escalier en escalier, et d'ombre en ombre — et je suis au milieu de la mer emplissant la rade — jusqu'au fin fond des cales, à neuf mètres sous la surface, où le soleil patine. Des hommes en travail, quasi-mystérieux, y glissent, à travers la suffocation des huiles et des fanges grasses, dans des boyaux doucement palpitants. D'aucuns, bien solides, barbus de noir, semblent attendre avec un joli sourire d'être brûlés au visage implacable des feux. Ils murmurent un air d'amour, tandis qu'une angoisse m'étreint, comme si le navire entier pesait sur mon cœur. Je remonte. J'ai hâte. Et qu'est-ce qui me surprend tout à coup, de la façon la moins attendue? Une machine à coudre, posée contre un sabord ouvert,

à la brise, et qui becquète si gentiment l'étoffe. Innocence !

D'autre part, je comprends bien que les obus ne peuvent pas grand'chose contre ces emmantèlements d'acier, et que l'ennemie qu'on redoute le plus, c'est la torpille. Aussi que d'armes contre elle ! Batteries tournantes et basculantes. Vastes miroirs nocturnes, à longs faisceaux lumineux, telles des antennes qui tâtent et perscrutent. Ces Géants, avec leur air, ne sont pas tranquilles. Jusque dans le sommet de leur force, ils gardent l'obsession de la petite nageuse élégante, qui s'enveloppe dans la vague, et porte avec elle un contact fatal.

« N'oubliez pas, me souffle mon guide, qu'ils sont archi-
« pleins d'une substance, toujours en instance de sauter, même
« sans motif ! La poudre, si calme, si docile, la noire ou la
« blanche, qui se laisse manier si bien, a d'incompréhensibles
« transports. Elle bondit soudain comme un bouc, dont la
« tête folle éclate partout ! L'on murmure d'ailleurs qu'au
« lieu des moyens actuels un art plus adroit saura lui trans-
« mettre bientôt, lors des guerres, la simple vibration, qui...
« qui... très mathématiquement, très admirablement, fera
« s'épanouir le navire comme une rose, et le dispersera d'un
« seul coup aux quatre coins. »

En attendant j'admire les tourelles pour les canons de 305 mm. Elles m'impressionnent. Et je ne puis m'empêcher de les comparer à de grosses poules pondeuses, accroupies l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. De leurs lourdes ailes ramassées en rond, elles s'enveloppent. Les Gaillardes ! C'est par le dedans qu'elles s'alimentent en secret. Un mécanisme œsophagien tire du fond des soutes la pâtée qu'il leur faut. Et c'est par le bec, en criant terriblement, en criant au point de renverser les hommes les plus proches, qu'elles font leurs œufs, ces œufs de quatre cents kilos et plus, qu'elles envoient par-dessus l'horizon, dans les parallèles du Soleil !

§

Et je songe : Nous avons des soldats sur terre, qui emportent rivée à leurs armes l'image de la Patrie ; nous avons des héros au-dessus de nous dans l'atmosphère, dont l'essor précise les nuages ; et voici les grands Athlètes, couleur de brume, qui doivent nous servir sur la mer. Voici les monstres combattants, forgés par la France pour son repos, sur cette

Méditerranée d'azur puissant, qu'entourent ses colonies, et qui semble désormais son cœur actif. Ensemble ils constituent « NOTRE FLOTTE », qui sort de Toulon comme de la matrice maternelle, et s'en va pavanant sur les flots son hautain caractère. Nombreux et redoutables, certes, leur nombre semble s'amincir, lorsqu'on met en face la chose grandiose qui dépend d'eux, lorsqu'on envisage un seul instant le Peuple entier dont ils jouent la fortune. Quarante, cinquante et plus, ils sont ; mais ce qu'ils protègent a l'air innombrable... ! Comme dans *Macbeth*, où la forêt brusquement se transforme, l'on souhaiterait donc ici que les rocs du rivage fussent des Cuirassés masqués, et prissent place tout à coup dans les escadres.

§

Cependant le retour de la Flotte emplit, ranime Toulon. *Quai Cronstadt, quai du Port*, les baleinières, les canots, les chaloupes déversent des cargaisons d'hommes. Enchantement et joie ! Les *vedettes* amirales accostent. L'eau rend à la terre son poids humain. La ville retrouve en multitude ses enfants. Elle en tressaute. Ils vont s'ébattre ensemble, dans le même transport.

Rue d'Alger, c'est le fourmillement, le bariolage ! Ah ! que d'Officiers. Il en neige. Des Lorrains, des Bretons, des Basques, des Arvernes. Blonds, Bruns, ou Fauves. Tous revêtus du blanc le plus pur. En habit de communion. (CELUI qui recevra, lors de la prochaine Grand'Messe en musique, une hostie de bronze, qui fera s'envoler sa belle tête par-dessus le spardeck — CELUI qui s'enferme, du matin au soir, dans la tourelle, en compagnie de milliers de tonnerres, comme un Philosophe en méditation dans sa chambre — CELUI qui transmettra : Feu ! changeant le pont en usine flamboyante, et la mer en un choc de débris — CELUI dont les précieux organes qui forment son petit ventre satisfait se dérouleront, à l'occasion, pareils à des cordages sur les mâts — et l'Amiral lui-même au visage pourpre, tel qu'un visage d'Empereur, qui sentira, peut-être, quelque matin, au lever du soleil, sur l'eau si peu sûre, toute sa race, passé, présent, avenir, osciller, dans un fracas formidable, au jeu précis de sa pensée.) Tranquillement, le cigare aux lèvres, ils se dandinent, et foulent avec dilection le bitume terrestre. Leurs femmes s'exaltent

aux magasins. Elles vont et viennent, plus libres, ayant reçu le baiser du retour. Il n'en manque pas même d'excentriques. Il fait *chic*. La dernière mode paraît.

Une tempête vraiment, avec la flotte entrée, secoue de plus en plus l'intérieur de la ville, et mille rires la chatouillent. Sur le boulevard de *Strasbourg*, où se pressent concerts et brasseries, mousse à nouveau la lourde bière. Des fillettes haillonneses élèvent au bord des trottoirs des visages de soleil, avec des glaïeuls aux mains, des œillets en chair parfumée. Les orchestres ronflent, s'enragent. Danseuses et chanteuses à falbalas, de Marseille ou de Nice, arrivent par le rapide. L'air s'électrise. L'onsent bien que la grande occupation de tous ces héros, dont le métier est la mort, va être l'amour. L'AMOUR et la MORT ainsi... toujours.

Derrière les vitres des estaminets et des bars, épaissies d'alcool, vibrantes d'atomes, l'on discerne partout des couples, qui parlent entre eux seuls, avec une intensité si basse...qu'on la sent frémir.

Et dans les rues obscures, aux vieux carrefours, quand sonne l'heure légale, municipale, et solennelle enfin de la Prostitution... quelle houle quasi-sacrée ! Ainsi, dans les villes maintenant ensevelies, se ruaient jadis les cohortes vers la facile Aphrodite, celle qui naquit de l'écume marine et en renaît sans cesse.

Tout ce qu'on rencontre, à partir d'une certaine borne, et qui tout autre part signifierait, dans l'ombre douteuse, agression, lutte et mort, veut dire ici rencontre heureuse, passion qui tourbillonne, avec sa fleur aux dents.

Il y a des bals, terribles et délirants, avec des musiques, des lumières sourdes et comme poisseuses, des miroirs qu'on a peine à croire..... des bals qu'on dirait d'Ecorchés vifs, où le double désir seul se contemple et danse.

Et l'Alcool, vert et rouge, entre aussi, vers minuit, dans le quadrille, grimace, pirouette, du flanc rebondissant des deux sexes aux galons d'or de l'autorité.

Stupre si total, qu'il se hausse à un rite !

.....
Pour les hommes de la mer, pour les doux Barbares, soudain reparus, le jardin de la terre, avec ses humaines délices, aussitôt s'est rouvert. Amantes à la chair brillante, sous les

blanches et murmurantes étoiles du ciel ; ruisseaux fétides. Toutes les *Mille et une nuits*, en une, dans cette grande Forteresse bleue du bord méditerranéen, après que la Conteuse au visage énigmatique, sur qui pèse un Destin toujours menaçant, a fait son récit de croisières et de périls..... avant que sa voix de fer ne recommence !

MAURICE DE FARAMOND.

LA GESTE DES LOUPS

COMÉDIE BARBARE EN TROIS JOURNÉES

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE I

Un chemin. Au loin, le cimetière vert et odorant d'un village. C'est la nuit, et la lune naissante brille entre les cyprès. Don Juan Manuel Montenegro, qui revient ivre de la foire, suit le chemin, montant un jeune cheval qui paraît inquiet et inaccoutumé à la selle. Le gentilhomme, qui oscille d'un troussequin à l'autre, le conduit sans prudence et est aussi prompt à le châtier avec l'éperon qu'à lui abandonner les rênes. Quand le cheval se cabre, le cavalier montre une grande maîtrise et jure comme un damné.

L'HIDALGO

Maudit animal!... Il a tous les diables dans le corps! Que le ciel me foudroie!

UNE VOIX

Ne blasphème pas, pécheur!

UNE AUTRE VOIX

Ton âme est aussi noire qu'un tison de l'Enfer, pécheur!

UNE AUTRE VOIX

Pense à l'heure de la mort, pécheur!

UNE AUTRE VOIX

Sept diables font bouillir de l'huile dans une grande chaudière pour rissoler ton corps mortel, pécheur!

L'HIDALGO

Qui me parle? Etes-vous des voix de l'autre monde? Etes-vous des âmes en peine ou êtes-vous des fils de putain?

Un grand coup de tonnerre retentit dans les airs et la bête se cabre en menaçant de désarçonner le cavalier. Au milieu des champs de maïs brillent les lumières de la Sainte Compagnie. L'Hidalgo sent se hérissier les cheveux sur son front et se dissiper les vapeurs du vin. On entend des gémissements d'agonie et un son de chaînes rouillées traînées dans la nuit obscure par les âmes en peine qui

reviennent au monde pour accomplir leur pénitence. La blanche procession passe comme une brume sur les champs de maïs.

UNE VOIX

Suis-nous, pécheur !

UNE AUTRE VOIX

Prends un cierge allumé, pécheur !

UNE AUTRE VOIX

Eclaire le chemin du cimetière, pécheur !

L'hidalgo sent le frisson de la mort en voyant dans sa main osciller la flamme d'un cierge. La procession des âmes l'entoure et un air froid, haleine de sépulcre, l'entraîne dans la ronde des blancs fantômes qui marchent au son des chaînes et psalmodient en latin.

UNE VOIX

Prie avec les morts pour ceux qui vont mourir !

UNE AUTRE VOIX

Accompagne les âmes jusqu'à ce que chante le coq noir !

UNE AUTRE VOIX

Tu es notre frère et tous nous sommes fils de Satan !

UNE AUTRE VOIX

Le péché est du sang et rend tous les hommes frères comme le sang des parents.

UNE AUTRE VOIX

A tous, elle nous a donné le lait de ses mamelles velues, la mère diablesse !

DE NOMBREUSES VOIX

... La mère qui boite, qui boite et qui louche et qui brise les pots ! La mère cabre qui file à sa quenouille les cordons des moines putassiers et la corde du supplicé issu d'une gidouille ensorcelée ! La mère qui louche, louche corneille qui s'épouille avec les dents d'une vieille. La mère teigneuse, teigneuse renarde qui sur le foyer pisse et conserve en sa bourse la corne du bélier et de la corne a fait l'étui de ses aiguilles ! Mère sorcière qui avec l'aiguille qu'elle garde en la corne coud les virginités dans l'enfer et les chausses des maris cornards !

L'Hidalgo se sent renversé de sa selle par une rafale et il voit disparaître son cheval dans une course infernale. Il regarde trembler la lumière du cierge sur son poing fermé et s'aperçoit avec épouvante qu'il étire un os de mort. Il ferme les yeux et la terre lui manque sous le pied et il se sent soulevé dans les airs. Quand,

de nouveau, il s'aventure à regarder, la procession s'arrête sur le bord d'une rivière où les sorcières devisent assises en rond. Sur l'autre rive passe un enterrement. Un coq chante.

LES SORCIÈRES

Il a chanté le coq blanc, pic à la pierre !

Les fantômes ont disparu dans un brouillard, les sorcières commencent à construire un pont et semblent des chauves-souris volant sur la rivière large comme une mer. Sur la rive opposée est arrêté le cortège funèbre. Un autre coq chante.

LES SORCIÈRES

Il chante le coq bigarré, marche le pic !

Les arches du pont commencent à surgir dans la nuit. Les eaux, noires et sinistres, écumant en dessous avec le bouillonnement des chaudières de l'Enfer. Il n'y a plus à placer qu'une pierre et les sorcières se hâtent parce que s'approche le jour. Immobile, sur la rive opposée, l'enterrement attend le pont pour passer. Un autre coq chante.

LES SORCIÈRES

Il chante le coq noir, pic au repos !

Les sorcières laissent tomber dans le fond du courant la pierre que toutes, en tourbillon, soulevaient en l'air et furent changées en chauves-souris. Le cortège revient vers le village et disparaît dans un brouillard. L'Hidalgo, comme s'il s'éveillait d'un songe, se trouve étendu au milieu du sentier. La lune a dépassé les cyprès du cimetière et les nimbe d'or. Le cheval paît l'herbe luxuriante et odorante qui croît dans la rosée du pied de la muraille. L'Hidalgo remonte en selle et prend le chemin de sa maison.

SCÈNE II

Don Juan Montenegro appelle à grands cris devant le portail de sa demeure. Les chiens attachés dans le jardin, sous la treille, aboient. Une fenêtre s'ouvre au haut de la tour sur la tête du gentilhomme et il y paraît la forme grotesque d'une vieille en chemise avec un candil (1) à la main.

L'HIDALGO

Eteins cette lumière !...

LA ROUGE

Je descends à l'instant pour vous ouvrir la porte.

L'HIDALGO

Eteins cette lumière !

Don Juan Manuel s'est couvert les yeux de la main et attend, ainsi, que la vieille se retire de la fenêtre. Le cheval piaffe devant la porte

(1) Petite lampe à huile, comme le calcil du midi de la France.

et le gentilhomme ne met pied à terre que lorsqu'il entend grincer le verrou. La vieille servante apparaît avec le « candil ».

L'HIDALGO

Souffle cette lumière, grande sorcière !

LA ROUGE

Ave Maria ! Quelle fureur ! Un loup même n'aurait pas couru les chemins !

L'HIDALGO

J'ai vu la Troupe des revenants !

LA ROUGE

Sorcières hors d'ici ! Je te renie, Démon !

La vieille souffle le « candil » et se signe, tremblante. Elle ferme la porte et court à tâtons pour rejoindre son maître, qui déjà commence à monter l'escalier.

L'HIDALGO

Après avoir vu les lumières de la mort, je n'en veux pas voir d'autres si je dois être à Elle...

LA ROUGE

Conduisez-vous en chrétien.

L'HIDALGO

Si je dois vivre je veux être aveugle jusqu'à ce que naisse la lumière du jour.

LA ROUGE

Amen !

L'HIDALGO

Mon cœur m'annonce quelque chose et je ne sais ce qu'il m'annonce... Je sens qu'une chauve-souris tournoie sur ma tête et l'écho de mes pas dans cet escalier obscur me remplit d'effroi, Rouge !

LA ROUGE

Je te renie, Démon ! Je te renie, Démon !

Don Juan Manuel s'arrête au haut de l'escalier en entendant un long hennissement accompagné de coups contre la porte.

L'HIDALGO

As-tu entendu, Rouge !

LA ROUGE

Oui, mon maître.

L'HIDALGO

Est-ce le ciel qui nous foudroie ?

LA ROUGE

Que mon maître ne jure point !

L'HIDALGO

Le diable m'emporte ! La bête est restée dehors !

LA ROUGE

La bête du lutin !...

L'HIDALGO

La bête que je montais, vieille radoteuse ! Eveille Don Galan pour qu'il la mette dans l'écurie.

LA ROUGE

Je suis déjà allée l'appeler pour qu'il descende ouvrir et il n'y a pas eu moyen de l'éveiller. J'en demande bien pardou à mon maître, mais je l'ai même frappé avec mon sabot !

L'Hidalgo s'assoit dans un fauteuil de l'antichambre et la vieille s'accroupit contre la fente de la porte. On entend de temps en temps le long hennissement et les coups de sabot contre le portail.

L'HIDALGO

Essaie encore de le réveiller.

LA ROUGE

Il a le sommeil d'une pierre.

L'HIDALGO

Donne-lui encore du sabot.

LA ROUGE

Même si je lui en donnais sur la nuque.

L'HIDALGO

Eh bien ! mets le candil contre les pailles de sa pailleasse.

LA ROUGE

Ave Maria !

La vieille sort en marchant à tâtons. Un coq chante et le gentilhomme, enfoncé dans son fauteuil de l'antichambre, attend, la main sur les yeux. Tout à coup il frissonne. Il a cru entendre un cri, un de ces cris de la nuit inarticulés et par trop effrayants. A moitié dressé, il écoute. Le vent se tord dans l'embrasure des fenêtres, la pluie fouette les vitres, les portes fermées tremblent sur leurs gonds. Toc-toc !... Toc-toc !... Ces portes de vieille facture et au verrou fleuri sentent dans l'obscurité des mains invisibles qu'elles poussent. Toc-toc !... Toc-toc !... Brusquement passe une rafale de silence et la maison est comme un sépulcre. Après, des bruits de pas et un grognement de voix dans le corridor. La vieille servante et Don Galan arrivent en se disputant.

LA ROUGE

Nous avons mis le cheval dans l'écurie. Quelle nuit, très Sainte Mère!

DON GALAN

Il tonne et des éclairs luisent à faire peur.

LA ROUGE

Et ne pas pouvoir allumer un bout de cierge bénit!...

DON GALAN

Tu n'en as pas?

LA ROUGE

Si, j'en ai, mais il ne peut pas être allumé par une nuit aussi sauvage. J'ai deux cierges qui ont brûlé auprès du cercueil de ma cousine la Celana.

L'HIDALGO

As-tu entendu?

LA ROUGE

Quoi, mon maître?

L'HIDALGO

Une voix...

DON GALAN

Ce sont les ricanements du lutin du vent.

La porte résonne sous de grands coups de marteau qui éveillent un écho dans l'obscurité de la vaste demeure. L'Hidalgo se dresse.

L'HIDALGO

Donne-moi mon fusil, Don Galan, je vais laisser le lutin boiteux.

DON GALAN

Entendez son ricanement.

LA ROUGE

On le verra devenir fumée ou bien air...

Don Juan Manuel ouvre la fenêtre et le vent entre dans la pièce avec un battement d'aile d'orage qui touche tout et fait tout trembler. Les éclairs illuminent la place déserte, les cyprès qui se balancent désespérément et le corps d'un marin avec son suroît et son ciré qui soulève le marteau de la porte. La pluie mouille le visage de Don Juan Manuel Montenegro.

L'HIDALGO

Qui est là?

LE MARIN

Un marin de la barque d'Abelardo.

L'HIDALGO

Qu'est-il arrivé?

LE MARIN

Une lettre de monsieur le Chapelain. Madame Maria est tombée bien malade !

L'HIDALGO

*Elle est morte!... Elle est morte!... Pauvre chère!

Il se retire de la fenêtre, que le vent bat follement avec un fracas de vitres et, ténébreux, parcourt l'antichambre d'une extrémité à l'autre. La vieille et le bouffon parlent à voix basse et, en soupirant, descendent pour ouvrir la porte au marin. Dans l'antichambre, le vent se tord, hululant et lugubre. Tantôt les vitrages se ferment, brisés, sur l'embrasure ou s'ouvrent d'un seul coup, tragiques et violents. Le marin arrive accompagné des serviteurs et s'arrête à la porte sans oser faire un pas dans la pièce obscure. Don Juan Manuel l'interroge, de temps en temps un éclair les illumine et l'on voit leurs faces livides.

L'HIDALGO

Tu apportes une lettre?

LE MARIN

Oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Maintenant, je ne peux la lire... Dis-moi, toi, quel est ce malheur... Elle est morte?

LE MARIN

Non, Monsieur.

L'HIDALGO

Y a-t-il beaucoup de jours qu'elle est malade?

LE MARIN

Le mal d'à présent a été subit. Mais l'on dit que, tous ces temps-ci, elle était bien bas.

L'HIDALGO

Elle est morte!... Cette nuit j'ai vu ses funérailles et ce que je croyais une rivière était la mer qui nous séparait!

Don Juan Manuel se tait assombri. Personne n'ose répondre à ses paroles et l'on entend seulement le murmure apaisé d'une prière. L'Hidalgo distingue dans l'obscurité une ombre agenouillée à son côté et frissonne.

L'HIDALGO

C'est toi, Rouge?

LA ROUGE

C'est moi, mon maître.

L'HIDALGO

Donne quelque chose à cet homme pour qu'il se reconforte afin de pouvoir partir immédiatement.

SCÈNE III

Nuit de tourmente sur une plage. Quelques pauvres femmes dou-
loureuses, immobiles sur les rochers, couvertes de leurs mantes noires,
attendent le retour des barques de pêche. La mer hululante et noire,
en se brisant sur les écueils, mouille ces pieds nus et mendiants. Les
mouettes tournoient au-dessus de la plage et leur grincement inces-
sant et le pleur de quelque enfant que la mère abrite sous son man-
teau sont des voix d'épouvante qu'accroît la voix extraordinaire du
vent et de la mer. Au milieu des ténèbres brille la lumière d'un falot.
Don Juan Manuel et le marin descendent vers la plage.

LE MARIN

Maintenant, mon maître se rend-il compte que ce n'est pas
un temps pour partir en mer?

L'HIDALGO

Où as-tu accosté ta barque?

LE MARIN

Sous le vent du Castelo.

L'HIDALGO

Comme vous êtes venus, nous pouvons partir...

LE MARIN

C'était jour clair et il ne régnait pas ce vent quand nous
partîmes de Flavia-Longa. Voyez comme il y a des éclairs
par la bande du Sud-Est. Il y a un temps bien bouché.

L'HIDALGO

Il y a autre chose!... La peur!

LE MARIN

La mer est très différente de la terre et d'autre considéra-
tion, monsieur Don Juan Manuel.

L'HIDALGO

Vous n'êtes pas des marins, mais des femmes!

LE MARIN

Nous sommes des marins et c'est pour cela que nous
voyons le danger de la traversée. La mer, plus on la connaît,
et plus on la craint. Ils ne la craignent pas ceux qui ne la
connaissent point.

L'HIDALGO

Je la connais et ne la crains pas.

LE MARIN

C'est que vous ne craignez rien, si ce n'est Dieu.

L'HIDALGO

Combien de marins êtes-vous ?

LE MARIN

Cinq et le mousse qui ne vaut pas la peine d'être compté. Nous sommes venus avec les quatre ris et encore nous avons dû amener la voile en passant La Bensa.

L'HIDALGO

Quelle nuit sauvage !

LE MARIN

On ne voit même pas une étoile.

L'HIDALGO

Si vous étiez des hommes de mer, vous aimeriez ce temps brave.

LE MARIN

C'est un bien gros temps !

L'HIDALGO

Toujours préférable au calme.

Ils sont arrivés au lieu d'accostage où s'abrite la barque, — grands rocs couronnés par les ruines d'un château. Le marin s'avance et avec la lanterne explore le chemin pour descendre à la rive. Il est périlleux, le passage sur ces rochers noirs et gigantesques, hérissés de moules et couverts de vase où les pieds glissent. Dans l'anse on devine la forme de la barque. Une lanterne est suspendue au mât et tout le reste est une tache sombre. Le marin pousse un grand cri.

LE MARIN

Abelardo !

L'HIDALGO

C'est le patron ?

LE MARIN

Oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Abelardo, le fils du Peregrino le Rau ?

LE MARIN

Oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Son père était un loup pour la mer.

LE MARIN

Eh bien, son fils le surpasse... Abelardo !

UNE VOIX DANS LES TÉNÉBRES

Qui est là ?

LE MARIN

Monte pour donner la main à M. Don Juan Manuel. Je peux mal l'aider avec le falot.

L'HIDALGO

Ne bouge pas, Abelardo ! Il me suffit de moi !

Ils descendent au bord de la mer. On entend le vol des mouettes, convoquées par le vent et la nuit. Une ombre s'approche, ses pas sont phosphorescents sur la sable mouillé. Les éclairs tremblent avec une brièveté chimérique sur la mer montagneuse et l'on distingue la barque noire se mouvant, amarrée à l'abri des rochers.

L'HIDALGO

C'est toi, Abelardo !

LE PATRON

Pour vous servir, monsieur Don Juan Manuel.

L'HIDALGO

Toi, je ne te connais pas... Ton père, je l'ai connu beaucoup. Je me souviens d'un pari qu'il a gagné : aller à la nage jusqu'à L'île.

LE PATRON

Cela lui a bien peu servi, au pauvre, d'être si bon nageur.

L'HIDALGO

Il est mort noyé ?

LE PATRON

Il est mort, oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Quand embarquons-nous ?

LE PATRON

Quand le temps le permettra.

L'HIDALGO

Tu ne mourras pas comme ton père ! Il faut que tu demandes la permission au temps pour te mettre à la mer. Quand nous arriverons, cette sainte sera froide. La mort n'a pas ta patience, fils de Peregrino le Rau.

LE PATRON

Garçons, nous allons larguer.

UN MARIN

Le vent est contraire et nous n'arriverons pas de toute la nuit.

AUTRE MARIN

Il vaudrait mieux attendre.

AUTRE MARIN

A la naissance du jour peut-être le vent sautera.

L'HIDALGO

En quelle année es-tu-né ? Que le ciel me foudroie si tu n'es pas né dans l'année de la peur !

LE PATRON

Que l'on embarque, sacrédiou ! Qu'on lève le grappin.

Les quatre hommes de l'équipage de la barque, un après l'autre, sautent à bord avec un grognement de protestation. Le patron fait appareiller la voile et se penche sur le bordage de poupe pour armer la barre du gouvernail. Puis il se signe. La barque se balance sur la crête écumante d'une vague. La traversée commence.

SCÈNE IV

Salle délabrée d'une maison noble à l'entrée de Flavia-Louga. D'une autre pièce parviennent les voix des serveurs rendant leur tribut de pleurs à leur maîtresse qui vient de mourir. Les fils ont fait de la salle un champ de bataille et se disputent à mesure que se partage le butin sur lequel ils se sont abattus en mettant à sac la maison. Il y a là Don Pedrito, Don Rosendo, Don Gonzalito, Don Mauro et Don Farruquiño. Les cinq frères se ressemblent. Grands, secs, découplés, avec les yeux durs et la courbe du nez altière. Don Farruquiño se distingue des autres en ce qu'il a la tonsure.

DON ROSENDO

Croyez-vous que, dans la maison de ma mère, on mangeait avec des cuillères de bois !

DON FARRUQUINO

Il le paraît.

DON ROSENDO

Quel est le voleur de l'argent qu'il y eut toujours ici ?

DON FARRUQUINO

Maintenant, il n'y en a pas, et il faut bien en prendre notre parti.

DON ROSENDO

Mais il y en avait.

DON PEDRITO

Siffle-le, pour voir s'il accourt.

DON FARRUQUINO

Le chapelain l'a emporté fondu quand il fut à la guerre carliste.

DON ROSENDO

Mensonge ! Je l'ai vu longtemps après et j'ai mangé avec.

DON MAURO

Moi aussi.

LE GONZALITO

Tout l'argent a disparu aujourd'hui même et le voleur n'est pas le chapelain.

DON ROSENDO

Qui de vous est arrivé le premier ?

DON PEDRITO

Je suis arrivé le premier. Qu'y a-t-il ?

DON ROSENDO

Eh bien, tu es le voleur.

DON PEDRITO

Et toi, un fils de putain !

Don Pedrito et Don Rosendo se précipitent l'un sur l'autre et s'agrippent. Les autres frères s'interposent avec de grandes vociférations. Le Chapelain apparaît à la porte. C'est un vieillard sec, au corps robuste et aux mains velues, vêtu d'une soutane verdâtre qui, lorsqu'il marche, s'enroule autour de ses talons.

LE CHAPELAIN

Le corps de votre mère est encore chaud et vous vous battez comme des Caïns. Respectez le sommeil de la morte, sacrilèges ! Attendez qu'arrive votre père et il donnera à chacun ce qui lui revient en héritage. Ne soyez pas comme les corbeaux qui s'abattent en bande sur les morts pour les manger. Corbeaux ! Caïns !

Les cinq frères, en un tourbillon, continuent à crier au milieu de la pièce et les bras se lèvent sur les têtes, menaçants, et furieux.

DON FARRUQUINO

Don Manuelito, cela ne se règle pas avec des sermons.

LE CHAPELAIN

Toi aussi, tu as souillé dans ce pillage tes mains qui ont été consacrées à Dieu ! Attendez qu'arrive votre père et il donnera à chacun sa part. Les loups dans la montagne ont plus de fraternité que vous. Vous êtes nés d'un même ventre et vous

vous battez comme des fauves qui se rencontrent par hasard dans un chemin.

DON FARRUQUINO

Qui a avisé Don Juan Manuel ?

LE CHAPELAIN

Cet après-midi, la barque d'Abelardo est partie avec une lettre de moi.

DON PEDRITO

C'est une trahison !

DON MAURO

Qui a pris le droit d'avertir mon père ?

DON GONZALITO

Vous auriez dû respecter la volonté de ma mère, qui ne l'a pas appelé quand elle était moribonde.

LE CHAPELAIN

Parce que vous l'en avez empêchée. Mais vous savez bien que son dernier soupir fut pour lui. Corbeaux ! Loups !

DON PEDRITO

Assez d'insultes, la patience me manque !

LE CHAPELAIN

C'est toi le plus grand corbeau ! Et toi le plus grand loup !

DON FARRUQUINO

Quel courage donne le vin !

DON MAURO

La foudre t'écrase, Don Manuelito !

LE CHAPELAIN

Gardez ces bravades pour les femmes et pour les gamins, car moi, on ne m'effraie pas ainsi. Sacrilèges ! Don Juan Manuel viendra et vous jettera hors de cette maison, que vous êtes en train de profaner par vos concupiscences.

DON PEDRITO

J'ai comme une envie de dîner aujourd'hui de langue de prêtre !

DON FARRUQUINO

Cuite au vin !

LE CHAPELAIN

Sacrilèges ! Vous serez capables de mettre les mains sur cette tonsure.

DON FARRUQUINO

Je n'y consentirais pas, moi !

LE CHAPELAIN

Tu es le pire de tous !... Le châtiment viendra, si ce n'est dans cette vie, dans l'autre... Je vous laisse, je vous laisse livrés à ce pillage impie... Entendez-vous cette cloche ? Elle m'appelle et vous appelle aussi... Je vais dire la première messe pour le repos de votre mère, ma protectrice, ma mère... Vous feriez bien de ne point l'entendre. Ce serait une dérision. Vous êtes comme les chiens, qui ne peuvent entrer dans la maison de Dieu.

Le Chapelain sort et le glas de la cloche qui résonne dans la salle délabrée arrête un moment cette spoliation à laquelle se livrent depuis le commencement de la nuit les cinq bandits.

SCÈNE V

La chambre où est morte Doña Maria. C'est l'aube, une de ces après aubes d'hiver où le vent hurle comme un loup et où la bruine se fard en tourbillons. Dans la chambre, la lueur du jour naissant lutte avec la lueur des cierges qui brûlent au chevet de la morte et il passe le long des murailles de la pièce comme l'ombre d'un oiseau. La pluie fouette les vitres de la fenêtre et s'effiloche en pleurs obstinés et froids d'une tristesse monotone qui paraît exprimer toute la tristesse de l'hiver et de la vie. La fenêtre s'ouvre sur la mer, une vaste mer verdâtre et qui donne l'effroi. C'est une de ces étroites fenêtres disposées comme des confessionnaux dans l'épaisseur d'un mur et flanquées de bancs de pierre où le chat vient dormir et où l'aïeule a coutume de filer sa quenouille. Deux femmes veillent le cadavre, l'une, haute et sèche, les cheveux en grosses mèches blanches et les yeux en flammes noires, est la nièce de la morte et s'appelle Doña Moncha ; l'autre, menue, pleine de componction et toute mielleuse, avec une habileté spéciale pour tailler des linceuls, est blanche d'une blancheur ancienne de vieil ivoire qui se détache avec une certaine expression dévote sur un habit nazaréen, on l'appelle Benita la Couturière.

BENITA LA COUTURIÈRE

Voulez-vous que nous enveloppions notre dame dans son linceul ?

DONA MONCHA

As-tu terminé l'habit ?

BENITA LA COUTURIÈRE

Vous pouvez le voir... Je n'ai pas arrêté les fils des coutu-

res, car, vraiment, un linceul ne demande pas les mêmes soins qu'une jupe pour aller au bal. Doña Monchiña de ma vie, voyez comme il est coquet, ce petit galon doré.

Doña Moncha approuve d'un geste. Benita la Couturière plie le linceul et monche les cierges avec les ciseaux qui pendent à sa ceinture et se balancent à l'extrémité d'un ruban bleu que l'on appelle hospicienne.

DONA MONCHA

Pauvre tante, il semble qu'elle s'est endormie !

BENITA LA COUTURIÈRE

Elle s'en est allée comme un oiseau... Elle n'a même pas eu d'agonie.

DONA MONCHA

Dieu nous garde d'en avoir une pareille... ! Son agonie a duré trente ans !

BENITA LA COUTURIÈRE

Il me semble que je la vois le jour où elle s'est mariée, avec sa mantille d'Almagro... Ce fut la même année et le même jour que la reine vint... Que de choses emporte le monde... J'aidai à lui coudre sa robe de fiancée et maintenant c'est à moi qu'il incombe de lui faufiler son linceul !

DONA MONCHA

Tu le lui as cousu deux fois, son linceul... Tout ce que tu couds est un linceul...

BENITA LA COUTURIÈRE

Doña Moncha de mon âme, ne dites pas cela... Très Sainte Vierge de la Pastourelle, il y a tant de méchantes gens et s'ils l'entendaient et le répétaient ! Doña Moncha de ma vie, ne me jetez pas cette renommée !

DONA MONCHA

Je ne porterais pas un point qu'auraient cousu tes mains... Elles portent malheur !

BENITA LA COUTURIÈRE

Ah !... Ne dites pas cela, Doña Monchiña !... Répondez-moi maintenant. Voulez-vous qu'avant de passer l'habit à la morte nous la lavions et la peignons ?

DONA MONCHA

Cette coutume me paraît un sacrilège.

BENITA LA COUTURIÈRE

Et pourquoi ? Ne va-t-elle pas comparaître en la présence

corps pendant que la tête roule sur les épaules et s'enfonce dans la poitrine. Benita la Couturière accourt.

BENITA LA COUTURIÈRE

Je vous aiderai, Doña Moncha.

DONA MONCHA

Coupe le linceul par derrière.

BENITA LA COUTURIÈRE

Cela ne sera pas nécessaire.

DONA MONCHA

Coupe-le.

BENITA LA COUTURIÈRE

Cela fait peine !

DONA MONCHA

Coupe-le, te dis-je.

BENITA LA COUTURIÈRE

Que de temps et de points perdus !

Benita la Couturière obéit avec un geste de regret et après, graves et silencieuses, les deux femmes enveloppent dans son linceul le corps de Doña Maria.

SCÈNE VI

Une plage plantée de pins. Dans cette immensité déserte, le vent et la mer confondent leurs voix en un bruit obscur et terrible. La barque avec la voile déchirée a donné par le travers dans les récifs de la rive et un marin saute pour reconnaître la terre. Le patron parle depuis le bord.

LE PATRON

Cette plage, il me semble que ce doit être la plage de Las Inas. Cherche pour voir si tu découvres le Roc del Frade.

LE MARIN

Je n'arrive même pas à voir mes mains. Les pins me paraissent les Pins du Roi.

L'HIDALGO

Alors, nous nous trouvons entre Campelos et Ricoy.

LE MARIN

C'est une plage de gros sable.

LE PATRON

Jusqu'à ce que l'aube pointe nous ne saurons où nous accostons.

LE MARIN

Avec une telle nuit, c'est certain. Nous aurons de la chance si nous ne naufrageons pas.

L'HIDALGO

De la chance pour nous, car les dauphins ne diraient pas de même.

On entend au loin une cloche, une de ces cloches de village, familières comme les voix des aïeules. Elle retentit de la sonnerie de l'orage.

L'HIDALGO

Nous devons nous trouver près de San Lorenzo de Andras. Je reconnais la cloche.

LE PATRON

Eh bien, nous n'avons pas peu dérivé. Nous ne pourrons naviguer avant le jour et encore alors nous verrons. Il nous faudra épuiser l'eau toute la traversée.

L'HIDALGO

Vous vous en irez seuls parce que ma patience est à bout et je n'attends pas.

LE PATRON

Mais il n'y a pas d'autre moyen possible, monsieur Don Juan Manuel.

L'HIDALGO

Pour vous autres, car moi je vais à pied d'ici à Flavia-Longa.

LE PATRON

Avec cette nuit ?

L'HIDALGO

Que m'importe la nuit !

LE PATRON

Il y a trois lieues, près de quatre...

L'HIDALGO

Trois heures de chemin.

LE PATRON

Trois heures si c'était jour clair, mais avec une telle obscurité...

L'HIDALGO

J'y vois de nuit comme les loups et pourvu que la crue n'ait emporté aucun pont...

L'Hidalgo saute à terre. Avec les rafales du vent arrive la voix de la cloche, informe et brouillée par la distance. Don Juan Manuel

essaie de s'orienter et, guidé par ce son, s'éloigne vers les pins où se plaint le vent avec un long hululement.

L'HIDALGO

Dieu m'ordonne de me repentir de mes péchés... Toute une vie ! Toute une vie !... Comme elle sonne loin la cloche, à peine si on la distingue ! J'ai été toujours un hérétique. Le meilleur ami du démon !... Je me serai trompé et ce ne sera pas la cloche d'Andras. Elle doit être morte à présent, cette sainte... Au Ciel la pauvre intercédera pour moi... Pour moi qui fus son bourreau !... Cependant je l'aimais et si je tourne les yeux vers le passé, je ne trouve dans ma vie d'autre péché que d'avoir fait une martyre de ma pauvre femme... J'aurais dû lui tenir caché que j'avais d'autres femmes, mais je ne sais pas tromper, je ne sais pas mentir !... Que de péchés ! Mon âme en est toute noire !... La religion est sèche comme une vieille !... Comme les tibias d'une vieille !... Elle a un visage de bigote et un corps de levrette... Comme l'homme a besoin de beaucoup de femmes et qu'on ne lui en donne qu'une seule, il faut bien qu'il les cherche au dehors. Si l'on m'avait donné dix femmes, j'aurais été comme un patriarche... Je les aurais aimées toutes et leurs fils et les fils de mes fils... Sans cela, ma vie apparaît comme un grand péché... J'ai des fils dans tous les villages à qui je n'ai pu donner mon nom !... Moi-même je ne puis les compter !... Et les autres bandits, craignant de se voir sans héritage à cause de mon amour pour mes bâtards, ont résolu de me voler, de me tuer... Mais j'ai sept vies. Elle a tout payé avec ses larmes, cette sainte. Où serais-je ? On n'entend plus la cloche...

Le fracas du vent au milieu des pins étouffe tous les autres bruits de la nuit. C'est une houle sourde et sauvage, un son rauque et sombre du sein duquel paraissent jaillir les éclairs. Don Juan Manuel, de temps en temps, s'arrête désorienté et essaie, pour découvrir son chemin, de profiter de cette lueur qui, subite et convulsive, s'ouvre dans la noirceur de la nuit. Tout à coup, il voit surgir des carrières qui semblent les ruines d'un château. L'écho du tonnerre roule au milieu d'elles comme ensorcelé. En s'approchant, il entend aboyer un chien et un autre éclair lui découvre une troupe de mendiants qui ont cherché un abri en ces lieux. Elles ont l'imprécision d'un songe, ces formes entrevues à la lueur de l'éclair. Patriarches haillonneux, femmes décharnées, garçons estropiés. Elles parlent dans les ténèbres et leurs voix déformées par le vent sont d'une confusion mystérieuse et grotesque, sortant de ce roc aux aspects de ruines chimériques qui auraient pour géolier un dragon ailé.

UNE VOIX

Contre qui aboies-tu, Carmélo ?

AUTRE VOIX

Quelqu'un rôde...

AUTRE VOIX

Ce doit être un passant égaré.

AUTRE VOIX

Quelque chien sans maître.

L'HIDALGO

Ce bois de pins, est-ce les Pins du Roi ?

UNE VOIX

On les nomme ainsi... Mais maintenant ils sont à nous autres, à nous qui nous y sommes fait un abri dans une nuit aussi sauvage.

L'HIDALGO

Y a-t-il place pour moi ?

UNE VOIX

Et vaste !

L'HIDALGO

La cloche qui sonnait il y a peu de temps était celle d'Andras ?

UNE VOIX

La cloche sourde d'Andras.

L'Hidalgo s'abrite avec ces mendiants qui vont en caravane à une fête votive. Grappe de vers qui traîne dans la poussière des chemins et s'égaille dans les marchés et les champs de foire des villes, psalmodiant des lamentations et des patenôtres. Dans toutes les demeures, on les connaît et ils connaissent toutes les portes de charité. Ce sont toujours les mêmes : Le Manchot de Gundar, le Perclus de Celtigos, Paula la Reine, qui fait téter un enfant, Andreiņa la Sourde, Dominga de Gomez, le Manchot de Léon, le père Cidran, le Morcego et la femme du Morcego. On entend très loin une autre cloche.

L'HIDALGO

On dirait la Nonne de Belvis.

LE MORCEGO

Comment l'a-t-il reconnue ?

LA FEMME DU MORCEGO

Il est très possible qu'il soit de par ici. Excusez ma question : Vous êtes d'ici ?

L'HIDALGO

Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Don Juan Manuel Montenegro.

LE MORCEGO

Pour de nombreuses années.

LE PERCLUS DE CELTIGOS

Il me le semblait bien.

DOMINGA DE GOMEZ

Moi, dès qu'il a parlé, je l'ai reconnu.

L'HIDALGO

A quelle distance sommes-nous de Flavia-Longa ?

LE MORCEGO

Quelque chose comme une lieue.

LA FEMME DU MORCEGO

Dis aussi trois, Morcego.

L'HIDALGO

La nuit est si obscure que je ne reconnais pas le chemin.

LE MANCHOT DE GUNDAR

Le coucou a déjà chanté deux fois et bientôt Dieu fera le matin.

LE MANCHOT DE LÉON

Noble monsieur, vous avez là une place où vous serez plus abrité du vent et de la pluie.

LA FEMME DU MORCEGO

Ecarte-toi, Andreiña, et laisse place à monsieur Don Juan Manuel.

ANDREINA LA SOURDE

Qui dis-tu ?

LA FEMME DU MORCEGO

Le seigneur de la maison grande de Flavia-Longa.

ANDREINA LA SOURDE

Hier, sur le chemin de Béalo, les gens disaient que la dame rendait son âme à Dieu.

LA FEMME DU MORCEGO

Ave Maria!... Mais puisque le Monsieur est ici présent.

L'HIDALGO

Je vais à son enterrement... Avec l'espoir de la voir encore en vie je viens de débarquer sur cette plage.

LA FEMME DU MORCEGO

Et en vie vous la trouverez, Monsieur. Il peut bien y avoir erreur dans ce que conte Andreiña.

LE MORCEGO

Comme elle est sourde, elle n'est jamais au fait de ce qu'elle passe par le monde.

DOMINGA DE GOMEZ

Et il y a beaucoup de gens farceurs qui lui disent des tromperies pour qu'elle aille ensuite les publier.

ANDREINA LA SOURDE

L'aveugle de Gundar m'a dit qu'il pensait aller à Flavia-Longa.

LE MORCEGO

Si c'est un conte de l'Aveugle de Gundar, c'est un mensonge.

ANDREINA LA SOURDE

Il y aura distribution d'aumônes dans la grande maison et un pauvre attrapera plus là que dans la Sainte Baye. Moi aussi je veux aller à ces portes qui ont toujours été de beaucoup de charité.

L'HIDALGO

Et qui continueront à l'être. Il y aura des aumônes pour tous ceux qui y viendront.

ANDREINA LA SOURDE

Elle a laissé un legs à cette intention, la défunte dame, pour que ses fautes lui soit pardonnées.

L'HIDALGO

Ce ne sont pas ses fautes qui ont besoin de pardon, ce sont les miennes ! Tout le maïs qui se trouve dans le greaier se partagera entre vous. C'est une restitution que je vous fais, puisque vous êtes si misérables que vous ne savez pas recouvrer ce qui devait être vôtre. Vous avez l'âme marquée au fer des esclaves et vous êtes des mendiants parce que vous devez l'être. Le jour où les pauvres se réuniraient pour brûler les semailles, pour empoisonner les fontaines, serait le jour de la grande justice... Ce jour arrivera, et le soleil, soleil d'incendie et de sang, aura la face de Dieu ! Les maisons en flammes seront des fours meilleurs pour votre faim que les fours du pain. Et les femmes et les enfants et les vieux et les malades crieront au milieu du feu et vous chanterez et moi aussi, parce que ce sera

moi, celui qui vous guidera ! Vous êtes nés pauvres et vous ne pourrez pas vous rébellier contre votre destin. La rédemption des humbles, nous devons la faire, nous qui sommes nés avec l'impétuosité des maîtres, quand se fait la lumière dans nos consciences. Dans la mienne se fait cette lumière de tempête. Maintenant parmi vous il me semble que je suis votre frère et que je dois aller par le monde avec la main tendue, et comme je suis né noble, je me trouve plutôt l'âme d'un bandit que celle d'un mendiant. Pauvres misérables, âmes résignées, fils d'esclaves, nous autres nobles nous vous sauverons quand nous nous ferons chrétiens.

La troupe de mendiants est remuée avec un long murmure semblable au murmure de la prière avec lequel elle demande l'aumône aux portes. Quand la rumeur s'apaise, s'élève la voix d'un mendiant gigantesque qui a les yeux rongés par la lèpre et dans cette voix nasillarde et sombre se traîne comme une larve la tristesse millénaire de son âme d'esclave.

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Dieu Notre Seigneur nous donnera dans le Ciel sa récompense à tous ceux qui ici souffrons des peines. C'est sa loi que les uns soient pauvres et les autres riches. Dieu Notre Seigneur, à nous, les pauvres, ordonne d'avoir patience pour demander l'aumône et aux riches il leur ordonne d'avoir de la charité et le riche qui partage son pain de froment avec le pauvre a mieux gagné le Ciel que le pauvre qui le reçoit et n'en sait pas gré. C'est la loi de Notre Seigneur !

Don Juan Manuel frissonne. Jusqu'à son visage arrive le souffle pourri de cette voix nasillarde et c'est à peine s'il peut dominer un mouvement d'écart. A la livide clarté de l'aube, la figure gigantesque du mendiant lépreux se détache dans la cavité des carrières. L'Hidalgo éprouve une émotion chrétienne.

L'HIDALGO

Tu es le pauvre de Saint-Lazare ?

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Oui, Monsieur.

L'HIDALGO

Et tes fils ?

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Tous les cinq sont recueillis à l'hôpital.

L'HIDALGO

Ils ont le même mal que toi ?

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Oui, Monsieur... Moi, comme je suis né paysan, je ne peux pas rester prisonnier dans l'hôpital... Si je ne vois pas les champs et les chemins, je me meurs de tristesse. L'hôpital est comme une prison et, enfermé là, je mourrais de peine... Ce mal si triste ne me tue pas et cela me tuait de ne pas voir les cultures, les vignes et les châtaigneraies.

L'HIDALGO

Il fait déjà jour !... Job, si tu peux marcher, viens avec moi.

LE PAUVRE DE SAINT-LAZARE

Allons, Carmélo! Aujourd'hui tu as trouvé un os à ronger.

Carmélo, un chien vieux et laid qui sommeille aux pieds du lépreux, se dresse et se secoue. Don Juan Manuel va sur le chemin et la troupe des mendiants se met en mouvement derrière lui avec une clameur dolente.

LES MENDIANTS

Doña Maria était la mère des pauvres! Il n'y eut jamais porte de plus de charité! Dieu Notre Seigneur l'a appelée à lui et la tient dans le ciel à côté de la Très Sainte Vierge! Elle était la mère des pauvres!

L'HIDALGO

Pourquoi ne cheminez-vous pas en silence? Elle était ma mère aussi, elle était tout ce que j'avais au monde et je ne pleure pas!

Ainsi termine la première journée.

DON RAMON DEL VALLE-INCLAN

Traduit du castillan par JACQUES CHAUMIÉ.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Cécile Périn : *La Pelouse* ; Sansot, 3 fr. 50. — Ferdinand Lovio : *Derniers rondels païens* ; Albert Messein, 3 fr. 50. — Emile Payen : *Vaines étreintes* ; E. Sansot, 3 fr. 50. — Charles Dornier : *L'Ombre de l'homme* ; Société française d'imprimerie et de librairie. — G. -M. Savarit : *Élévations sentimentales* ; Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Timothée Paret : *L'Ame vibrante* ; Albert Messein, 3 fr.

Des livres de femmes ! Une bonne demi-douzaine. Le colis postal qui me les apporta en était comme vaporeux, aérien, impondérable. Il ne faut pas flatter une femme, même avec une fleur de rhétorique, a dit un disciple du prince des penseurs. Je ne retiendrai de ce bouquet que l'ouvrage de M^{me} Cécile Périn. Que l'haleine desséchante de la critique respecte le reste.

M^{me} Cécile Périn nous a déjà fait connaître son talent par trois volumes de poésies, dont l'un, *les Pas légers*, plaisait surtout par son parti pris de rester discrètement maternel. Ce nouveau livre, *La Pelouse*, est agréable à lire. Il ne réserve pas de grandes surprises, mais des satisfactions tempérées. Aux côtés de Georges Périn, qui est un poète minutieux, profond et sensible, M^{me} Cécile Périn a pu s'exercer à voir juste les choses qu'il faut voir pour être un poète. Elle s'est en outre habituée à manier une technique classique, suffisamment onduleuse et qui, parfois, laisse passer en cachette un vers de quatorze pieds. Un rien de symbolisme dans la façon d'écrire et même de penser, ce qui nous vaut des formules tendrement désuètes.

Douce magicienne en robe de silence...

et ailleurs :

Mon cœur est une ruche où de frêles abeilles
Rapportent chaque soir un étrange butin.

Mais M^{me} Cécile Périn, je l'ai dit, sait quelles choses il faut regarder. En contemplant la *pelouse*, elle a remarqué que

L'éclat des soirs d'été se concentre sur elle.

Elle fixe de même, et directement, un certain nombre de détails précis et efficaces qui donnent à sa poésie de la vérité. Au rebours des femmes qui aspirent à la force et emploient exclusivement un vocabulaire turgescent et bouffi, M^{me} Périn se confie plutôt aux termes atténués, ce qui lui fait dispenser à l'excès le *rose*, le *mauve* et le *doux*. Elle se sert d'ailleurs heureusement de cette palette mineure

pour colorer des motifs d'amour et d'amitié. Je ne m'en plaindrai pas, moi qui demande à l'art d'être avant tout vivant et humain.

§

Grâce au ciel, la poésie érotique n'est pas morte. Deux livres nouveaux me font même croire qu'elle se porte bien.

M. Ferdinand Lovio, après avoir mis la *Hollande en rondels*, a successivement publié les *Rondels païens*, les *Nouveaux rondels païens*, puis les *Nouveaux nouveaux rondels païens*. Il donne aujourd'hui les **Derniers rondels païens**, modeste recueil de sept cents pages. Eh quoi ! dira-t-on, déjà les derniers ! Que personne ne pleure ! Il nous reste à espérer les *Nouveaux derniers rondels païens* et quelques autres à la suite. M. Ferdinand Lovio est un sage ; il a trouvé sa forme et il s'y tient : le rondeau simple, en vers de douze, huit, sept, six pieds et même moins. Avec cela, il n'y a plus qu'à marcher, et M. Lovio ne s'en fait pas faute, puisque, de 1911 à 1913, il a composé plus de six cents rondels. On ne peut s'emparer d'un pareil record qu'en consentant à ne rien perdre ; c'est bien l'avis de ce poète qui compose au jour le jour, et qui cite abondamment ses sources, le plus souvent issues de la presse quotidienne. M. Lovio prouve en tous cas que la volupté prime sur toutes choses et qu'on peut en toutes matières trouver thème à gaillardises. Poésie érotique, ai-je dit ? On conçoit, à lire les *Derniers rondels païens*, que beaucoup ont cru être érotiques qui sont demeurés de benoîts sacristains.

M. Lovio ne saurait redouter cet échec. Il va fort loin, ma foi, et non sans fantaisie. Je ne sais quelle page citer pour conserver à cette revue sa réputation de sagesse. Mais voici cependant un rondel des plus raisonnables :

Avec « une femme du monde »
Puisqu'il voulait « causer » un peu —
Une voilette sur les yeux
Je devins telle, en la seconde :

Je fis ma Laure, ma Joconde,
Fidèle à la règle du jeu —
Avec « une femme du monde »
Puisqu'il voulait « causer » un peu ;

Or, Lui, réclamant go... Golconde —
Je refusai, songeant : parbleu !
Autrement, tout ce que tu veux ;
Mais tu ne feras rien d'immonde
Avec une femme du monde.

Je vais peut-être signaler le livre de M. Lovio à la curiosité de toute une impétueuse clientèle. Mais, enfin, le devoir avant tout, n'est-ce pas ?

Quant aux **Vaines Etreintes** de M. Emile Payen, qu'on nous annonce, dès la première page, comme expurgées par ordre du parquet, je les ai trouvées exprimées, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, en rigoureux sonnets formés de rigoureux alexandrins. Ce nouvel exemple montre que l'imagination créatrice peut être respectueuse de la norme, alors même que les autres formes d'imagination ne s'en soucient guère.

§

Avec son premier recueil de vers, qui s'appelait : *La Chaîne du Rêve*, M. Charles Dornier, paraît-il, obtint il y a une dizaine d'années, « la première mention au concours Sully-Prudhomme et le prix Follope ». Nul doute qu'avec **l'Ombre de l'homme** il ne se voie comblé de dignités du même ordre.

Je ne sais rien de M. Dornier et je suis bien navré d'avoir lu ce livre et d'avoir à le juger. Aussi bien ne traions pas sur cette pénible besogne. M. Dornier versifie avec une pesante difficulté. Il épuise une verve des plus laborieuses sur des séries de motifs héroïques que le dix-neuvième siècle a fatigués à l'excès. Il aborde tour à tour *Zénon, Gutenberg, Colomb, Corneille, Ulysse et Kalypso*, travail de rhéteur, travail qu'on suspend quand on le veut bien, mais qu'on pourrait aussi bien poursuivre indéfiniment.

S'il touche à des sujets proches et modernes, c'est pour les accabler sous les festons et les guirlandes d'une éloquence romantique, aux artifices malheureux. Citons, pour être précis, certain sonnet qui s'intitule *l'Hercule Moderne* et qui fait curieusement penser à *MM. Bouvard et Pécuchet*, dont, cependant, je ne dis pas de mal, à mon ordinaire.

Les héros ne sont plus qui perçaient de leurs traits
Les lions de Némée et les hydres de Lerne.
L'homme a barré le fleuve et chassé la forêt,
Et l'humble savant seul est l'Hercule moderne.

A quoi bon désormais la massue et les rêts :
La cellule aujourd'hui remplace la caverne.
La pointe du scapel aigu tient en arrêt
L'atome que la loupe en son clair orbe cerne.

Dans les veines croisant leurs drus et bleus halliers
Le chimiste en silence achève sa victoire
Sur les monstres captifs de son laboratoire.

Le microscope fin lui livre par milliers
Dans une goutte d'eau qu'il grossit comme un globe
En noir fourmillement cette hydre, le microbe.

Que dire de plus ? M. Dornier n'est sans doute plus à l'âge où l'on change d'opinions. Rien dans ses vers ne laisse d'ailleurs croire

qu'il y aurait avantage pour nous à le voir brûler ce qu'il adore, et chercher de nouveaux dieux.

§

M. C.-M. Savarit a muni ses **Elévations sentimentales** d'une petite préface qui vaut qu'on la discute. Elle vise essentiellement certaines libertés prosodiques que le poète a cru devoir adopter et dont il s'excuse : « Ce ne sont point des licences, explique-t-il, mais des expressions du sentiment qui ne pouvaient avoir d'autres formes. Je supplie, surtout les poètes, de les entendre ainsi. » Diable ! M. Savarit n'a pas la conscience tranquille. Quelle fut donc son audace ? Il a mêlé selon ses besoins des vers de mesures variables — douze, dix, huit et six pieds, presque toujours — ; il a répété, espacé certaines rimes et admis certaines autres que l'on dit « pauvres ». Tout va bien, et avouons qu'il n'y a pas là de quoi fouetter un chat. Ce qui est plus grave, c'est la candeur dont M. Savarit fait preuve : « Je m'étonne..., dit-il, que les poètes français, à quelques exceptions près (La Fontaine est cité) se soient toujours servis d'une forme fixe, invariable, pour exprimer des sensations ou des sentiments qui sont, par leur nature, infiniment mobiles, multiformes, variables et divers. » M. Savarit s'étonne, sans doute, et ne nous étonne pas moins. Sa préface n'est pas datée de l'an 1890, mais bien de 1914. Et M. Savarit s'adresse à des poètes ! Toutes proportions gardées, cela fait penser à ces traités d'histoire de France où l'on ne mentionne ni la Révolution française, ni le règne de Napoléon. Plus loin, M. Savarit s'occupe de la rime et dit : « Je ne comprends pas davantage l'autre arrêt, celui de la rime, à l'accolement invariable de deux rimes. C'est à peine si on ose en employer trois dans certaines strophes. » Mais si, Monsieur, on ose ! N'auriez-vous pas lu Verlaine, pour ne citer que celui-là ? Qu'avez-vous besoin de vous excuser de hardiesses illustrées au siècle dernier par des poètes aujourd'hui classiques.

A coup sûr, si M. Savarit prétend à un prix d'Académie, ses timides entreprises pourront encore lui coûter cher. Mais, pour nous, tenons-le quitte de ses sages précautions.

La fin justifie les moyens. On se fait pardonner par l'excellence de son ouvrage et non par la dialectique des préambules. M. Savarit ne s'explique pas qu'à notre époque « les poètes aient si peu songé à la liberté du rythme et de la rime ». Les poètes y ont songé, plus que ne le croit l'auteur des *Elévations sentimentales* (soit dit sans vouloir diminuer le mérite de ses initiatives) et ils ont tiré de leurs songes quelques durables réalités.

Les hésitations et les résolutions de M. Savarit ne l'ont pas empêché d'écrire un livre tendre et d'un sentiment généreux, souvent trahi par une écriture sans souplesse. Si nous n'avions pas été in-

formé qu'il y avait là des audaces, nous aurions sans doute recommandé au poète de se montrer plus souvent audacieux.

§

Je ne voudrais pas, en mentionnant le livre de M. Timothée Paret, *l'Ame Vibrante*, jeter de la défaveur sur l'école littéraire française qui fleurit à Haïti. Mais cet ouvrage exotique m'a procuré quelques bons moments et je me ferais scrupule de n'en rien dire.

Haïti est un microcosme. M. Timothée Paret est résolument de Haïti. Il a tiré de son île natale toute la substance de son œuvre. L'histoire tourmentée de ce petit pays lui fournit d'innombrables thèmes, et leur développement fait songer que si la poésie héroïque était chassée du reste du monde, elle se réfugierait avec succès dans les Antilles. Lisez plutôt ces quelques vers extraits d'un sonnet à *Toussaint-Louverture* :

Mais Toussaint nourrissait, en son vaste cerveau,
Un projet formidable et génial, en somme :
Transformer Saint-Domingue en un pays nouveau,
Faire une nation qu'en admirant l'on nomme !..

Je préfère peut-être à ce quatrain le suivant, qui est consacré à Dessalines :

L'illustre fondateur de notre Indépendance
Se rendait dans le Sud. Ses yeux emplis d'orgueil
Lançaient de vifs éclairs — pareils à ceux que lance
La foudre, — avant-coureurs de désastre et de deuil...

On voit qu'il est inutile d'aller chercher au loin l'inspiration que l'on trouve sans quitter sa petite patrie. M. Paret le croit justement et il est même parvenu à me faire lire tout d'une haleine une merveilleuse petite préface autobiographique, dans laquelle il décrit les alternatives de sa longue fortune (il aura vingt-sept ans dans deux mois). Je conseille vivement la lecture de *l'Ame vibrante* aux jeunes gens trop enclins à concentrer tout l'intérêt du monde sur eux-mêmes. Ils y apprendront d'ailleurs une curieuse chose : c'est que, pour attaché que l'on soit à la terre natale, on ne refuse pas la louange d'importation. M. T. Paret a fait connaître ses essais au « maître » Auguste Dorchain — voilà qui est furieusement haïtien —. M. Dorchain, « un des plus grands poètes actuels de la France », paraît-il, a comblé M. Timothée Paret de compliments. Après son enthousiasme, tout éloge devant paraître fade, nous jugeons bon de nous arrêter. Je n'ai pas à craindre de voir M. Paret perdre le courage que M. Dorchain lui infusa : les éloges seuls passent la mer.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Antoine de Lévis-Mirepoix : *Le Nouvel apôtre*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Gaston Chéreau : *Le Remous*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Paul Margueritte : *Nous, les mères*, Plon, 3 fr. 50. — Jean Piot : *Le Village*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Adolphe Darvant : *La Vie de garçon de Luce*, Plon, 3 fr. 50. — Léon de Lapérouse : *Le Mas est lézardé*, P. Lethielleux, 3 fr. 50. — J.-E. André-Bonnet : *Les Mémoires de Jacques Pitard*, Société moderne, 3 fr. 50. — G. Lechartier : *La Confession d'une femme du monde*, Plon, 3 fr. 50. — Maurice Larue : *Les Deux vierges*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Jean-Marie DeFrance : *La Lumière*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Edouard de Keyser : *Savério samuse*, E. Figuière, 2 fr. 50. — Joseph Schewael : *Comment mourut Aïni*, B. Grasset, 3 fr. 50.

Le Nouvel apôtre, par Antoine de Lévis-Mirepoix. « Si le hasard amène des maîtres d'école français à ouvrir ce livre, je les prie d'en accepter l'hommage. Et c'est afin de bien leur marquer que ce récit où se trouve décrite une sorte de maladie de l'esprit dont parurent atteints quelques-uns d'entre eux n'est animé d'aucune hostilité contre leur personne. » C'est justement parce que cette histoire de Firmin Lubarriou n'est entachée d'aucun parti pris qu'elle semble beaucoup plus désolante. Ce jeune instituteur est un fort honnête garçon qui a la ferme résolution d'accomplir toute sa mission de bon socialiste. On lui confie le cerveau du peuple dans lequel il doit introduire les germes des nouvelles croyances, mais il n'a pas besoin de s'occuper de son cœur, car c'en est fini des sensibleries et des légendes : chacun doit être peu à peu armé de ses droits et, on le sait, les droits de l'homme passent généralement avant ses devoirs. Former la conscience des enfants aujourd'hui, c'est les éclairer sur leurs besoins de liberté sans cesse grandissants avec eux, leur apprendre qu'on a fini par faire des lois pour sanctionner ce qu'on ne pouvait empêcher et leur démontrer que leurs parents, leurs aînés, par conséquent leurs supérieurs, patrons, propriétaires ou gendarmes, ont généralement tort de détenir la puissance de l'argent ou celle de l'autorité. Le petit village de Romantoux est un endroit paisible où le maire fait des concessions au curé, ou le curé ménage les susceptibilités de ses principaux paroissiens et où l'on vit en bonne intelligence sans trop chercher la nuance des opinions. Notre instituteur va changer tout ça. Il cherche, lui, l'absolu dans l'application de ses principes. Comme il ne peut pas regarder de haut certaines choses, il les met à sa portée ; oubliant l'esprit, il s'en tient à la lettre et fabrique de la liberté pour les sots qui n'en devraient jamais avoir besoin. L'enseignement républicain socialiste convenant à peine aux philosophes, il en tire une sorte de justice enfantine qui ne respecte ni les coutumes, ni les situations. Il commence par mettre les gamins en rébellion scolaire avec leurs parents et attire au café des jeunes gens sous prétexte de réunions sportives. Jamais en France on n'avu tant d'athlètes complets ou incomplets et jamais on n'eut à se plaindre

de tant de faiblesse morale. On ne développe pas la volonté en développant les muscles et toutes ces sociétés athlétiques sont bien ridicules quand on songe à la frousse intense que tous ces combattants pour rire ont d'être battus par l'autre ennemi, celui qu'on s'efforce de copier. Je me rappelle une mirifique image d'une fête sportive où l'on voyait un tas de crapauds étendus devant la tribune pavoisée d'un ministre qui les bénissait en brandissant sur eux le papier de son discours. A y regarder de près, ces crapauds formant des rosaces, des carrés, des losanges, étaient des hommes presque nus à quatre pattes. C'était hideux. Mais qui peut bien s'apercevoir maintenant en France de l'inconcevable stupidité de certains exercices ? Le minuscule village de Romantoux aura sa société sportive comme chaque grande ville et naturellement, après avoir bien pércré au café d'en face, les fortes têtes auront aussi, un jour de tirage au sort, l'envie de chanter l'Internationale, car la guerre contre la nation voisine étant déclarée impie, rien n'empêche plus de rêver de guerre civile pour laquelle on prépare ses poings et ses pieds d'équipe à équipe et d'écoles à écoles. Firmin Lubarriou forme des apôtres, des sectaires encore moins intelligents que lui. Un antimilitariste déserte, puis un pauvre gosse, malade, se suicide pour l'amour de l'étude. Firmin commence à croire qu'il s'est peut-être trompé. Seulement il est trop tard. Il faut, semblable aux nobles exemples des révolutionnaires, mourir pour son idée sinon pour sa patrie et, la guerre véritable étant déclarée, mettre la crosse en l'air en ramenant les compagnons en arrière. Pour accomplir jusqu'au bout sa mission de socialiste libérateur des foules, il emploiera certainement autant de courage qu'il en aurait eu à lancer ses camarades en avant. Je ne saurais trop louer l'auteur de sa mansuétude. Il a essayé de trier le bon grain de l'ivraie, mais ses excellentes intentions n'en font que mieux ressortir sa duperie sentimentale. N'en déplaise à M. Antoine de Lévis-Mirepoix j'aurais fusillé son instituteur le jour même où il chantait l'*Internationale* et pour ce seul caprice qu'en un beau site, devant la belle nature entourant Romantoux, les fausses notes sont des crimes. Pourquoi diable se gêner ? J'ai horreur de la *Marseillaise* dont les paroles sont bêtes si l'air en est martial, et j'ai plus horreur de l'*Internationale* écrite en un patois vraiment ahurissant. On ne dit pas assez ces choses fort simples. Sous prétexte d'athlétisme... inutile de faire le crapaud. Tenons-nous droit et coups pour coups.

Le Remous, par Gaston Chéreau. Ah ! le symbolique et beau roman ! Et comme il y a de belles vérités à puiser dans cette fiction, terriblement pittoresque. *Le Remous* est la suite de *l'Oiseau de proie*, je crois, où l'on se trouvait dans ces mêmes forêts de pins d'où les paysans des landes tirent la résine, trésor qu'ils ont perpétuellement

peur de voir s'enflammer. Un château, celui de Quatreloups, est au milieu de ces contrées sauvages, à la merci d'un bandit qui a déjà mis le feu et la désolation en plusieurs lieux. Faute de preuve (et parce que la justice d'aujourd'hui est pleine de sollicitude pour la « canaille »); on l'a relâché, mais il tourne autour de la famille d'Arbot. Il a déjà jeté un chien enragé dans leurs étables, on le sait, mais personne n'a la simplicité d'âme voulue pour tirer un coup de fusil sur l'autre. Tous ces gens sont d'ailleurs compliqués. Le fils aime et séduit la fille de son garde, puis s'énamoure un peu plus tard d'une jolie mondaine. Quant au père, le marquis d'Arbot, il finit par concevoir une idée bizarre de distraction : on jouera la comédie au château. Tout le monde sera de la fête, nobles et vilains. Un piètre dramaturge lui fabrique, tant bien que mal, une mort de la princesse de Lamballe et il apprend à ses vassaux comment on chante la Carmagnole et pourquoi (?) on a massacré des jolies femmes sous la Terreur. Grâce aux animosités et aux complicités, ce troupeau de brebis bêlantes se change en compagnie de loups. Le grand soir venu, on boit pour trouver de l'inspiration, puis on copie textuellement la sombre page ; on tue la fille de la maison, qui représentait M^{me} de Lamballe, et on met le feu au château, sans doute parce que le feu purifie tout : « Il est des résurrections qu'il ne faut pas tenter. » En effet, ces paysans, qui ne connaissaient pas leur histoire, ont fidèlement reproduit ce mouvement de foule consistant à piller, à tuer et à incendier dans un état d'ivresse des plus naturels lorsqu'on voit rouge. Ils sont devenus des rouges, du bonnet phrygien à leurs sabots. L'ivresse tombée... tout le monde est innocent... c'est même l'innocent du pays, l'idiot du pays, qui a assassiné Gabrielle ou M^{me} de Lamballe. Ensuite démêlés de la justice et misère générale. A la place de l'auteur, j'aurais tiré le rideau sur les figurants du grand soir, car il ne pouvait pas aller plus loin dans l'ironie sanglante. *Le Remous* est une admirable leçon de morale... que je me permets de résumer ainsi : défense de jeter du pain et des jeux... aux bêtes féroces.

Nous, les mères, par Paul Marguerite. Il est bien certain qu'entre une mère et une fille il y a une différence d'opinion égale à leur différence d'âge et si un père et un fils peuvent mieux se comprendre malgré la dite différence, c'est que les hommes sont émancipés de bonne heure, ce qui leur permet... quelques complicités. M^{me} Pierre Gimone a le cœur sensible et cette sorte de fièvre maligne qui résulte de sa sensibilité lui fait prendre les choses par leur côté tragique. A-t-elle raison ? A-t-elle tort ? On a toujours tort de ne pas vivre en harmonie avec son temps. Sa bru ne veut pas nourrir son enfant parce qu'elle tient un rang dans le monde et que son mari est amoureux de ses charmes. Son fils, un avocat distingué, mène une vie un peu étoffée où la morale étroite des gens qui s'aigrissent

dans la solitude y perd ses lambeaux. Alors cela se termine par les catastrophes prévues : ruines et déchéances; mais la mère est là. Malgré ses vagues impulsions d'égoïsme, elle se ruinera pour réparer la brèche et n'aura même pas la consolation de garder près d'elle une fille qu'elle a protégée contre la passion adultère. Tout finit donc au mieux pour les relativement coupables et la mère qui disait : nous, comme le roi, détronée et un peu diminuée par son volontaire isolement, demeure incomprise quoique résignée. Cette mère est, si j'ose m'exprimer ainsi, une période de transition entre les femmes de cœur, les sentimentales (souvent très encombrantes) et les égoïstes, celles qui veulent vivre leur vie en passant sur le corps du voisin. Quand tout le monde enjambrera le corps du voisin, c'est qu'il n'y aura plus que des vainqueurs et ça ira tout seul! (Je parle du *ça ira*, chant de triomphe bien connu!)

Le Village, par Jean Piot. Cette étude rurale est très consciencieuse. La pauvre existence de Gabrielle, l'enfant du chemineau italien et de la paysanne, coule lentement entre ses deux rives de prairies. L'auteur n'a pas voulu se servir des outrances de ton qu'on a coutume d'employer aussitôt qu'on est en présence de la terre nue et des terriens mal habillés. On claboude un peu quand Gabrielle met à son tour au monde un enfant des plus naturels, mais on en prend vite son parti. Ces gens, qui touchent encore à la saine animalité, ne demeurent pas longtemps malveillants. On se tasse et ça se classe. La vie du village, c'est le cours du ruisseau. Toutes les fanges de la société s'y éclaircissent et n'en troublent point le cristal parce que tout de même l'air pur, le ciel s'y reflète. Gabrielle perd son enfant et sa petite dignité de mère. De chute en chute, quand on a fanté, peut-on garder un semblant de vertu, elle va se jeter dans le grand courant de Paris qui l'attire. Tous les ruisseaux même paisibles mènent là et elle achèvera de s'y perdre. Le ton modéré de cette œuvre en fait tout le charme.

La Vie de garçon de Luce, par Adolphe Darvant. Une jeune personne bien élevée et très instruite songe à venir en aide à sa famille en cherchant à gagner sa vie. Elle tombe dans un clan féministe, naturellement, et regrette amèrement d'avoir fait de beaux rêves d'indépendance sociale. Cependant, il est à remarquer que cette Luce trouve pourtant du travail, des appointements, choses inconnues aux jeunes filles de jadis qui ne rencontraient généralement que le vieux Monsieur comme première rétribution de leurs efforts. Le fait même qu'une Luce peut vivre sa vie de garçon en plein Paris sans rencontrer des gens qui la traitent de fille me paraît un symptôme des plus heureux pour l'avenir. Luce épouse, en outre, un musicien de talent, ce qui ne lui serait pas arrivé si elle était restée chez elle. Moralité : le féminisme mène à tout, à la condition d'en sortir.

Le Mas est lézardé, par Léon de Lapérouse. Sous forme de roman, c'est la triste histoire des vignobles du midi et de la mévente des vins, cette fameuse crise qui tourna vraiment à la révolution en renouvelant des scènes de la vieille Jacquerie. Les gens du midi, excessifs comme les veut leur soleil, ont planté trop de vignes, et quand la vigne va tout va ; mais quand elle est malade tout s'arrête. Une mauvaise année suffit à un désarroi général. De plus, il y a la mauvaise foi de l'intermédiaire, et Jean de la Roche, le noble paysan propriétaire de son mas, le voit se lézarder peu à peu sous le poids des exigences commerciales. Le fils est là pour louer ses deux bras, heureusement. Il fera des journées chez les autres. Le domaine rapetisse, mais c'est encore le nid familial, et dans le nid, même branlant sous les bourrasques, demeure l'espoir.

Les Mémoires de Jacques Pitard, par J.-E. André Bonnet. Ce barbier-chirurgien, élève d'un abbé quelque peu porté sur la bonne chère, découvre une association de francs-maçons à une époque déjà fertile en empoisonnements de toutes sortes. Un certain docteur, Newkry, philosophe savant, éblouit ce pauvre enfant déjà troublé par les appétits de son âge, de la vivacité de ses propos quant aux libertés qu'on peut prendre au nom, justement, de la liberté naturelle. On fait un long voyage en coche pour découvrir au fond des grottes de l'Auvergne ce qui reste de l'homme primitif. Rapportant des crânes et des armes de silex, nos gens sont attaqués et embastillés. Ils ont le temps de réfléchir sur les destinées de l'humanité et de revenir à leur étuve de simple barbiers, faisant ce que leurs pères avaient fait avant l'ère des ambitions fatales et des libertés trop neuves.

La Confession d'une femme du monde, par G. Lechartier. Cette femme du monde, que gagne la seule folie de la vanité, paraît un peu puérile. Ne sont du vrai monde (au moins autrefois, il y en avait un vrai) que ceux qui ont assez l'habitude et de l'argent et des joies qu'il procure pour ne pas s'en griser. « Je venais de terminer ma toilette avec un soin particulier — ne me devais-je pas à ma nouvelle situation ? — quand Chantal est entrée en coup de vent. Elle venait me prendre pour m'emmener « faire du footing » au Bois. Elle m'a tout de suite parlé de *Femina*, qu'elle venait de voir, et m'a assuré qu'elle était jalouse, parce qu'elle ne s'y trouvait que deux fois contre moi quatre — ce qui m'a fait plaisir. Nous avons laissé l'automobile au coin de l'avenue des Acacias et avons pris le sentier de la Vertu. » J'étonnerai peut-être beaucoup l'auteur en lui assurant que j'ai connu des femmes du monde qui tremblaient à l'idée de se voir confondues avec les actrices, les cocottes et les créatures tarées ou tarifées qui ont leur photographie ou leur « footing », dans ces genres de commères de revue. On ne peut y tolérer le

portrait de ses chiens que lorsqu'on est Colette Willy ou la duchesse d'Uzès... et encore... contre la forte somme!

Les deux Vierges, par Maurice Larue. Curieux parallèle entre Jeanne d'Arc et Charlotte Corday. Usant du moyen employé par Huysmans qui consiste à entrelacer une intrigue ou la vie même à l'histoire, l'auteur nous montre un habitué des bibliothèques aux prises avec les difficultés des psychologies féminines. Je crois que le savant, voyant plus clairement les mobiles de Charlotte, la préfère, peut-être comme plus humaine, à Jeanne.

La Lumière, par Jean-Marie Defrance. Des merveilleuses applications de l'électricité on passe aux différents emplois que l'on peut faire des lumières intellectuelles acquises dans ces derniers temps de socialisme ingénu. Je ne veux retenir que la poudre éclairante que l'on jette aux yeux du peuple et qui finit par supplanter toutes les lampes plus ou moins modernes.

Savério s'amuse, par Edouard de Keyser. Un jeune Turc revient à Constantinople très fier de parler un français jusqu'à un certain point bien parisien. Le bon camarade qui l'accompagne se contente de l'imiter, tellement il l'admire; mais dès qu'il s'efforce à la grâce parisienne, il se ridiculise, et quand il reprend la conversation en grec, il gagne beaucoup plus de terrain. Il finit par épouser la riche héritière au nez, un peu long, de son camarade. Etude de mœurs très poussée et amusante.

Comment mourut Aïni, par Joseph Schewæbel. Une vengeance au village de Tizi-Medjbeur. On tue la courtisane Aïni parce qu'elle favorise les ennemis, les jeunes hommes d'Arbala. Léon Frapié, qui préfacie ce livre, dit, et je ne saurais mieux dire: Joseph Schewæbel est de la race des bons conteurs français: il a le don d'éprouver des sensations personnelles et de nous en faire part avec sincérité. Les plus grands écrivains n'ont pas d'autre mérite.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Francis Jammes: *Feuilles dans le vent*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — Charles Morice: *Pages choisies de Jean Dolent*, 1 vol. in-18, 3.50, Messein. — Georges Duval: *Mémoires d'un Parisien*, 1 vol. in-18, 3.50, Flammarion. — Gaston Biou: *Aux écoutes de la France qui vient*, 1 vol. in-18, 3.50, Grasset. — *L'Amour-Amant*, 1 vol. in-12, relié vélin, lettres ornées, 20 fr., Gustave Davois.

Voici un nouveau livre de Francis Jammes: **Feuilles dans le vent**. On y trouve, en effet, toutes les images, toutes les odeurs et toutes les couleurs de la nature, mais ces feuilles, qui se dessinent et qui se soulèvent dans le vent, s'en vont comme les pensées du poète par delà le ciel: « Au delà des champs patriarcaux et de la route où va la couturière tenant un rameau lourd de cerises noires, il y a

le coteau ; au delà du coteau, il y a la pelouse ; au delà de la pelouse, il y a les sommets ; au delà des sommets, il y a le ciel ; au delà... » Et la méditation du poète devient une prière : « Je souffre aussi, mon Dieu, d'avoir entrevu la beauté d'En Haut dans celle que j'ai connue sur la Terre et de ne pas l'atteindre. » Redescendons avec lui sur la terre et écoutons-le nous parler de quelques hommes qui, vivants ou morts, sont ses amis. Jammes, qui sait nous faire sentir la poésie ou la mysticité d'une œuvre, sait aussi peindre ou sculpter les visages qu'il a regardés et aimés. Carrière : « Sa tête aux forts méplats, rejetée en arrière, ressemble à une motte d'argile où tremblent deux gouttes d'eau malicieuses et sur laquelle, comme une moustache, se serait posé un épi de blé. Le nez a reçu un coup de pouce de bas en haut. La bouche est fine... » Charles Lacoste : Pour juger l'œuvre du peintre des jardins et des sous-bois, Jammes la compare à une femme « aussi discrète que belle, qui n'expose qu'avec pudeur ses lignes et sa chair sans défaut ». Il ajoute : « Il était naturel que cette beauté passât d'abord inaperçue parmi tant d'extravagances. » Voici un portrait de Charles Guérin : « Il était pâle de cette pâleur de ceux qu'éclairait une flamme au-dedans. Il était bien l'*Homme intérieur*. Son front droit, sous des cheveux en brosse un peu longs, ses yeux couleur de palissandre sertis de cils d'ébène, son nez à peine relevé qu'il fronçait parfois avec une ironie charmante et auquel il donnait alors une chiquenaude, sa barbe noire que le fer n'avait jamais touchée composaient un ensemble assez monastique, surtout quand il s'avancait entre les roses en égrenant son chapelet. »

Jammes nous emmène encore à Lourdes qui lui inspire, à côté de paroles plus graves et trop graves pour moi, cette belle image : « Voici que, répondant à cet égrenage d'hommes et de patenôtres, le Ciel à sa robe vient de nouer sa ceinture d'astres. » Le ciel est toujours une femme, même pour un poète chrétien.

Ce n'est pas sans une raison secrète que Jammes a associé dans ce volume *Pomme d'Anis* à la *Brebis égarée*. Si cette dernière pièce marque une évolution dans la pensée du poète, *Pomme d'Anis* est une des lointaines étapes de cette évolution. C'est d'ailleurs un conte d'une délicatesse merveilleuse qui fait songer à une nouvelle de Musset avec quelque chose de plus psychologiquement mystique et de plus sincèrement douloureux. Je ne parlerai pas de la *Brebis égarée* ; on sait qu'elle rentre au bercail, et c'est peut-être alors que la vraie tristesse commence pour elle. Mais ceci est interprétation, et ce n'est pas du tout ce qu'a voulu montrer l'auteur. Théâtre de poète, le seul qui puisse nous enchanter : on songe encore à Musset pour cette manière de mettre toute son âme dans ses personnages ; c'est encore du lyrisme.

§

Ces **Pages choisies de Jean Dolent** seront bien accueillies du public lettré, car les livres de Jean Dolent sont devenus très rares et quelques-uns même introuvables en librairie.

« Ce n'est pas d'un autre », disait Rachilde des livres de Dolent. Et Charles Morice, qui rappelle ce mot, ajoute : Dolent aimait ce mot « qui marque si nettement la distinction de la personnalité, qui défend aux curieux d'en rechercher la filiation, qui consent au mystère de ce qui est trop vivant pour s'enfermer dans le cadre immobile d'une définition ». Et cette phrase elle-même est un hommage à Dolent : elle est construite à sa propre manière. « Le style, écrivait-il, est l'état innocent de l'esprit. » Mais c'est en s'expliquant à lui-même l'art de Carrière que Dolent nous a donné la vraie formule de son style et de sa pensée : « Eugène Carrière exprime ce que je sens, il montre l'objet même de mes constantes tendresses : des Réalités ayant la magie du Rêve ! » Et M. Charles Morice, qui analyse ici l'œuvre de Dolent, a bien vu qu'il écrit en peintre, « par touches vives et harmonieuses, recherchant la valeur juste et rare, isolant souvent un effet pour l'imposer, ne précisant que l'essentiel et, par une discrétion hautaine, laissant aux lecteurs à rêver au-delà. » J'aime ce mot de Mallarmé, qui disait du style de Dolent : « La parole est définitive, puis s'élargit, avec du silence. »

Jean Dolent n'a pas eu de gloire, écrit encore Charles Morice. Il en souffrait : « Vivre sans bruit console de vivre sans gloire. » Mais « il avait trop de finesse et de bonne humeur pour triompher le même jour qu'un Zola, pour conquérir le public dans le même temps qu'un Mirbeau ». Il était de ceux qui se tiennent à l'écart : « Pour le connaître il fallait le chercher. »

§

Dans ces **Mémoires d'un Parisien**, M. Georges Duval nous raconte ses souvenirs, les souvenirs d'un Parisien qui a connu et fréquenté toutes les célébrités, petites et grandes, vraies et fausses, de son époque. C'est une contribution à la petite histoire littéraire. Il nous donne de Villiers de l'Isle-Adam ce portrait assez inattendu : « Je n'essaierai pas de peindre ce fou de génie, si laid, si maigre, si pauvre, si bon. Il me faudrait le burin d'un Callot, et d'autres se sont chargés de le décrire. » Par les soins de M. Georges Duval, *le Nouveau monde*, la pièce de Villiers, est reçue par Chabrillat, qui vient d'être nommé directeur de l'Ambigu. Malheureusement, à partir de ce jour, Villiers crut devoir ne plus quitter Chabrillat et l'Ambigu. Il y venait toutes les après-midi, proposant des modifications, apportant des tirades nouvelles, mais surtout « se livrant à de telles excentricités de langage et de geste » que le

directeur annonce à M. Duval qu'il lui est impossible de monter le drame d'un homme dont « la folie l'épouvante ». Je crois surtout que le M. Chabrilat avait peur du chef-d'œuvre.

Un joli mot de Villiers encore. Il montait les Champs-Élysées en compagnie de M. Duval; ils rencontrent la reine d'Espagne, qui se disposait à entrer dans son hôtel. Villiers accourt pour la saluer au passage; il s'apprête à enlever son chapeau, lorsque, se ravissant :

— J'oublie que je suis grand d'Espagne!

Je cueillerai encore dans les Mémoires de M. Duval cette anecdote sur Barbey d'Aurevilly : M^{lle} Duverger paraissait dans une avant-scène, à la première des *Couteaux d'or*, au Châtelet.

Pendant l'entr'acte, un spectateur se place debout devant elle, le dos tourné. Tous les yeux se fixent sur lui, tant l'élégante originalité de sa personne en impose et aussi sa réputation, puisque l'importun s'appelle Barbey d'Aurevilly. Agacé de sa tenue, Duverger risque une observation malsonnante. D'Aurevilly y oppose probablement une de ces répliques dont la morsure faisait saigner (1). Duverger se lève et le soufflète de son éventail.

— Mademoiselle, fait d'Aurevilly, je vous prie de choisir parmi vos entreteneurs. Je me battrai avec celui que vous désignerez.

Duverger, probablement avare de ses relations, ne fit pas le choix réclamé.

En revanche, le lendemain — ce qui donne une idée exacte de son goût — elle envoyait à Barbey une collection de plumes d'oie. Barbey commanda au domestique — messenger du cadeau — d'attendre la réponse et écrivit le billet suivant : « Je savais, Mademoiselle, la facilité avec laquelle vous ruiniez vos amants. J'ignorais que vous pussiez la cruauté jusqu'à les plumer. »

Et maintenant nous attendons la seconde période, et peut-être la troisième, des Mémoires d'un Parisien.

§

M. Gaston Riou est **Aux écoutes de la France** qui vient : il entend les pas des nouvelles cohortes qui viennent délivrer la France du scepticisme. Nous ne pouvons être sauvés que par la croyance. C'est une grande révélation. Au point de vue social, M. Riou cherche aussi la formule rédemptrice; il y aurait bien le Roi, mais M. Charles Maurras, qui le représente, n'a pas de religion; et c'est dommage. Au point de vue littéraire, nous sommes dans un chaos identique, en raison de « la séparation croissante de la littérature et de la vie ». Un peu naïvement M. Riou nous révèle que Pascal, Bossuet, Boileau, Molière, Racine, de même que Voltaire, Montesquieu,

(1) Cette réplique serait, d'après la tradition orale, et même écrite : « Qu'on ramène une blanchisseuse à son lavoir. »

Diderot, Rousseau ont été, en leur temps, les porte-parole de la France, tandis que maintenant « il faut distinguer soigneusement la littérature et la vie, le monde des livres et le monde réel ». Sans doute, M. Riou choisit-il mal ses livres : il est des écrivains actuels qui ont leur influence philosophique et directement vitale.

§

Je veux signaler aux bibliophiles ce petit chef-d'œuvre d'édition qu'est l'**Amour Amant**, second volume d'une collection « vieux bouquins-vieilles histoires » qu'inaugure M. Gustave Davois. Ce petit volume est une reproduction fidèle pour les caractères et les ornements des éditions du xvii^e siècle. *L'Amour-Amant* est un petit roman satirique qui évoque les amours de Lauzun et de M^{lle} de Montpensier, réimprimé d'après l'édition originale de 1667 :

Lecteur, qui dans l'Amour-Amant
N'as rien trouvé que de charmant
Tant dans les vers que dans la prose !
Si tu me demandes la cause
Pourquoi l'on ne sait pas le nom
De celui qui fit cet ouvrage,
En voici l'unique raison :
C'est que son grand Auteur veut avoir l'avantage
D'être admiré, loué, le tout sans passion.

Aucune notice critique ne vient troubler le mystère de ce petit roman, d'ailleurs de fort bon ton et un peu précieux.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Jean Lhomer : *François de Neufchâteau* (1750-1828). Berger-Levrault, 3 fr.50.
— L. de Lanzac de Laborie : Paris sous Napoléon. VIII : *Spectacles et Musées*. Plon-Nourrit, 5 fr. — *Mémoires de A.-C. Thibaudeau*, 1799-1815. Plon-Nourrit, 7 fr.50. — Memento.

L'histoire politique du Premier Empire peut à peine mentionner, — comme président du Sénat impérial, — **François de Neufchâteau**, qui, déjà, n'avait point fait trop grande figure sous les régimes antérieurs. Mais la vie de cet homme aimable et répandu, mêlé d'ailleurs aux affaires publiques, particulièrement sous le Directoire, dont il fut un des membres et qui l'employa dans diverses missions, reste un document assez intéressant. L'on peut donc savoir quelque gré à M. Jean Lhomer d'avoir mis ses soins à faire connaître ce document, bien que l'on eût déjà une demi-douzaine de biographies de ce personnage, sans compter tout ce qui est dit de lui dans les *Histoires* et les *Mémoires*.

Lorrain de naissance (1750), procureur général à Saint-Dominique, élu député à la Législative, puis à la Convention, où il ne siégea pas, compromis et arrêté sous la Terreur comme littérateur suspect de modérantisme (affaire Paméla), ministre de l'Intérieur sous le Directoire, et enfin, après Fructidor, l'un des Directeurs, François de Neufchâteau resta toujours au second plan. Cet homme aimable était trop aimable, et, dans toutes les situations, se trouvait être ce qu'il était essentiellement : un littérateur de salon. Cela ne veut pas dire d'ailleurs qu'avec de tels hommes on ne puisse faire ou plutôt compléter l'histoire. Je trouverai même que M. Jean Lhomer, qui a utilisé des documents d'archives, eût pu donner plus de détails sur la mission de François à Seltz, où le Directoire l'envoya pour réclamer du ministre autrichien Cobenzl réparation de l'incident Bernadotte. On sait que Bernadotte, alors ambassadeur à Vienne, s'étant permis des démonstrations de style trop révolutionnaire, fut insulté par la foule. Cobenzl profita de l'occasion pour remettre sur le tapis la question italienne. M. Lhomer fait des pourparlers un historique assez sommaire. Les documents un peu à côté qu'il reproduit, comme la lettre de François à Jean de Bry, montrent insuffisamment l'attitude de l'envoyé français. François fut assez faible dans toute cette affaire, poussant le Directoire à céder sur l'Italie. Cet épicurien aimait peu les coups. D'ailleurs, administrateur laborieux, utile, comme le montra son second passage au ministère de l'Intérieur au retour de Seltz ; agronome aussi, dont l'activité a marqué. Très adroit, habile à se maintenir en selle, il fut, comme tant d'autres, — durant vingt années d'événements contradictoires qui ont véritablement désarticulé le caractère français, — l'ami de tous les régimes.

Un homme agréable, pour tout dire, et c'est une biographie « agréable » qu'il a inspirée à M. Jean Lhomer. Les recherches de celui-ci ne vont pas trop loin. François, par exemple, a passé à la section des relations extérieures du Comité de Salut public. Nulle trace de ceci dans ce livre. Surtout en ce qui concerne la période directoriale, les pages de M. Lhomer peuvent sembler un peu flottantes, après les détails très précis donnés par M. Raymond Guyot, dans ses études sur la politique du Directoire, relativement au rôle de François de Neufchâteau. M. Jean Lhomer aurait pu reproduire aussi, d'après la « Biographie des Contemporains » de Rabbe, la copieuse bibliographie des œuvres de François de Neufchâteau (1).

(1) La *Biographie Universelle* de Michaud donne aussi sur François de Neufchâteau un article très complet, sauf en ce qui concerne les pourparlers avec Cobenzl au sujet de l'affaire Bernadotte, pourparlers dont les « dessous » étaient alors seulement soupçonnés. La *Biographie Universelle*, bienveillante pour les hommes de 1789-1815, dit en substance, de François de Neufchâteau : « C'était un de ces hommes comme il y en eut tant alors, qui se firent remarquer par des talents de premier ordre. » Par inter pares. Un homme de même formation que les Fontanes, les Lebrun. Ce sont ceux-là qui réussirent.

Voici, de M. L. de Lanza de Laborie, **Spectacles et Musées**, huitième volume de la série de monographies consacrée par cet écrivain à « Paris sous Napoléon ». Nous n'avons plus à faire connaître ici, ayant apprécié, au fur et à mesure de leur publication, les précédentes parties, l'ensemble de cette entreprise. Dans ce dernier volume, M. de Lanza de Laborie s'est appliqué, ainsi que l'indique le titre, à reconstituer l'histoire (déjà entamée dans le précédent volume, où l'auteur s'occupe du Théâtre Français) du théâtre et des spectacles sous Napoléon, celle des musées et des expositions artistiques, celle enfin des rapports du gouvernement de l'Empereur avec les principaux artistes de ce temps.

Les rapports avec David, notamment, ont des côtés curieux, que M. de Laborie a fait connaître. La question d'argent y tient beaucoup de place. Sait-on que la célèbre toile du « Sacre » n'était qu'une des quatre que David devait exécuter, et qu'il réclamait, pour chaque toile, 100.000 fr. ? M. de Laborie nous montre l'âpre maître en marchandage, des années durant, avec les bureaux de l'Empereur.

Une des nouveautés de l'œuvre est l'histoire du Musée du Louvre sous Napoléon, faite ici, dans la mesure où elle peut encore être faite de la sorte, d'après les archives de ce Musée. Je n'avais jamais visité certaines salles de notre Louvre, celles où se trouvent les tableaux de l'école de David, sans éprouver une impression plus historique qu'artistique, déplacée en l'espèce, hétérogène, mais invincible : une impression Premier Empire. Les pages de M. de Laborie m'ont donné le pourquoi de cela. On y suit le labeur qui, là comme ailleurs, par l'intermédiaire d'un personnel administratif modèle, imprima le sceau napoléonien. C'est ce napoléonisme qu'un sens historique importun perçoit, alors qu'on franchit le seuil du pavillon Denon. J'en sais qui doivent aller dans d'autres régions du Musée, dans la grande galerie, par exemple, pour se retrouver ouverts à des impressions purement artistiques.

Inutile de redire la valeur de ces volumes au point de vue scientifique. Ils sont, de plus, ce qui ne gâte rien, fort bien écrits. Enfin l'anecdote, assez drue, en égale la matière, un peu sévère.

N'achevons pas cette chronique sans amorcer le compte-rendu de quelques volumes de souvenirs, où se distinguent en première ligne les **Mémoires de A.-C. Thibaudeau**. Né à Poitiers en 1765, avocat, député à la Convention, membre des comités de Sécurité générale et de Salut public après le 13 vendémiaire et l'un des auteurs de la Constitution de l'an III, enfin président du Conseil des Cinq-Cents, Thibaudeau se retrouvait simple avocat, lorsque Bonaparte, après le 18 Brumaire, fit de lui un Préfet de la Gironde, puis un Conseiller d'Etat, puis de nouveau un Préfet, dans les Bouches-du-Rhône, où il resta, dans une situation de demi-disgrâce (Thibau-

deau était d'un caractère peu souple), jusqu'à la première abdication. Envoyé, pendant les Cent-Jours, dans la Côte-d'Or en qualité de Commissaire extraordinaire, il fut, lors de la seconde Restauration, compris, comme « votant », dans les décrets de proscription, se retira à Prague, et ne put rentrer en France qu'après la révolution de 1830. D'âge mûr déjà sous la Convention, il était un vieillard sous Louis-Philippe, mais si grande fut sa longévité, et si vigoureuse, qu'il fournit alors une espèce de seconde carrière qui lui permit d'atteindre le second Empire, dont il reçut la dignité de sénateur. Et c'est un spectacle historique peu banal que de voir l'ancien conventionnel qui avait voté la mort du roi, l'ex-brumairien qui avait assisté au drame de Saint-Cloud, s'entretenir, à un demi-siècle de là, avec Thiers rencontré dans la rue, de la situation politique, du coup d'Etat pressenti, — vétéran des Révolutions et politicien centenaire qui voyait renaître, sous des formes diverses, toujours le même événement, toujours la même « journée ». Toute la fatalité politique de notre Histoire depuis 1789 se condense dans cette rencontre augurale. Fatalité qui n'est pas encore épuisée aujourd'hui.

De Thibaudeau, des écrits, — « Mémoires sur la Convention et le Directoire », « Mémoires sur le Consulat et l'Empire », — ont été dès longtemps publiés et utilisés. Les Mémoires actuels, relatifs à la vie politique et administrative de Thibaudeau depuis le 18 Brumaire jusqu'à la seconde Restauration, offrent de même une source assez sûre. Des idées politiques intempestives, une conception fort autoritaire du parlementarisme, dénotant le regret de la Constitution de l'an III, œuvre, en partie, de Thibaudeau, et qui, de toutes façons, tombait fort mal, en un moment, sous le Consulat, où les affaires voulaient l'autorité d'un seul, d'un homme désigné par son puissant génie ; ajoutez à cela un caractère anguleux, une inertie orgueilleuse devant les occasions, peut-être aussi quelque imprudence de conduite (quelque ingérence dans le ménage de Joséphine, au sujet des histoires de divorce qui déjà y circulaient) : — il y avait là de quoi valoir à Thibaudeau la demi-disgrâce où, dans la préfecture très malaisée de Marseille, il resta jusqu'à la fin de l'Empire. Toutefois, il ne faut rien conclure de là en ce qui concerne la loyauté de ces Mémoires : de l'amertume y perce, mais nulle mauvaise foi. Ils constituent donc, avons-nous dit, pour les historiens, un bon document.

Quant à l'information qui s'y trouve, tout en se rapportant naturellement, pour une large proportion, à la propre carrière de Thibaudeau comme conseiller d'Etat et préfet de Napoléon, — situation qui fait d'ailleurs en grande partie le prix de ce témoignage sur le Gouvernement impérial, — tout en présentant, disons-nous, ce caractère autobiographique, elle est variée, étendue. Elle va d'un tableau assez fourmillant des intrigues du temps à l'exposé des grands intérêts

intérieurs du Régime, administration, religion, cette dernière matière comprise par Thibaudeau en politicien de 1794, c'est-à-dire en séparatiste, nullement donc au point de vue napoléonien, encore une divergence entre l'Empereur et lui. D'une façon générale, pour ce qui est de l'étendue de cette information, il faut se dire que la grande situation politique antérieure de Thibaudeau, au Conseil des Cinq-Cents, puis sous le Consulat à ses débuts, faisait de lui, jusque dans la demi-disgrâce, un informateur de moyens peu vulgaires. Très mêlé aux grandes affaires et, malgré son caractère, aux diverses sociétés qui se succédèrent depuis le Directoire jusqu'à l'établissement de l'Empire, ses relations, hautement ou curieusement placées, furent pour lui des sources variées de renseignements. Ajoutez le goût d'écrire ce qui se passait, l'exactitude et la continuité dans cette occupation ; une curiosité assez élevée, et d'autre part assez âpre et minutieuse de par l'amertume même du fonctionnaire quasi disgracié. De là, quantité de détails précieux sur l'histoire intérieure de l'Empire, sur la grande et sur la petite.

MEMENTO. — *Revue historique* (janvier-février 1914). J. Flach, de l'Institut : Le Comté de Flandre et ses rapports avec la couronne de France du IX^e au XV^e siècle (1^{re} partie). Marcel Fosseyeux : Le cardinal de Noailles et l'administration du diocèse de Paris (1695-1779) (*suite et fin*). Henri Malo : Les origines de Jean Bart. Pierre Foncin : Remarques sur la généalogie des Turgot. Ch. Schmidt : Sismoudi et le Blocus continental. Bulletin historique : Antiquités chrétiennes, par Ch. Guignebert ; Histoire de France, 1328-1498, par Ch. Petit-Dutaillis ; Histoire d'Allemagne, Publications relatives à la Réforme, par Alfred Stern. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution française (14 décembre 1913). Les Jacobins de Breteuil, par R. Anchel. Les prénoms de l'an II, par G. Lévy. Le parti libéral à Lyon (*suite et fin*), par D. Baud. Notes de lecture : Stendhal et Danton ; Jacobins en Amérique. Chronique et bibliographie. — *Id.* (14 janvier 1914). Jules Claretie, par A. Aulard. Les deux sens du mot *aristocrate*, par Edme Champion. Les prénoms de l'An II (*suite et fin*), par Edouard Lévy. L'affaire Serva, par Lévy-Schneider. L'Hôtel-Dieu de Paris sous la Révolution (*avec deux planches hors texte*), par Marcel Fosseyeux. Notes de lecture : Le dictionnaire du Conventionnel Pénierès ; Savary, Fontanes et les écoles cléricales. Chronique et bibliographie.

Annales Révolutionnaires (janvier-février 1914). J. Faivre : Le bas-clergé franc-comtois au milieu du XVIII^e siècle. René Farge : Les dernières pierres de la Bastille (*deux planches hors texte*) (Les a-t-on numérotées, et va-t-on composer sur chacune d'elles une monographie spéciale ?) A. Trevis : La confession d'un curé constitutionnel, l'abbé Glaize, d'après son livre de comptes. Albert Mathiez : Les finances des Jacobins en 1791. François Chabot, représentant du peuple. A ses concitoyens qui sont les juges de sa vie politique (*suite*). Notes et glanes. Bibliographie.

Revue historique de la Révolution française et de l'Empire (octobre-

décembre 1913). F. d'Ivernois : Documents relatifs à la correspondance secrète avec la cour de Berlin (1808-1809), publiés et annotés par M. Otto Karmin (*suite et fin*). A. de Tarlé : Le commandant Crétin au siège de Mannheim (octobre-novembre 1795, vendémiaire-brumaire an IV). Sandor Marki : La Hongrie et la Révolution française. Serge Goriatnow : Le sphinx dévoilé, une nouvelle étude sur Alexandre Ier (*suite et fin*). R. Valentin du Cheylard : Sanary et le siège de Toulon (*suite*). Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles : Lettres inédites au marquis de Gallo (1789-1806), publiées et annotées par M. le Commandant Weil (*suite*). Mélanges et documents. Travaux bibliographiques. Notes et glanes.

Revue des Etudes Napoléoniennes (janvier-février 1914). Constantin Woensky : Le dernier des Vétérans de la Grande-Armée. Edouard Chapuisat : Les régiments suisses de l'Empire. Philippe Gonnard : La légende napoléonienne et la presse libérale : la *Minerve*. Hermann Hesselbarth : De la lumière sur la Candidature Hohenzollern. Edouard Driault : Bazaine à Metz (Critique de M. Elie Peyron). Mémoires et Documents. Bulletin historique. Notes et Nouvelles.

Revue du Midi (15 janvier 1914). La Viguerie du Vigan au commencement du XVII^e siècle (*suite*), par Emmanuel Gay. Voyage de noces d'un gouverneur d'Orange, par Yrondelle. Bibliographie. — *Id.* (15 février 1914) : La Cour des Conventions royaux de Nîmes (*à suivre*), par Pierre Roux. Bibliographie.

EDMOND BARTHÉLEMY.

PHILOSOPHIE

La Mythologie scientifique. — Stepan Christesco : *Synthèses énergétiques de la Vie et de l'Âme* ; 1 vol. in-16, Schleicher. — Le Dantec : *La Mécanique de la Vie* ; 1 vol. in-12, 1.50, Flammarion. — Georges Dauville : *En Cosmoplane*, 1 vol. in-12, 3.50, Maloine. — C. H. Luquet : *Essai d'une logique systématique et simplifiée* ; 1 vol. in-8, 3. 75, Alcan. — Philosophie et Succès. — Memento.

En philosophie comme ailleurs, il y a un esprit classique opposé à l'esprit romantique. Un des traits de cet esprit est l'amour des distinctions nettes qui s'exprime par le principe de la séparation des genres. Un A. Comte, par exemple, représente l'esprit classique en philosophie par la ligne de démarcation bien tranchée qu'il a voulu tracer entre la science et la métaphysique. Mais ces divisions nettes sont toujours un peu artificielles. Entre les résultats positifs de la science et la pure spéculation métaphysique, il existe une région mitoyenne, une frange d'hypothèse qui est livrée à ce que l'on peut appeler la mythologie scientifique et par où le principe romantique du mélange des genres reprend ses droits. Et ce n'est pas la partie la moins intéressante de la recherche. Des théories comme celle de M. Quinton sur les lois de constance du milieu originel ou celle de M. G. Le Bon sur la dématérialisation de la matière constituent une précieuse excitant pour la sensibilité scientifique et philosophique. — Cette région mitoyenne dont je parle comporte d'ailleurs plusieurs

zones. Il y a d'abord une zone qui est très près encore de la science, qui en est comme le prolongement, et où l'espoir du contrôle expérimental n'est pas interdit. Les théories dont je viens de parler rentrent sous cette zone. — A côté de cette première zone, il en est une autre où la matière scientifique se raréfie déjà et où l'on perd de vue de plus en plus les vérités contrôlées, bien que l'espoir du contrôle expérimental ne soit pas absolument interdit. Au delà enfin s'étend une zone plus vaporeuse, sorte de nébuleuse idéologique d'où le contrôle expérimental est manifestement exclu, mais où du moins la science conserve un rôle en quelque sorte limitatif. J'entends par là que la spéculation philosophique s'interdit toute affirmation en contradiction directe ou indirecte avec les acquisitions scientifiques. Mais dans ce vaste domaine des possibilités scientifiques, l'imagination métaphysique se donne libre carrière.

Il va sans dire que, dans chacun de ces domaines, il y a place pour des spéculations de valeur très inégale. Il y a dans toute recherche une façon claire et une façon obscure de poser les problèmes ; une façon ingénieuse et une façon banale de voir et d'interpréter les faits. Et malheureusement la blagologie philosophique ne perd jamais ses droits, surtout dans cette sphère de l'incertain et de l'inconnu.

C'est à ce genre, hélas ! si fécond, de la blagologie philosophique qu'appartient le petit livre de M. Stepan Christesco : **Synthèses énergétiques de la vie et de l'âme**. — Un philosophe universitaire, célèbre entre les blagologues du solidarisme, abordait autrefois ses amis en leur posant cette question plutôt saugrenue : « Etes-vous cosmique ? » Eh ! bien ! M. Christesco est sans aucun doute un penseur cosmique. Et même trop cosmique ! Sa doctrine est un « unitarisme » qui fait de « l'énergie éthéronique cinétique » la base matérielle du monde. Cette formule absconse recouvre pas mal de lieux communs évolutionnistes. L'idée qui m'a paru la moins banale, dans ce petit livre de vulgarisation, est l'affirmation de la vanité des tentatives de synthèse biologique comme celle de Triebes (1863) et de Stéphane Leduc (1907), en raison de la loi d'irréversibilité et de l'impossibilité de ressusciter les conditions du cosmique originel. D'après M. Christesco, l'évolution de notre organisme serait influencée « non seulement par le milieu où nous vivons sur la terre, mais encore par le milieu de notre terre par rapport au soleil et de celui du soleil par rapport à l'univers... donc à chaque instant notre adaptation au milieu terrestre est modifiée par celle du milieu solaire et celui-ci par le milieu universel... » Voilà des considérations bien cosmiques ! La vieille astrologie affirmait l'influence des astres sur la destinée des individus ; M. Christesco se contente d'affirmer leur influence sur l'évolution de la planète. C'est de l'astrologie cosmique. Des affirmations aussi vagues ne nous apprennent vraiment

pas grand'chose sur l'économie générale de l'univers. — Du moins la psychologie de M. Christesco est-elle originale ! Ce n'est rien moins que la psychologie d'un cours d'eau !... Oui ; d'une simple rivière. M. Christesco nous montre comment une rivière possède déjà toutes les facultés de l'âme : volonté (décision de toujours descendre suivant la loi de la gravitation), jugement, attention, imagination, tristesse, mélancolie et joie. Une pareille façon de présenter le monisme donne trop beau jeu aux spiritualistes.

Quand M. Le Dantec philosophe, il prétend se tenir sur le terrain de la science pure et se défend de faire de la métaphysique. Ses adversaires lui contestent ce point et lui reprochent d'être un métaphysicien à sa façon, ce qui fait monter M. Le Dantec à l'échelle... Si je parle ici d'échelle, c'est un peu par suggestion verbale. Car, dans le nouveau livre de M. Le Dantec : **La Mécanique de la vie**, il est beaucoup question d'échelles. Echelle des vitesses ; échelle des grandeurs avec ses subdivisions ; échelle mécanique, échelle particulière, échelle des molécules, échelle des colloïdes, des atomes, des élections, etc... M. Le Dantec exécute sur ces diverses échelles des tours vertigineux et s'y montre le plus savant des équilibristes. C'est à ce point qu'on a parfois peine à le suivre dans ses évolutions. M. Le Dantec nous présente son livre comme une œuvre de vulgarisation ; mais c'est une vulgarisation qui suppose une initiation déjà pas mal avancée...

En Cœloplane, de M. Georges Dauville, appartient à cette sphère de la mythologie scientifique où la science n'a plus qu'un rôle limitatif et sert simplement de garde-fou à l'imagination métaphysique. Et encore ! L'imagination fait le saut plus d'une fois et pique une tête, — si j'ose employer ce style casse-cou, — dans les intermondes de la fantaisie idéologique la plus échevelée !... En Cœloplane ! Je n'aime pas beaucoup ce titre. Il donne trop l'impression que l'auteur va nous mener en bateau... aérien. Et, en effet, ça y est. On vogue en plein ciel et le moteur n'a pas de ratés... Après tout ce n'est pas ennuyeux, et c'est même parfois assez drôle. De ce voyage dans un Olympe vide de la plus belle moitié du genre humain et peuplé de bébés roses et béats qui figurent les représentants du sexe masculin morts depuis Adam, on rapporte d'abracadabrantes biologies célestes et une anthropogonie cocasse où il est question de l'araignée cérébrale de l'homme et de la fourmi qui pique la femme au bon endroit... Cette anthropogonie recouvre une curieuse métaphysique des sexes. C'est l'idée de la séparation absolue de l'homme et de la femme, de l'incompréhension mutuelle, de l'incompatibilité radicale de l'homme et de la femme, l'homme participant à l'éternité nombrilique et au festin interminable des bébés abrutis ; la femme exclue de ce ciel nirvanique et continuant à promener de par le monde

à travers d'autres existences terrestres, ses ardeurs formiques et à faire enrager les malheureux hommes déjà tourmentés par leur araignée !... Et tout cela n'est pas écrit en langage lanternois ; ni même en langage universitaire (c'est tout un ou à peu près) ; c'est même assez alerte et cela se lit agréablement...

Après ce ballet métaphysique, voici une lecture propre à calmer un peu la Folle du Logis métaphysique. C'est le livre de M. C. H. Luquet : **Essai d'une Logique systématique et simplifiée**. — Aujourd'hui, on ne cultive plus guère la logique. La vieille bonne Logique est délaissée, sacrifiée aux sciences, à la philosophie scientifique et à la mythologie scientifique. M. Luquet trouve que c'est un tort et il ne croit pas impossible de rajeunir la Logique et de l'adapter aux besoins du travail scientifique. Les lecteurs désireux de connaître les récentes tentatives des logisticiens pour réunir en un corps de doctrine unique les mathématiques et la logique déductive et de se rendre compte de l'utilisation scientifique possible de la logique liront avec intérêt le traité documenté et méthodique de M. Luquet.

Philosophie et succès. Au cours du petit livre dont je viens de parler plus haut, M. Le Dantec, opposant la science et la philosophie, remarque que le succès a en philosophie une signification qu'il n'a pas en science. En philosophie, le succès, la vogue est un peu le critérium de la vérité. « Si j'en crois M. L. Dauriac, dit-il, un système de philosophie est quelque chose qui meurt quand son succès s'arrête. » — A ce compte le spiritualisme est le vrai. Du moins en ce moment où il triomphe dans la personne de MM. Boutroux et Bergson. Mais je suis assez de l'avis de M. Le Dantec. Le succès du spiritualisme ne me convainc pas. Les succès mondains et académiques ne valent que pour une philosophie mondaine et académique. Le succès du spiritualisme est dû à des raisons extraphilosophiques ; à des causes d'ordre général qui déterminent la réaction religieuse connexe de la réaction idéaliste. — Voici que de nouveau l'Île Sonnante, est en liesse. Les cloches recommencent à y sonner joyeusement. Et le Royaume de la Quinte Essence, voisin, allié et ami de l'Île Sonnante est sympathiquement en joie. Et voici que dans cette cage dorée qu'est la coupole de l'Institut, où l'on s'attendrait pour un peu à entendre résonner les cloches sacrées, les deux oiseaux métaphysiques, les deux « Evesgaux » laïques s'appêtent à chanter un chant pieux en l'honneur de l'Esprit !

MEMENTO. — Le *Courrier de la Presse* m'a adressé ces jours derniers (je me suis demandé d'abord pourquoi) la première partie d'un roman de M. André Gide : *Les Caves du Vatican*, paru dans le N° du 1^{er} janvier de la *Nouvelle Revue Française*. Je sais gré au *Courrier de la Presse* de cet envoi. Sans lui, je n'aurais peut-être pas lu de si tôt un roman qui ne laisse

pas d'apprendre des choses utiles, par exemple le prix des cartes de visite à la minute et le prix d'une paire de chaussures du bon faiseur (35 fr., à la condition de ne pas en exiger un trop long usage...). Il y a aussi des aphorismes de la sagesse à l'usage des jeunes calicots désireux de faire figure dans le monde : celui-ci, par exemple : « On reconnaît l'homme aux Chaussures. » Ce sont là sans doute des vérités utiles à méditer. Mais si intéressantes qu'elles soient, ce n'est pas cela d'abord qui a retenu mon attention dans le roman de M. Gide, ni même la psychologie du héros, sorte de jeune Julien Sorel qui semble évadé d'un rayon de grand magasin ou d'une arrière-boutique de Figaro. Ce qui m'a intéressé tout d'abord, c'est l'épigraphe que M. A. Gide a mise en tête de son roman. Cette épigraphe n'est autre qu'une phrase que M. A. Gide a bien voulu emprunter à cette chronique. Voici cette épigraphe : « Pour ma part, mon choix est fait. J'ai opté pour l'athéisme social. Cet athéisme, je l'ai exprimé depuis une quinzaine d'années, dans une série d'ouvrages... Georges Palante (*Chronique philosophique du Mercure de France*, déc. 1912). »

Je ne surprendrai personne en disant que j'ai d'abord été flatté de l'honneur fait à ma prose... Pas trop cependant. Car, avec ces ironistes, il faut se méfier. Je me suis donc méfié, et je n'avais pas tort.

Il se trouve que ma phrase sert à illustrer l'intellectualité (si j'ose dire) d'une vieille bête d'athée qu'une guérison miraculeuse (ou qui peut passer pour telle), obtenue à la suite d'un sacrilège idiot commis sur une petite statuette de madone italienne, débarrasse à la fois de son rhumatisme chronique et de son athéisme.

Si j'interprète bien l'épigraphe en question, ma phrase a paru à M. Gide pouvoir servir d'étiquette à un bel échantillon d'encroûtement moral. Elle dénote chez son auteur une ankylose intellectuelle bien conditionnée. Pensez donc ! Persister dans une même opinion (fût-ce l'athéisme social) pendant deux lustres ! Faut-il en avoir une couche !

A mon tour, qu'il me soit permis d'admirer la rare souplesse intellectuelle, l'allure dégagée, l'instantanéisme intellectuel et sentimental de M. A. Gide, instantanéisme auprès duquel celui de Stirner n'est que de la Saint-Jean. Quelle belle horreur du parti-pris ! Quel amour de l'heureuse liberté de l'instant ! Quel beau dédain de toute pensée un peu suivie !

C'est égal ! je ne me doutais pas que le fait de rester fidèle à une opinion pendant quelques années pût constituer une originalité ! Il paraît que si ! Si modeste soit-elle, je m'en contente, à défaut d'autre.

Je n'insiste pas et je demande pardon à mes lecteurs d'employer à ce commentaire, en cette fin de chronique, « le reliquat de mes disponibilités cérébrales », pour parler le style simple et alerte de M. Gide.

Il est probable d'ailleurs qu'en vertu de sa théorie de l'agilité intellectuelle M. A. Gide a, depuis, dû changer d'opinion pas mal de fois. Il se peut qu'aujourd'hui il n'apprécie plus que la constance intellectuelle... même en matière d'athéisme social.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

- Gabriel Melin : *La Notion de prospérité et de supériorité sociales*, Bloud, 0.60.
 — Vicomte Georges d'Avenel : *Découvertes d'histoire sociale*, Flammarion, 3.50.

—Pierre d'Hogues : *La Guerre des fonctionnaires*. Préface de M. Demartial, Flammarion, 3.50. — Georges Rossignol : *Un pays de célibataires et de fils uniques*, Delagrave, 3.50. — Memento.

S'il est vrai que, comme le disait Condillac, une science soit une langue bien faite, M. Gabriel Melin, chargé du cours de science sociale à la faculté de droit de Nancy, a eu tout à fait raison d'éclaircir et préciser la **Notion de prospérité et de supériorité sociales**. Quand un peuple est-il prospère ou non? Quand un peuple est-il supérieur à un autre? Ces questions ne sont pas aussi simples qu'elles paraissent, et les mots dont on se sert pour se faire entendre : santé sociale, bien-être, harmonie, ont eux-mêmes besoin d'être expliqués. M. Melin, après avoir critiqué les définitions de ses maîtres, Le Play et Tourville, propose de regarder comme prospère la société dont tous les éléments, familles, ateliers, syndicats, communes, etc., rempliront respectivement les fonctions qui leur sont propres, chacun restant chez soi et n'entamant en rien l'indépendance des autres. Mais c'est là une conception bien immobile, et on pourrait concevoir une société où chacun serait très respectueux du voisin et où l'ensemble ne donnerait pas trop l'impression de la prospérité. Dans cet ordre d'idées, il vaudrait mieux substituer le dynamique au statique, et rattacher la prospérité à ces qualités de souplesse, d'entrain et de discipline consentie qui permettent à un peuple, comme à une armée en marche, d'atteindre le but qu'il se propose. Dira-t-on que tout ceci est bien métaphorique et qu'un critérium plus précis de la prospérité serait désirable? Soit. Alors qu'on prenne « l'accroissement » qui, pour les sociétés publiques comme pour les entreprises privées, est signe de bonne gestion et d'heureuse réussite. Un peuple sera prospère quand augmenteront les chiffres de sa population, de sa production industrielle, de son trafic commercial, de son mouvement financier, de ses relations postales, de ses chefs-d'œuvre d'art, de pensée et de science, et quand d'autre part diminueront ceux de ses délinquants, de ses malades, de ses suicidés, de ses détraqués, de ses inemployés, de ses parasites, et de ses politiciens.

§

C'est dans ce domaine de la prospérité comparée des peuples et des époques que M. Georges d'Avenel a fait ses **Découvertes d'histoire sociale**. En fait de chiffres, il s'est d'ailleurs contenté de ceux qui indiquent les prix des principaux objets de première nécessité de 1200 à 1910, mais dont la seule mise en lumière représente une vingtaine d'années de travail. Or, il s'agit bien de vraies découvertes, car, sur beaucoup de points, les conclusions auxquelles M. d'Avenel est arrivé sont tout à fait contraires aux théories économiques, aux dogmes politiques, aux croyances sociales les plus

ferventes ; elles se sont même trouvées contraires à ce que l'auteur espérait d'abord pouvoir établir. Ainsi, n'étant pas très partisan du régime des corporations, il se berçait de l'espoir que l'étude du bon vieux temps lui montrerait que le travailleur n'avait pas eu à se louer de ce régime, comme à sa place un autre, plein de foi dans cette organisation, se serait imaginé que son influence avait été excellente pour le bien-être de l'ouvrier ; or, ce qu'il a trouvé, d'après la comparaison des prix au cours de sept siècles, c'est que le régime des corporations a été tout à fait indifférent au sort économique du travailleur. La constatation, au surplus, est à retenir en un temps où les syndicalistes voudraient ressusciter ces corporations, dans la foi que le sort de l'ouvrier s'en améliorerait soudain. Même mésaventure pour les marxistes, qui ont érigé en loi d'airain la soi-disant nécessité pour les salaires de s'abaisser jusqu'à un strict minimum d'existence ; la sereine histoire, comparaison faite de ses milliers de documents, ne constate rien de tout cela, et le prix du travail ne s'est jamais proportionné au prix de la vie. Pas davantage la liberté politique ou la démocratie n'a eu d'influence sur le bonheur populaire ; ce qui a amélioré le bien être général, ce n'est pas 89 ou 93, c'est la science, mère des découvertes ; et les lois, les décrets et les discours parlementaires n'y ont été pour rien. On comprend d'ailleurs qu'avec de pareilles découvertes, fort gênantes pour tant de gens, M. d'Avenel soit en mauvaise odeur de sainteté auprès des politiciens et de certains érudits leurs alliés. Mais il est de taille à se défendre, et dans son fameux duel avec Seignobos, ce ne fut pas lui qui mordit la poussière.

§

Ce qui complique tout d'abord la question traitée par M. Pierre d'Hugues dans son livre **la Guerre des fonctionnaires**, c'est que ce mot fonctionnaire s'applique à des catégories de serviteurs de l'Etat bien différentes : militaires, ouvriers, professeurs, enfin magistrats et administrateurs. Ne parlons que de ceux-ci ; déjà dans leur monde, nous voyons qu'il faut sous-distinguer, et qu'il y a d'un côté ceux qui agissent personnellement : juges et chefs de service, et d'un autre ceux qui ne font que collaborer : greffiers, huissiers, commis, comptables. Ce à quoi les uns et les autres ont droit, c'est à un juste traitement tant pécuniaire que moral, à des garanties pour les récompenses comme pour les punitions et à de la loyauté de la part du patron Etat ; c'est le manque de loyauté qu'on appelle le favoritisme, ou uniquement le favoritisme politicien, qui a provoqué la Guerre des fonctionnaires. Mais, de plus, pour les agents d'initiative, les questions de recrutement, d'avancement et de licenciement présentent une importance extrême. Suivant que ces questions

seront bien ou mal résolues, le haut personnel administratif et judiciaire sera au-dessus de tout ou au-dessous de tout. Ici beaucoup de gens mettent leur espoir dans le Statut, c'est-à-dire dans une charte qui préciserait les droits et les devoirs des fonctionnaires. D'autres, plus ardents, vont jusqu'au syndicalisme, c'est-à-dire à une gestion directe et autonome du service public par les agents ; mais M. d'Hugues n'a pas de peine à montrer, quoiqu'il soit très favorable au syndicalisme et très dédaigneux pour le Statut, combien il serait dangereux de proclamer la fonction aux fonctionnaires comme on dit la mine aux mineurs. Déjà les associations de bureaucrates tombent dans l'unique et par suite abjecte préoccupation de l'intérêt personnel : moins de besogne et plus de galette ! Il n'est pas douteux qu'avec ce régime-là les postiers en arriveraient vite à doubler le prix des timbres pour quadrupler leurs traitements et les percepteurs à prélever à leur profit 10 o/o sur les 5 milliards qu'ils extirpent de nos poches. D'autre part, on peut l'accorder à M. d'Hugues, le Statut a ses dangers ; il faut se méfier des réglementations trop touffues, des concours trop minutieux, des tableaux d'avancement trop formalistes, des compétences trop spécialisées. Alors le problème serait-il insoluble ? Non. Aucun problème politico-social ne l'est. Le fameux Statut, d'abord, pourrait se réduire, et c'est ce que demande son louable apôtre M. Demartial, à un petit nombre d'articles généraux, comme la loi du 19 mai 1834 sur l'état des officiers. Ensuite quelques innovations suffiraient à mettre partout de la loyauté, de la souplesse et de la vie : pas de pensions de retraite, pas de portes dérobées, pas d'avancement. Ces trois principes-là seraient décisifs. Le premier n'a pas besoin d'explications ; chaque fonctionnaire s'assurerait lui-même sa retraite. Le second serait obtenu par l'établissement d'un concours unique (hélas ! il faut bien se résigner au concours), mais très large, très nombreux, et où les concurrents, âgés d'environ 20 ans, n'auraient à faire preuve que d'intelligence et de culture générale ; d'autres concours, de moins en moins mnémotechniques, permettraient, chaque cinq ans, à tout citoyen de valeur d'entrer de plain-pied dans la carrière, jusqu'à 60 ans ! pourquoï, en effet, ne pas nommer juges quelques bâtonniers de 60 ans à la place de nos jeunes suppléants frais émoulus de la faculté ? Le troisième ne pourrait être réalisé qu'approximativement, puisque tout le monde ne peut pas être préfet ou premier président, mais il serait plus facile qu'on croit de se rapprocher de l'idéal avec des traitements à peu près égaux (non compris les charges de famille, les indemnités de résidence, les frais de représentation, etc.) permettant ces permutations que voudrait faciliter M. Hugues pour assouplir la bureaucratie ; il n'y aurait peut-être pas d'inconvénients à ce qu'un fonctionnaire commençât sa carrière comme commissaire de

police, la poursuivît comme inspecteur des colonies, puis, l'âge venant, comme chef de service sédentaire, et la terminât enfin dans les cours et tribunaux ou dans les ambassades ; mais ceci serait trop long à organiser, même sur le papier, et d'autres volumes attendent...

Le livre de M. Georges Rossignol : **Un pays de célibataires et de fils uniques**, dont une nouvelle édition entièrement refondue vient de paraître, mériterait d'être lu par tous les Français. En comparaison de cette question vitale de la population, toutes les autres sont sans importance : politique intérieure et extérieure, socialisme et nationalisme, loi de trois ans et impôt sur le revenu, cléricisme et franc-maçonnerie, tout cela n'est que secondaire ; la seule chose vraiment urgente ce serait que la population de la France fût en équilibre avec celle des autres pays. La situation, très grave déjà au moment où M. Rossignol donna la première édition de son livre (1896), a fort empiré, surtout dans ces derniers temps, période pourtant de relatif apaisement et de partielle sagesse, si terribles sont les effets du virus politicien dont nous mourons ; impôts en croissance écrasante et enfants en décroissance navrante, voilà, quoi qu'on puisse dire, les résultats de notre régime. A ce propos, l'auteur faisait remarquer, dans un article du journal *Pour la Vie*, que 200 députés sont célibataires. Si le chiffre est exact, bien des choses s'expliquent. Le salut, ce serait de tirer au sort tous nos députés, sénateurs et conseillers généraux et municipaux parmi les pères de familles nombreuses, et de nommer le capitaine Simon Maire Président de la République. Ceci très sérieusement. On a fait, ces jours derniers, d'émouvantes funérailles à Déroulède, mais, justement à l'occasion de ces obsèques, nous avons appris que ce grand patriote n'était pas même marié, qu'une de ses sœurs était restée vieille fille et qu'une autre n'avait qu'un fils ; si toutes les familles françaises étaient comme la famille Déroulède, la population tomberait demain de 40 millions d'habitants, à 13. Vraiment on a le droit de préférer la famille de feu Coutant, d'Ivry.

MEMENTO. — Bernard Barbéry : *Le Fils unique*, Figuière, 3 fr. Le livre de M. Rossignol donne de l'actualité à cet excellent roman psychologico-social qui se termine sur ce tableau ironique : le héros, fils unique et père d'enfant unique, écrivant de graves articles sur la dépopulation. — Antoine Baumann : *L'Union dans la famille, dans la patrie, dans l'humanité et au delà ; entretiens positivistes*, Perrin, 3 fr. 50. Assurément, une fois réalisé l'idéal des familles nombreuses, on pourra de plus poursuivre celui des familles unies. Maintenant il en est de l'union comme de bien d'autres excellentes choses, la santé, la vertu, le bonheur : on ne les atteint que quand on ne les poursuit pas trop âprement ; les fanatiques de l'unité provoquent aux schismes. — Voici maintenant toute une série de bons livres de députés. Le haut personnel électoral est décidément supérieur à ce qu'il était il y a vingt ans. Les parlementaires sont en progrès ; il n'y a que le Parlement qui ne change pas, hélas ! De Monzie : *Aux confins de la politique*, Bernard

Grasset, 3 fr. 50. Recueil de très intéressants articles que liront les littérateurs aussi bien que les électeurs. La conférence faite au Cercle d'Anvers qui ouvre le volume. — Les gens de lettres dans la politique — serait de nature à reconcilier ces deux clans ennemis. — Maurice Ajam : *Le Problème économique Franco-allemand*, Perrin, 3 fr. 50. Conclusions fort judicieuses d'un voyage d'études financières et commerciales en Allemagne ; ce qui complique d'ailleurs les choses, c'est que le problème franco-allemand n'est pas seulement économique, mais sentimental, et d'un genre de sentiment singulièrement impératif. — Charles Leboucq : *Un an de cauchemar balkanique*, Figuière, 3 fr. 50. De sages considérations sur les dernières péripéties de la question d'Orient ; quel dommage vraiment qu'on n'ait pas supprimé la possibilité des prochaines ! Puisque l'Albanie renaît de ses cendres, pourquoi pas la Thrace, la Mysie, la Bithynie, la Lydie ? La badigeon ture couvrait de vieilles splendeurs qu'il serait bien intéressant de remettre au jour. — Edouard Millaud : *Le Journal d'un parlementaire*, publié et annoté par Louis Payen et José de Bérays, Oudin, 3 fr. 50. Ce Millaud fut ministre, il y a quelque trente ans ; il succéda aux Travaux publics, à M. Baihaut de délicate mémoire, et ses éditeurs nous assurent que c'est le seul département ministériel auquel il n'avait jamais pensé. Mais la politique a des grâces d'état ! Son journal est d'ailleurs curieux, ne serait-ce que par cette haine de la jeunesse de 1860 pour le régime impérial, que nous avons peine à comprendre. Même en plein enchantement d'Exposition universelle, ils ne pensent qu'à ça ! « 17 avril 1867 : Variétés : Schneider, Dupuy et Couder. Tuileries : Napoléon, Eugénie, E. Ollivier. » Comme c'est malin ! L'auteur fut plus malin, encore, pendant la guerre ; il se garda bien, si j'en juge par le silence de son journal, d'exposer au feu sa précieuse personne, ce qui lui permit de se faire nommer procureur-général à Lyon. Comme autre originalité de style, je relève un *sine ventum* qui eût fait trouver mal le bon abbé Lhomond, et une expression trois fois répétée *damner le pion*, qui légitime sa question : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

René Ménard et Claude Sauvageot : *Vie privée des Anciens*, 8 vol., E. Flammarion, 40 fr. — Ernest Granger : *Les Merveilles de la France*, Hachette, 20 fr. — Amedée Boinet : *La Cathédrale de Bourges*, Laurens, 2 fr. — Comte René Le Moine : *D'Alger à Tombouctou*, Plon, 3.50. — Marcel Lami, *Terres d'aventures*, L. Michaud, 3.50. — Robert de Souza : *Nice capitale d'Hiver*, Berger-Levrault, 7.50.

La librairie Flammarion a eu la très heureuse idée de rééditer le grand ouvrage de René Ménard et Claude Sauvageot sur la **Vie privée des Anciens**, — un peu vieilli sans doute, mais qui résumait l'état de nos connaissances il y a une trentaine d'années sur les races et les civilisations du Monde antique. — On sait toutefois que ces recherches, les fouilles, les travaux des archéologues ont maintes fois renouvelé la question au cours du dernier siècle. Cinquante ans de grattages sur la terre d'Egypte, en Grèce, en Asie Mineure, en Chaldée, en Assyrie et en Perse ont modifié entièrement les idées que

nos aînés s'étaient faites de l'état des vieux peuples d'Orient, et chaque année, en nous apportant des faits nouveaux, vient transformer encore les notions qui parfois semblaient les plus arrêtées et les plus certaines. — Le fait est si bien connu qu'il y a quelques années, — en 1909, je crois, — M. J. Cappart, conservateur des Musées de Bruxelles, ayant à publier un choix de documents sur *l'Art Egyptien*, se borna à donner les illustrations, précédées d'une notice qui indiquait les sources, les auteurs utilisés, — mais déclarait que le commentaire serait de suite démodé et du fait deviendrait inutilisable. — Pourtant, si un texte ne peut fixer que le point chronologique, — une étape des connaissances acquises — il ne s'en suit pas qu'il soit inutile. Il marque une date, sans doute, mais le supprimer équivaut à nier l'effort en somme très louable de ceux qui nous devancèrent, et en quelque sorte ne donner du récit que la table des chapitres.

Le travail de René Ménéard et Claude Sauvageot a eu du moins le mérite de résumer, de condenser le résultat des études sur le Monde antique au moment où elles prenaient corps et figure, — si l'on peut ainsi parler; où elles se coordonnaient suffisamment pour donner un tableau général. — A ce point de vue, je crois qu'il était juste de le conserver, — d'autant que, pour l'ensemble des faits, il garde en somme toute sa valeur, et qu'on pourra toujours tenir compte des notions qu'il apporte. — Divisé en quatre parties principales : *les Peuples dans l'Antiquité; la Famille; le Travail; les Institutions*, — il comprend dans l'édition actuelle huit volumes, dont les deux premiers sont consacrés à l'histoire et aux notions générales sur l'Égypte et l'Asie, la Grèce et Rome jusqu'à la chute du Monde ancien. Il étudie ensuite la constitution de la famille, les mœurs, les conditions d'habitation, la toilette, les jeux, — voire la cuisine, qui avait bien son importance. Les tomes suivants se rapportent au travail : agriculture, industrie, commerce, architecture et beaux-arts, et pour terminer deux volumes sont consacrés aux institutions religieuses et civiles, et à la guerre. — Les auteurs, en somme, ont surtout voulu grouper des indications trop souvent éparses — et qui prennent ainsi, on peut le dire, une valeur de position; reproduire des monuments et donner toutes les indications qui permettent d'imaginer ce qu'était la Vie Antique. — On pourra seulement regretter que, dans le tirage actuel, on n'ait pas ajouté les notes qui pouvaient rendre compte des découvertes récentes, si toutefois il n'y avait pas là une besogne excessive et qui pouvait forcer à récrire une grande partie de l'ouvrage.

§

Des **Merveilles de la France**, par M. Ernest Granger, une des publications luxueuses de la librairie Hachette pour les étrennes de 1914, on peut dire très sincèrement que c'est un ouvrage beaucoup

mieux fait que ne le sont en général les productions de ce genre. C'est surtout un tableau d'ensemble, une description générale du pays établie par provinces, — très bien distinguées par leurs caractéristiques — et qui s'intéresse surtout à ses sites et à ses paysages. La partie historique n'existe pas ; la description monumentale, ensuite, est partout expédiée en quelques mots ; c'est un hors-d'œuvre, et l'on n'en parle que dans l'impossibilité de faire autrement, ce qui peut sembler regrettable, car les édifices des différents âges dont la France est encore couverte, malgré les ravages du temps et les déprédations stupides des hommes, constituent incontestablement sa meilleure parure. — L'auteur, qui ne l'ignore pas sans doute, se trouvait malheureusement limité par le plan même de son travail ; mais il a parfaitement raison lorsqu'il vient dire, à propos des viaducs modernes, que « c'est le seul élément décoratif ajouté par l'utilitarisme du présent aux merveilles d'art léguées par les siècles ». — Je suis heureux encore de pouvoir faire remarquer que la niaise répartition par « départements » semble de plus en plus abandonnée par les géographes ; les provinces, et, comme disait M. L. Gallois (1), les « régions naturelles », demeureront seules, très probablement, dans quelques années pour constituer les subdivisions de la France.

Ce volume, du reste, est abondamment illustré, même de planches en couleurs, dont certaines sont remarquables : *la Cité de Carcassonne, les Gorges du Tarn, le Château de Chenonceaux*, etc.. Cependant, on pourra goûter moins les petites explications placées sous chaque gravure en noir quand elles répètent les indications fournies par le texte. — C'est prendre surtout le lecteur pour un nigaud, — il en est bien, sans doute ! — et lui montrer un peu trop l'A. B. C. — Maintenant, il y a tant de gens, à notre époque hâtive, qui ne pensent qu'à regarder « les images » !

§

M. Amédée Boinet publie chez Laurens une monographie de la **Cathédrale de Bourges** (XIII^e-XVI^e siècles), édifice remarquable à divers points de vue et l'un des plus vastes qui nous aient été légués par le Moyen-Age. La façade, en effet, a cinq portails, correspondant à cinq nefs, et la chapelle de la Vierge, au rond-point de l'abside, étend à 125 m. la longueur de l'église. — Le chœur, comme il arrive souvent, est à cheval sur le mur romain, ce qui a forcé à construire le chevet en surplomb du fossé qui venait ensuite ; mais ce chevet, avec les lanternes à bonnets aigus qui se trouvent en saillie sur la ceinture des chapelles, est une des parties les moins heureuses de l'édifice. Quelques bribes des cathédrales antérieures subsistent dans la crypte qui s'étend sous le chœur, et de celle

(1) *Régions naturelles et noms de pays*. Paris, 1908.

du XII^e siècle il est resté surtout deux porches latéraux, en saillie sur le bas-côté, et qui tiennent la place du transept absent. — On peut admirer ensuite la façade au quintuple portail, dont les sculptures, — surtout celle du jugement dernier — sont justement célèbres, et, dans l'énorme galerie que forme la nef, le premier bas-côté, au triforium surmonté de vitraux, — disposition qui se retrouve au chœur du Mans, et qui est une de ces hardiesses heureuses dont usèrent, du reste assez rarement, les architectes de l'époque.

Je ne referai pas après M. A. Boinet l'histoire de la cathédrale de Bourges, dévastée, — naturellement ! — par les brutes huguenotes du XVI^e siècle, et qui a subi encore les embellissements que préconisaient presque partout les chanoines du XVIII^e, sans parler de la besogne presque aussi néfaste entreprise par les restaurateurs de notre époque. Le jubé fut sacrifié en 1757 et il en subsiste à peine des fragments au musée de Bourges et du Louvre; d'autres retrouvés dans les travaux (1894) ont été déposés dans les bureaux de l'architecte diocésain, près de l'église. — A l'intérieur, on peut voir une curieuse horloge du XV^e siècle; des statues et l'effigie funéraire du duc de Berry, dans la crypte et la chapelle de la Vierge, où il est agenouillé avec sa femme, Jeanne de Boulogne; la statue du maréchal de Montigny; trois autres des Laubespine dans la chapelle de Jacques Cœur; une délicieuse porte ouvrant sur la sacristie, — et hors-d'œuvre, au premier étage d'une construction du XV^e siècle, élevée contre le porche nord, l'ancienne salle du chapitre. — La cathédrale de Bourges, enfin, garde une admirable série de vitraux, — beaucoup du XIII^e siècle — qui en font un musée incomparable et valent à eux seuls une étude attentive.

§

Le voyage du Comte René Le More, **d'Alger à Tombouctou**, en compagnie de deux indigènes et à travers des régions désertes, — à peine traversées par quelques peuplades hostiles, — dénote, je ne dirai pas seulement du courage, mais véritablement une certaine dose de témérité. Il y fallait toute la confiance de la jeunesse, de l'audace même, — et croire que rien n'est impossible à l'homme résolu. — De cette randonnée hasardeuse et qui par chance se trouva réussir, à l'aller comme au retour, le Comte René Le More a donné un récit alerte, de bonne humeur et qui offre des observations intéressantes. Il relate d'abord ses étapes, par Laghouat, Gardafia, El Golla et, après quelques détails historiques sur In Salah, raconte, son passage par les Gorges de Takoumbaret, aux parois atteignant 800 m. de hauteur, et qui portent des inscriptions rupestres. Le Sahara, aujourd'hui desséché, dit-il, offre de nombreuses traces de fleuves qui semblaient se diriger, aux vieux âges, vers une mer

intérieure qui a disparu. De même, du côté de Tombouctou, on trouve des plaines parsemées de « témoins géologiques », — des colonnes, des piliers répartis au hasard, et dont le ciel forme la toiture. C'est comme les mégalithes de Carnac, apportées en plein désert, — et les témoignages d'une constitution très différente du continent africain, — qui formait sans doute, non la masse compacte qui existe aujourd'hui, mais un ensemble de terres découpées par la mer et sillonnées par des cours d'eau. L'explorateur trouve, du reste, des traces de peuples préhistoriques dans la vallée de Tilemsi, comme il relève plus bas un ancien lit du Niger. — Il arrive cependant à Tombouctou, situé non sur le fleuve, large de 800 m. à 3 kil., mais à une distance de 7 kil. Centre important autrefois, c'est maintenant une ville déchue. Je renvoie au récit même pour les détails sur l'endroit et sa population. M. Le More, auquel les indigènes essaieraient bien de jouer quelques mauvais tours, descendit ensuite le Niger jusqu'à Gao et revint par une route plus directe que celle de l'aller, traversant des pays dont certaines régions sont horribles, si les nuits y restent d'une splendeur admirable, et pour terminer préconise l'emploi de l'aéroplane, — enfin utilisé ! — et qui permettrait d'établir des communications plus aisées avec la côte.

§

Le volume de M. Marcel Lami, *Terres d'aventures*, nous ramène en Portugal, — pays qui a eu son époque de grandeur et même de gloire, surtout au temps de l'expansion coloniale, et qui désormais se survit, — traîné à la remorque de la diplomatie anglaise, rongé par ses politiciens, perdu en débats et guerres intestines, — l'hégémonie ayant passé des peuples du sud aux peuples du nord, et les races latines se trouvant avoir désormais abdicqué devant les revendications d'esprit froid et tenace des races germaniques et anglo-saxonnes. — Mais j'aurais préféré, pour ma part, une description et quelques tableaux du pays, des choses sur les cités, les monuments et la race, — car les couleurs ne manquent pas en Portugal, non plus que les œuvres ou même les curiosités. Le récit de M. M. Lami, d'une écriture assez décousue et gesticulante, est d'un bavard enthousiaste ; il est loquace et même prolix, verbeux et empanaché, — s'il dénote une certaine imagination. Je retiendrai cependant un tableau de Lisbonne, — où il arrive par le train d'Espagne, — un Lisbonne très modernisé, « d'une laideur tragique », — océan de toitures boursoufflées, où il y a heureusement des arbres qui sauvent tout ; les palmiers y viennent en pleine terre, non plus souffreteux comme à Nice, mais épanouis dans une végétation admirable. Des maisons couvertes d'*azulejos* resplendissent au soleil ; l'auteur s'attendrit en visitant un musée de dentelles, et note des

choses sur la pérennité des types humains à propos des multiples avatars de la race portugaise. Tout en bavardant — un peu trop — en compagnie d'un jeune Lusitanien enthousiaste, chargé de lui donner la réplique, il note des sites divers de la capitale, et finit par arriver à Belem, au couvent merveilleux bâti par Henri le Navigateur, — dont l'église Santa-Maria est un chef-d'œuvre et qui nous vaut une des meilleures pages du livre. Après avoir été le Panthéon du Portugal, c'est maintenant un orphelinat laïque. — Plus loin, il trouve Olympia, le site primitif de Lisbonne — qui remonte peut-être aux temps préhistoriques — désert maintenant, un champ de ruines après avoir été d'une opulence fabuleuse, mais gardant son palais de Moéda, devenu une prison, sa cathédrale effondrée, et tout en haut son château, toujours occupé militairement. — C'est de là que M. Lami évoque le fantôme de Christophe Colomb, qui y vécut longuement, perdu dans la foule, ignoré, s'ignorant lui-même et dont il raconte l'existence presque inconnue d'avant la grande époque. — Puis, c'est Camoëns, poète et homme d'épée, — triste d'avoir vécu et triste d'avoir pensé, — le Roi Henrique, qui organisa la découverte de la terre, — tous les personnages tragiques ou fastueux de l'histoire portugaise, — et l'ouvrage finit, après des promenades dans les jardins de Lisbonne et des pages sur une tempête à la Bouche d'Enfer, avec de nouvelles déclamations enthousiastes sur la renaissance de la race, — qu'il prévoit, au moins dans certaines de ses colonies, comme le Brésil. — Mais n'est-ce pas surtout ici le côté « littérature » ?

§

Je suis assez embarrassé pour présenter l'ouvrage de Robert de Souza sur **Nice capitale d'hiver**, qui est sans doute un travail abondant, documenté, consciencieusement déduit et dont les conclusions doivent inspirer confiance. J'estime Robert de Souza et je serais fâché de ne pas paraître approuver la campagne qu'il mène avec conviction. Il a d'ailleurs derrière lui la *Société pour la protection des paysages de France*, qui a fait œuvre utile dans nombre de cas déjà, et c'est un patronage honorable. — Cependant, je dois dire que ses histoires d'« esthétique urbaine », de « transformations édilitaires », de « plans d'extension », le tout à grand renfort de vignettes, de schémas et de tableaux graphiques, me laissent assez froid. Je me méfie beaucoup des « projets de travaux » et surtout de ceux qui les établissent ; les larges percées, les boulevards énormes auxquels on sacrifie notre vieux Paris, pour faire galoper les autos dans des nuages de poussière, ne nous consolent pas des destructions imbéciles dont ils sont surtout le prétexte. Lorsqu'il est question de transformations ou d'améliorations, aujourd'hui, cela équivaut toujours à flanquer par terre des choses anciennes, souvent très belles,

pour le grand profit des tripoteurs et de leurs architectes, et cependant qu'applaudissent tous les bêtas auxquels on a représenté l'hygiène et chanté l'insalubrité des vieux immeubles. — A cela, il n'y a pas grand'chose à faire. La beauté d'un édifice ne se décrète pas comme l'heure d'enlèvement pour les ordures ou la place des urinoirs municipaux. Les gens de notre époque, d'autre part, ont naturellement mauvais goût, comme les gens d'autrefois avaient naturellement bon goût. Si vous ne me croyez pas, retournez voir, après n'importe quel édifice du Moyen-âge ou de la Renaissance, les maisons *primées* de la rue d'Abbeville ; les immeubles en carton gris de la rue Danton ; celui de la rue Réaumur, qui a le ventre en fer d'un paquebot, et presque en face un autre dont le balcon est soutenu par deux colonnes qui ressemblent à des pilons de volaille. C'est cela qu'on appelle de l'art moderne. — Robert de Souza, après avoir été chercher la constitution géologique du territoire de Nice, et l'âge de pierre, après avoir constaté la pénurie du carnaval, — qui de fait ne semble pas valoir le mât de cocagne, — et l'envahissement de la réclame, contre laquelle on ne saurait trop se récrier, car c'est idiot et malpropre, — a voulu nous prouver que la préfecture des Alpes-Maritimes, grâce à son excellente situation, deviendra la « capitale d'hiver de l'Europe ». Il y préconise dès lors des arrangements nouveaux, de larges avenues, la création de parcs, « l'aménagement d'une région centrale » et l'extension dans la ville de cités jardins, — bref, nombre de très belles choses pour lesquelles on voudra bien consulter le volume. — Je ne suis pas sûr que tout cela soit extrêmement avantageux. Mais il y a un comité pour « l'embellissement et l'extension de Nice » qui peut travailler en toute liberté, car il n'y a là-bas rien d'intéressant à gâter ou à détruire ; c'est même un des rares endroits où l'on pourrait surtout entreprendre les améliorations dont quelques-uns de nos contemporains nous promettent de si mirifiques résultats ; — et malgré tous les exemples des villes étrangères dont Robert de Souza a recueilli les plans et préconisé l'exemple, nous ne serions pas fâchés, enfin, de voir ce que donnerait l'expérience.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue critique des Idées et des livres : M. Henri Clouard : « sur le programme des néo-classiques ». — *Les Bandeaux d'or* : « Toanneins », poème de M. Luc Durtain. — *La Revue de Paris* : une page des souvenirs d'Auguste Lalance, à propos de Gambetta et de la question d'Alsace-Lorraine. — *La Controverse* : opinions allemandes sur l'Alsace et une guerre franco-allemande, rapportées par M. Georges Bourdon. — *Naissance* : la *Vie morale*. — Memento.

Nous avons vu M. Eugène Montfort en appeler aux esprits libres, contre l'alliance de Tartufe et de Joseph Prud'homme travestis en

régents de littérature, dans la mascarade actuelle. Nous avons vu M. Ernest Gaubert prendre nettement parti auprès de M. Montfort.

M. Henri Clouard apporte, dans **La Revue critique des Idées et des Livres** (10 février), des explications : « sur le programme des néo-classiques. »

« Je voudrais dire un peu de nouveau », annonce M. H. Clouard. Nous allons chercher à vous faire part de ce nouveau-là.

Sur le reproche d'« imitation » : les néo-classiques n'imitent point, déclare M. Clouard.

« La tradition » lui inspire cette réplique :

Les Marges mettent en cause la tradition.

Si tradition il y a, la nôtre vaut mieux que la leur. Car à force de ne vouloir choisir et préférer, on cède à ce que le passé offre en bloc de plus favorable à la paresse de l'esprit ; la haine théorique de la tradition lie à la pire des traditions, qui est celle des inférieurs pour les grands.

Leur tradition est une torpeur... Toute de mépris pour les médiocrités les plus immédiates, toute d'admiration pour les têtes les plus belles de la lignée éternelle, la nôtre, à la manière d'un culte des héros, est une excitation au perfectionnement continu.

Le traditionnalisme des néo-classiques — s'en peut-on étonner ? — n'est absolument rien s'il n'est une révolte tout d'abord.

Sur « la Politique », M. Clouard observe :

Voici la plus tenace des objections qu'on nous fait, et j'avoue n'y rien comprendre.

Ceux qui la formulent avec le plus d'entêtement (tel courriériste littéraire) sont ceux dont tous les jugements sur les ouvrages de l'esprit apparaissent commandés par une idée de progrès qui vient en droite ligne de la politique et qui est démocratique essentiellement.

Nous avons dit maintes fois ici qu'il était absolument impossible de séparer l'histoire des lettres de l'histoire des idées, et, par suite, du mouvement politique et social ; et nous en avons donné les raisons. Et nous avons montré qu'une sorte d'inconsistance intellectuelle, sous le couvert de l'enthousiasme lyrique, devint au XIX^e siècle français un véritable poison social et politique. Enfin nous avons déploré, dans l'intérêt des lettres pures, la ruine méthodique de la société par la démocratie. Mais, ces choses bien entendues, nous jugeons un poème comme poème, un roman comme roman. Les faits sont là.

En littérature, il n'y a ni droite ni gauche ; je trouve scandaleux qu'on veuille qu'il y en ait. Et s'il est possible de réformer une situation aussi fâcheuse, croyez bien que nous y mettrons nos soins. La seule critique littéraire désormais utile sera celle qui, prenant conscience de tout ce que les lettres présentes ont de neuf, y fera le tri du vivant et de l'avorté, avec un ferme sentiment de sa responsabilité devant le génie traditionnel de la France.

« Ce que nous avons acquis. » Ainsi M. Clouard intitule la seconde partie de son travail. Elle discute certains auteurs. On s'attendait à un inventaire, sur la foi du titre et de cette déclaration : « D'ores et déjà, le néo-classicisme a des positions assurées. »

« La question de l'ordre. » — Sur cette question, M. Clouard proteste d'abord contre une revue qui impute au néo-classicisme une façon d'ordre qui ne serait pas la véritable. Ensuite, il explique ce qui est l'ordre d'un néo-classique authentique :

... une chose, en l'artiste, l'emporte en dignité sur tout le reste, — et d'autant plus que ses puissances d'émotion sont plus riches : la présence du génie de l'homme, une divine présence centrale et reine, sans laquelle les plus beaux frissons ne sont qu'espérés... C'est pourquoi j'en suis où l'on en vient fatalement : à faire porter l'examen critique sur l'organisation intérieure de l'écrivain, sur la qualité de son type d'homme.

Car c'est un homme avant tout, et dans ce qu'il a de plus spécifiquement humain, qui s'inscrit dans une création littéraire.

M. Clouard écrit ensuite :

Nous avons même affirmé contre M. Montfort que toutes les puissances de création — sans excepter l'intelligence dans la mesure où elle y participe — sont attachées à la force personnelle de l'auteur, à ce que sa personnalité a de plus mystérieux.

Enfin, nous retenons une formule :

Il ne s'agit donc pas de « l'ordre », mais d'un ordre : un ordre pour chaque écrivain. Personne ne peut savoir ce que c'est que l'ordre en littérature, si l'on entend autre chose que le respect des nécessités d'expression et la dignité des genres : mais on sait que tout grand poète a son ordre. Il l'a conquis sur les « désordres » qui constituent toute vie intérieure un peu riche.

... Le grand poète est celui en qui le vivant, c'est-à-dire le neuf, l'instable et le fuyant trouvent la conciliation avec le durable et le déterminé.

Pour conclure, M. Clouard envisage « l'avenir ». Il le fait en ces termes :

Conciliation, voilà le point qui importe. C'est à concilier que doivent tendre tous les efforts d'aujourd'hui. En art, la conciliation reste à faire entre l'art proprement classique et l'art dit moderne.

Celui-ci a son principe dans l'individu. Or cette intériorité, cette dynamique de l'ordre, que j'ai dites, méditez-les ; puis songez à la façon dont les thèmes littéraires se peuvent renouveler ; enfin réfléchissez aux réussites admirables de la littérature personnelle : ne pensez-vous pas qu'il existe, dans les lettres, certain individualisme que nous ne laissons pas réduire ?

Il y a là un problème que ne peut résoudre la théorie et qui exige d'être étudié sur des cas concrets. J'espère le tenter un jour sur Chateaubriand, sur Rousseau.

La postérité choisira, dans l'expression contemporaine, les œuvres qui, vers nos arrière-petits-fils, continueront l'art classique. M. Clouard ni personne ne saurait prévoir si M. Paul Bourget, à qui son état d'académicien confère quelque importance sociale dans les lettres, durera par ses travaux ; — si un Anatole France n'aura point acquis la valeur classique d'un Voltaire.

Le fameux : « Partons pour la guerre de Cent Ans ! » du candidat à Saint-Cyr prêtant cette apostrophe à un soldat des luttes contre l'Anglais, dépendait d'une étourderie semblable à celle qu'un peu de vanité fait commettre à ceux qui se prétendent des classiques, dès aujourd'hui, ou intronisent classiques leurs amis.

Ducis, Delavigne, Ponsard passèrent, de leur vivant, pour des classiques.

Balzac, Stendhal, Baudelaire, Flaubert, Verlaine, en voilà cinq, pour assurer l'évolution du génie français au XIX^e siècle, on en peut répondre !

Si M. Clouard dénonce « la ruine méthodique de la société par la démocratie », on a le droit de lui opposer que la démocratie, au contraire, vivifie progressivement la société. En politique, la vérité n'est nulle part. En littérature, ce qui est durable, c'est ce qui est *vrai*, ce qui est dans l'humanité, c'est l'œuvre conçue et réalisée dans la joie de l'effort, ni pour restaurer un roi présomptif, ni pour flatter le gouvernement officiel, — c'est l'œuvre issue de l'écrivain libre qui n'a d'autre parti pris que le bon service des Lettres.

§

Les Bandeaux d'Or (janvier 1914).

Nous ne saurions dire à quelle école poétique ressortit M. Luc Durtain. Voici, à titre documentaire, une pièce de cet auteur :

TONNEINS

Arc-boutant pouce et index aux tempes,

Une énorme proximité de main,

La paume, pareille à une voûte,

Sembler molle comme un nuage,

*Avec creux, pentes, reflets bleus et rouges.

— Au-dessus, trou : le ciel.

— Au-dessous, l'herbe.

— Et tout cela porté.

Par mon poilu avant-bras, colonne

Qui plonge dans la terre universelle.

J'écarte un peu la main : comme elle change !

Un digital fantôme s'étire

Quintuple hors de cinq autres et mêmes doigts

Qui eux offrent

Ceci de sûr : qu'ils sont opaques.

Je l'écarte encore, et la pose dans l'herbe
 Ma puissance de droite, très concrète,
 Complète, simple.
 Au-dessus, entre des épis,
 D'une demi-lieue de toits la ville domine la Garonne.
 Plus haut, l'abîme
 Informé d'une grande profondeur.

Je me regarde des pieds au sternum et me vois
 Démesuré, car je forme
 Tout l'horizon antérieur du monde :
 Rien que mon pantalon rayé de noir
 Boit le fleuve entier.

Vais-je, debout,
 La ville m'atteignant au flanc,
 Marcher géant... puis me sentir soudain (c'est justice)
 Diminué au premier regard d'homme ?
 Ou bien,
 Ici, tel le nouveau-né vénérable,
 Resterai-je noué par l'ombilic à un dieu ?



Extrait des Souvenirs d'Auguste Lalance — ex-député protestataire d'Alsace-Lorraine au Reichstag allemand, — publiés par la **Revue de Paris** (15 février) :

C'est un devoir pour moi d'achever ces souvenirs en donnant une place spéciale à Gambetta, parce qu'il a toujours témoigné aux Alsaciens et aux Lorrains un intérêt tout particulier et parce qu'il était un modèle de patriotisme.

C'est à la fin de 1871 que je le vis pour la première fois.

Il habitait alors un petit entre-sol très modeste rue MONTAIGNE. Il me reçut cordialement, et au moment où je prenais congé de lui, il me dit : *Soyez sans inquiétude, vous nous reviendrez par la paix.* Cette phrase est restée gravée dans ma mémoire et elle a été mon guide dans les conseils que j'ai eu à donner à mes compatriotes alsaciens.

La seconde fois que je vis Gambetta, ce fut place Saint-Georges, aux obsèques de M. THIERS. Quand il passa à côté de moi, je le saluai, quoique je fusse persuadé qu'il ne me reconnaîtrait pas. Mais, sans hésiter, il me tendit la main et me dit mon nom. Puis il m'engagea à aller, après l'enterrement, le voir au bureau du journal *la République française*, à la Chaussée-d'Antin.

Je ne manquai pas de me rendre à cette invitation et je passai une heure seul avec Gambetta, dont j'admirais de plus en plus la haute intelligence, la mémoire prodigieuse et surtout l'ardent patriotisme. Il me raconta ses entretiens avec M. THIERS, avec lequel il avait un rendez-vous à Paris au moment même où l'illustre homme d'Etat mourait à Saint-Germain. Il me cita ce joli mot de M. THIERS : « Nous ne nous sommes pas toujours aussi bien entendus que maintenant, je vous ai même appelé « fou furieux ». Il faut m'excuser, car alors vous étiez si jeune, et moi j'étais si vieux ! »

Gambetta me développa ensuite son opinion sur la question d'Alsace et me répéta, ce qui était sa certitude : que l'Alsace et la Lorraine redeviendraient françaises. Il lui semblait en effet impossible que la France les oubliât et il était assuré, d'autre part, que les Alsaciens comme les Lorrains resteraient fidèles à leur patrie, quels que fussent les avantages que l'Allemagne pourrait leur offrir. « Si la France, disait-il, déclare un jour la guerre à l'Allemagne et si elle est victorieuse, elle reprendra ses chères provinces. Mais alors tous les Allemands considéreront leur défaite comme une honte nationale et mettront tout en œuvre pour préparer une nouvelle guerre où ils penseront vaincre. Ce ne serait donc jamais fini. Il serait infiniment préférable de conclure entre les deux pays un arrangement pacifique par lequel, en toute liberté, l'Allemagne rendrait sa conquête à la France, en échange de compensations financières, coloniales ou douanières. Ce serait alors une solution honorable pour les deux pays et les deux populations. Aujourd'hui divisés, et ils ne peuvent pas être autre chose, ils séparent forcément l'Europe en deux groupes, sinon ennemis, du moins jaloux l'un de l'autre et incapables d'intervenir ensemble auprès des peuples neufs qui se développent au loin et qui seront bientôt pour la vieille Europe un danger formidable. Réunies, par contre, l'Allemagne et la France pourront, tout en réduisant beaucoup leurs charges militaires, constituer une force irrésistible. »

Je fus frappé par les raisonnements de Gambetta, et depuis lors j'ai saisi toutes les occasions pour affirmer :

1° Que l'Alsace et la Lorraine ne peuvent pas trouver leur avenir au sein de l'Empire d'Allemagne ;

2° Que la France sera disposée à racheter ses chères provinces en les payant très cher ;

3° Qu'après cette négociation tout motif de conflit futur entre la France et l'Allemagne étant écarté, ces deux pays, qui représentent l'élite de la civilisation européenne, pourront poursuivre d'un commun accord la solution d'une foule de questions où ils ont les mêmes intérêts.

§.

Comment ne pas rapprocher de ce qui précède les lignes ci-dessous empruntées au texte d'une conférence de M. Georges Bourdon : « France et Allemagne », faite à l'Université Populaire du Faubourg Saint-Antoine, et dont **la Controverse** (15 février) publie un fragment ?

Que demandent donc les Alsaciens ? Ils ne demandent rien d'autre que de vivre libres. L'Alsace, terre d'Empire, veut être une terre libre, et si je ne craignais d'abuser de vos instants, je pourrais vous citer des discours des Alsaciens les plus illustres, de ceux qui ont jadis le plus souffert pour l'idée française, alors que toute l'Alsace en était frémissante, qui ont ensuite le plus souffert pour l'idée alsacienne, quand il devint évident pour eux que l'idée alsacienne devait, pour s'affirmer, se développer dans le cadre de l'Empire.

Je pourrais vous citer les paroles d'un Auguste Lalance, d'un Hoegy, d'un Jacques Preiss, de Léon Boll, de l'abbé Wetterlé. Que réclament-ils ?

Ils réclament l'autonomie; en d'autres termes, ils veulent être placés, dans l'Empire, sur le même pied que les États Confédérés; ils n'admettent plus d'être traités comme une colonie, pareils à des noirs ou à des jaunes, écrasés sous la botte germanique. — Sont-ce des personnages isolés qui tiennent un tel langage? A-t-on perdu le souvenir de ce congrès de Mulhouse qui, il y a moins d'un an, le 13 mars 1913, votait une résolution dont la netteté ne laissait rien à désirer? Tous les partis y étaient représentés; on y entendit le catholique Hoegggi, le socialiste Wicky, le pasteur Scheer, qui s'écria: « *Nous désirons une entente franche et honnête entre la France et l'Allemagne; c'est un devoir d'humanité.* » Et catholiques, socialistes et libéraux votaient d'un élan unanime l'ordre du jour suivant:

« L'Assemblée, réunie à la Bourse, adresse au Parlement d'Alsace-Lorraine, issu du suffrage universel, la requête suivante: que le Parlement se déclare énergiquement contre la pensée d'une guerre entre l'Allemagne et la France. Elle exprime le vœu que tous les litiges pendants entre les deux peuples soient solutionnés à l'amiable, pour le présent et pour l'avenir. »

M. Maximilien Harden, le rude et ardent polémiste de la *Zukunft*, me disait dernièrement: « Entre nos deux pays, je n'aperçois d'autre alternative que celle-ci: ou la continuation de rapports aigris, déplaisants, hostiles, dangereux, ou une alliance formelle. Pour moi, mon choix est fait: tout recommande l'alliance. »

Pour moi, entre une politique bâtarde qui n'est ni celle de la revanche, ni celle du renoncement, mais qui est celle de l'aigreur, des défis et des soupçons, et une autre politique qui serait, dans la mesure où le permettrait l'attitude de l'Allemagne, celle de la collaboration loyale et digne, je dirai, comme Maximilien Harden: mon choix est fait.

§

Naissance:

La Vie morale a paru pour la première fois, en février, sous la direction de M. Philippe Pagnat, à Viroflay (Seine-et-Oise). Elle est « psychique, littéraire et sociale ».

Franchement psychique, ce que n'est aucune revue littéraire; littéraire plus que ne l'est aucune revue psychique; sociale, enfin, selon la détermination que donnent à ce mot les préoccupations qui précèdent, *la Vie morale* répond à un besoin de l'heure présente. Ne supplantant aucune revue existante, elle croit pouvoir compter sur l'accueil sympathique de toutes. Elle accepte les échanges qui lui sont demandés, à la seule condition d'une mention régulière.

La Vie morale subordonne l'abondance des textes et la rapide succession des tirages à l'intérêt et à l'unité de la composition. N'espérant pas triompher en un jour, elle décide de proportionner ses forces à la longueur présumée de la lutte. Elle ne s'engage donc pas dès aujourd'hui à paraître plus d'une fois tous les soixante-douze jours; soit exactement cinq fois par an. Bien entendu ceci est provisoire et ce minimum, elle s'y engage, ne sera jamais dépassé. (*Cela signifie probablement: abaissé?*)

Il appartient à ses lecteurs d'augmenter progressivement au contraire cette fréquence. A chaque sérieux effort des amis de *la Vie morale*, correspondra un égal effort de sa Direction.

Voilà une sorte de « Mutuelle » proposée entre les lecteurs et la direction de *la Vie morale*.

MM. Edouard Schuré, Victor-Émile Michelet, Ph. Pagnat, L. Renaud et M^{me} Yvonne de Romain ont collaboré brillamment au premier fascicule.

§

MEMENTO. — *Le Carillon* (février). — « Notre-Dame de l'Usine », par M. N. Beauvain. — « Le Travailleur », par M. H. Guilbeaux. — « L'Amour dans la cohue », par M. Louis Mandin, poèmes.

La Vie (1^{er} mars). — « La Russie contemporaine », par M. Gabriel Sarrazin. — « Le Paysan provençal », par M. J. Bernex. — « Le Portugal vivant », par M. Philéas Lebesgue.

La Revue du mois (10 février). — M. le docteur Grasset : « La Matière, la Vie. » — « Goethe et les sciences de la nature », par M. A. Tibal.

La Revue hebdomadaire (7 février). — « Joubert », par M. F. Laudet. — « Le Travail », par M. le docteur Ch. Fornet.

Les Echos du Silence (Hiver 1913-1914) : — C'est le second cahier de cette publication. Il est aburissant, par son texte et ses hors-texte aussi bien.

« Je m'ascensionnerai d'essence », déclare M. Stanislas Fumet. Il dit encore, on ne sait à qui, il est vrai : « Tes seins sont des yeux. » Il déclare, en outre :

« Entre Ua et Deux il y a le Nu.

Eperdument. »

Le Correspondant (10 février) : — Anonyme : « L'Angleterre qu'on ne voit pas. » — « La Babouchka de Tolstoï », par M. André.

La Vie des Lettres (janvier) : — M. Saint-Pol Roux : « Sur les ailes de la Victoire », impressions du poète en aéroplane. — « Au cachot », par M. Avetis Aharonian. — « Exhortation à la victoire », par M. F. Divoire. — Poèmes de MM. Nicolas Beauvain : « A la gloire de Paris », L. Piérard sur le peuple des mines, Emile Cottinet : « Les Cols » (poèmes alpestres), etc... De M. Robert J. Shores : « Petite nomenclature des Poètes américains. » — De M. W. Speth : « L'Inspiration de Verhaeren et les coloristes flamands. »

Le Divan (février) : — « Juvenilia », poèmes exquis de M. P.-J. Toulet. — « Vacances », par M. Pierredon. — Une étude de M. H. Martineau sur le poète « François Porché ». — La chronique stendhalienne.

Les Cahiers du Centre (janvier) : — « Corporations et métiers de Clamecy à la fin du XVIII^e siècle », par M. Paul Destray.

La Pensée française (15 février) : — « A Déroulède », par M^{me} Claire Virenque. — « Pensées », de M^{me} Barratin. — Poèmes, par divers.

L'Antivivisection (janvier) : — « Vivisection humaine. Comment on inocule aux malades la tuberculose et la syphilis », par M. le Dr G.-R. Laurent.

Floréal (février) : — Articles de MM. L.-V. Meunier, Dr Legrain, Maurice Bouchor, P.-H. Loyson, A. Bayet, E. Ségui.

Le Feu (février) : — « Jacques II en exil », par M. Ch. Chassé. — « La Chanson des Quatre Dauphins », par M. Bruno Durand. — « Le Sain Tango », par M. Joachim Gasquet.

Revue bleue (14 février) : — « Lettres inédites » d'A. de Vigny. — « Finances d'Autrefois et Finances d'Aujourd'hui. Le Triumvirat », par M. Marion.

Les Soirées de Paris (15 février) : — « Lettres inédites » d'Alfred Jarry, qui sont poignantes. — De M. Maurice Raynal : « L'Art d'être un imbécile. » — Poèmes de MM. Guillaume Apollinaire, Fernand Divoire et Max Jacob.

La Grande Revue (10 février) : — M. Isi Collin : « Sisyphe et le Juif Errant. » — « Enquête sur M. Henri Bergson et l'influence de sa pensée sur la sensibilité contemporaine. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chronique stendhalienne : Stendhal en Russie (*Le Journal des Débats*, 20 février). — Les Confidences de M. Bergson (*La Dépêche*, 16 février).

M. Maurice Demaison publie, dans le **Journal des Débats**, un très intéressant article sur *Stendhal en Russie*, où il nous donne quelques lettres inédites de Stendhal, qui furent interceptées par les Russes durant la campagne de 1812. Ces lettres sont datées de Smolensk et de Moscou.

A Smolensk, expose M. Demaison, la prise de la ville n'était encore pour lui qu'un spectacle et le sujet d'un récit pittoresque; les incommodités du voyage n'avaient fait que l'amuser. Tout au plus devine-t-on qu'il est un peu déçu. Ses deux séjours en Italie ont définitivement fixé ses préférences; il sent déjà que partout ailleurs il sera déraciné. « Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à son âme. Tout est grossier, sale, puant au physique et au moral. L'ambition ne fait rien sur moi, le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé... Tout cela tend furieusement à me faire demander la sous-préfecture de Rome. »

L'arrivée à Moscou lui donna de l'espoir. Cette ville délicieuse l'éblouit, comme tous ses compagnons. Il comptait y passer l'hiver parmi les bals et les concerts : on ne savait encore quels seraient les acteurs, mais on avait Tarquinin, « un de nos meilleurs ténors ». Le lendemain, l'incendie éclatait, renaissant à mesure qu'on s'efforçait de l'éteindre. Chassé successivement de cinq palais en cinq jours, Stendhal se vit contraint d'aller bivouaquer à une lieue de la ville, non sans avoir risqué de périr avec tout son convoi, la flamme allant plus vite que les chevaux.

« Nos déménagements précipités, écrit-il à la comtesse Daru, étaient vraiment plaisants. Vous savez que Moscou avait 400 ou 500 palais ornés avec une volupté charmante, inconnue à Paris et qu'on ne voit que dans

l'heureuse Italie. C'est tout simple. Le gouvernement était despotique ; il y avait ici 800 ou 1.000 personnes qui avaient 500 à 1.500 mille livres de rente. Que faire de cet argent ? Aller à la Cour ? Un sergent des gardes qui avait la faveur de l'empereur les humiliait et, de plus, les exilait en Sibérie pour avoir leurs beaux attelages. Ces malheureux n'avaient de ressource que le plaisir et il paraît, à en juger par leurs maisons dont nous avons joui pendant 36 heures, qu'ils usaient bien de ce pis-aller. Ils devaient avoir quelque reconnaissance à la volupté. Catherine elle seule a fait quatorze de ces grands seigneurs, et le comte Soltykof, chez lequel loge le maréchal, est cousin réel de l'empereur Alexandre, qui n'est qu'un Soltykof. Nous avons remplacé ces gens aimables par la plus effroyable barbarie. »

Les vivres, après l'orgie de pillage, commençaient à se faire rares. Dès qu'apparut la nécessité de songer à la retraite, l'auditeur Beyle fut chargé d'assurer le service des subsistances sur la route du retour. On a les lettres officielles par lesquelles il fait part de sa nomination.

L'embarras de Stendhal est visible. Jamais chef, écrivant à des subordonnés, n'employa des formes plus prévenantes pour transmettre des ordres à ses égaux de la veille. « Monsieur et cher collègue, dit-il à l'intendant Fesquet, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai à vous demander de vouloir bien m'aider dans la mission fort difficile que S. E. M. l'Intendant général vient de me donner dans les trois gouvernements de Smolensk, Mohilew et Witebsk. Je suis chargé de la direction générale des approvisionnements. Je compte beaucoup sur Mohilew pour les achats. La civilisation a été moins troublée chez vous qu'ailleurs. Je voudrais avoir réuni dans les magasins de Smolensk et sous six semaines 100.000 quintaux de farine, de l'avoine et des bœufs... Cette affaire-ci est regardée comme d'une extrême importance. On voudrait que je fisse des miracles et je ne saurais parvenir même à faire des choses ordinaires qu'autant que vous aurez la bonté d'y concourir avec quelque activité... Les six collègues que nous avons ici pourront vous dire, Monsieur, que j'ai fait tout ce qui pouvait s'allier avec le respect pour n'être pas chargé de cette mission difficile et où je ne puis avoir quelque succès qu'autant que vous, Monsieur, ainsi que MM. de Pastoret et de Villebranche daigneront venir à mon secours. »

Nous n'avons point la lettre à M. de Villebranche ; mais celle au comte de Pastoret déploie les mêmes grâces : pour attendre l'intendant de Witebsk, Stendhal n'hésite pas à « se mettre bien réellement à ses genoux ».

Ces lettres de service, qui ne devaient jamais parvenir à leurs destinataires, il semble que l'auteur les ait écrites pour nous : elles sont les seules pièces, jusqu'à présent connues, qui nous le montrent dans l'exercice de ses fonctions. On a plaisir à voir qu'il se prend au sérieux. Il allègue sa « vieille expérience de commissaire des guerres » et les prix du Languedoc pour évaluer le taux de la farine en Russie (calcul problématique) ; il demande des états tous les cinq jours, des états rédigés sur un modèle unique qu'il établit lui-même pour que le résumé en soit facile à faire « et n'excede pas le génie d'un commis » : il payera de sa poche les voyages des porteurs. Il est actif, ponctuel et bureaucrate : il ne cache point sa joie

quand il fait imprimer des têtes de lettres avec son nouveau titre : « Directeur général des approvisionnements de réserve. »

Beyle quitta Moscou le 16 octobre, avec un convoi de malades, pour revenir à Smolensk. Trois lettres inédites racontent son voyage, l'une à Félix Faure, son ami de Grenoble, les deux autres à la comtesse Daru. C'est un apport tout neuf à l'autobiographie stendhalienne, car les recueils antérieurs ne contenaient aucune pièce datée de ce moment.

La première lettre à la comtesse (9 novembre) débute sur un ton de badinage littéraire et par une allusion ironique aux gentilleses de Sterne : « Je ne connais rien de si plat que de faire un voyage dont on prévoit d'avance toutes les circonstances. On va de Paris à Strasbourg, on connaît presque les noms de chaque poste, on grondera quelques postillons, on dira à quelques aubergistes qu'ils sont des fripons. Quoi de plus ennuyeux ? On est presque trop heureux qu'une roue se casse pour vous donner quelque sensation.

« Au lieu de cela, je viens de faire un voyage charmant : trois ou quatre fois par jour je passais de l'extrême ennui au plaisir extrême. Il faut avouer que ces plaisirs n'étaient pas délicats ; un des plus vifs, par exemple, a été de trouver un soir quelques pommes de terre à manger sans sel avec du pain de munition moisi. Vous voyez notre misère profonde. Cet état a duré dix-huit jours. M. le comte Dumas m'avait donné l'ordre de partir avec un convoi de 1.500 blessés, escorté par 200 ou 300 hommes. Vous voyez le nombre immense de petites voitures, les jurements, les disputes continuelles, toutes ces voitures se coupant les unes les autres, tombant dans des abîmes de boue. Régulièrement chaque jour nous passions deux ou trois heures dans un ruisseau boueux et manquant de tout. C'était alors que je donnais au diable la sotte idée de venir en Russie. Arrivés le soir, après avoir marché toute la journée et fait trois ou quatre lieues, nous bivouaquions et dormions un peu en gelant.

« Le 24 octobre, comme nous faisons nos feux, nous avons été environnés d'une nuée d'hommes qui se sont mis à nous fusiller. Désordre complet, jurement des blessés ; nous avons eu toutes les peines du monde à leur faire prendre leurs fusils. Nous repoussons l'ennemi, mais nous croyons être destinés aux grandes aventures. Il était probable que nous avions devant nous 4 ou 5.000 Russes, partie troupes de ligne, partie paysans révoltés. Il n'y avait pas plus de sécurité à reculer qu'à avancer. Nous décidons de passer la nuit sur pied et, le lendemain, à la petite pointe du jour, de former un bataillon carré, de mettre nos blessés au milieu et de percer les Russes ; si nous étions poussés, d'abandonner nos voitures, de nous former encore en bataillon carré et de nous faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous laisser prendre par les paysans qui nous tueraient lentement à coups de couteau ou de toute autre manière aimable.

« Après cette belle résolution, nous fîmes un arrangement. On voyait chacun faire un paquet des effets les moins nécessaires qu'on voulait jeter à la première attaque, pour alléger la voiture. Je faisais chambre avec cinq ou six colonels blessés que je ne connaissais pas huit jours auparavant et qui étaient devenus mes amis intimes. Tous ces gens-là convenaient

que nous étions flambés. On distribuait ses napoléons à ses domestiques pour tâcher d'en conserver quelques-uns. Nous bûmes le peu de vin qui nous restait. . . Le lendemain, qui devait être un si grand jour, nous nous embarquons tous à pied, à côté de nos calèches, garnis de pistolets de la tête aux pieds. Il faisait un brouillard à ne pas voir à quatre pas. Nous arrêtons sans cesse. J'avais un volume de Mme du Deffand que je lus presque en entier. Les ennemis ne nous jugèrent pas dignes de leurs colères; nous ne fûmes attaqués que le soir par quelques Cosaques qui donnèrent des coups de lances à quinze ou vingt blessés. »

On s'en tirait avec plus de peur que de mal; mais le dilettante avait goûté enfin une émotion forte : « Ce voyage seul, écrivait-il, me paie de ma sortie de Paris en ce que j'y ai vu et senti des choses qu'un homme de lettres sédentaire ne devinerait pas en mille ans. » Ces choses, il les avait notées sur un volume de Chesterfield, pillé à la maison de campagne de Rostopchine. Il le perdit dans la bagarre, avec la plus grande partie de son équipement et c'est pourquoi le *Journal* est muet sur la retraite de Russie. Regrettons-le, car « la sensibilité produisait en lui des pensées charmantes qui disparaissaient comme l'éclair ». Quelles idées, dira-t-il plus tard, n'ai-je pas eues au fond de ma calèche pendant ma campagne de dix-huit jours de Moscou à Smolensk!

Cette jolie ville, à demi-détruite, ne pouvait plus offrir beaucoup de distractions. Pourtant il y demeurait encore quelques grandes familles, et Beyle se flattait d'y retrouver les agréments mondains. Ce fut alors qu'il souffrit le plus de sa misère. Il avait supporté la faim, il rougit de son dénuement : « Nous sommes tous à faire peur. Nous avons l'air de nos laquais. C'est à la lettre. Le premier d'entre nous qui est arrivé à Smolensk a été pris pour un laquais insolent parce qu'il s'avançait pour toucher la main au maître de la maison. Nous sommes bien loin de l'élégance parisienne. . . Au reste, tous ces désagréments ne sont que pour les riches. Le soldat vit bien : il a des tasses pleines de diamants et de perles. Ce sont les heureux de l'armée et, comme ils sont la majorité, c'est ce qu'il faut. »

Le séjour à Smolensk semblait tout de même un repos après les peines de Moscou qui avaient été « diaboliques ». Mais le manque de plaisirs et la fréquentation obligée de camarades vulgaires eurent bientôt rendu Beyle à sa mélancolie : « Aujourd'hui tout le sublime de mon âme est de nouveau neutralisé par la société forcée, je ne dis pas de tel ou tel, mais des hommes. Privé d'un bouclier, toutes les contrariétés tombant à plat sur mon âme, qui en devient plate, c'est l'état dans lequel j'ai l'honneur d'être après avoir couché avec deux bons enfants sur le plancher d'un petit cabinet à côté d'une chambre où huit ou dix collègues dormaient de même. Tout cela non gaiement, mais avec des gens qui ne couvrent que d'un vernis transparent l'aigreur inspirée par le mal-être. »

C'était le genre d'ennui qui l'avait dégoûté déjà de la vie de garnison et il s'y ajoutait quelque chose de plus : « J'ai remarqué que les militaires, qui tirent orgueil du mal-être, le prennent avec une gaieté continue. Cette gaieté, qui probablement n'est d'abord qu'apparente, leur est facilitée par un manque absolu de sensibilité sur les autres et sur eux-mêmes. Ils tombent malades d'une fièvre putride dans un village abandonné; ils y sont

douze ou quinze jours dans une détresse extrême; le mois d'après, ils en parlent avec un souvenir léger... Mes collègues, au contraire, veulent tirer avancement de leurs contrariétés; ils ont une mine allongée et un cœur aigri. »

Il manquerait un trait essentiel à la physionomie de Beyle si l'on ne découvrait dans cette correspondance aucune pensée d'amour. Une lettre du 15 octobre nous donne satisfaction; elle est adressée à M. Rousse, clerc de notaire à Paris et peut-être le père de l'ancien bâtonnier: « Auriez-vous par hasard des nouvelles de M^{me} de Barcow? Le jour de notre entrée ici (Moscou), j'ai quitté mon poste *comme de juste* et suis allé à tous les incendies pour tâcher de la trouver. Je n'ai rien rencontré. Enfin, depuis trois ou quatre jours, j'ai trouvé un M. Auguste Fécel, harpiste, qui m'a appris qu'elle était partie pour Saint-Pétersbourg, que ce départ l'avait presque entièrement brouillée avec son mari, qu'elle portait presque toujours un garde-vue vert, que son mari était un petit bien laid, bien jaloux et bien tendre. M. Fécel a ajouté qu'il croyait que M^{me} de B... avait tout juste de quoi faire le voyage de France. »

Cette dame grosse, à garde-vue verte, est pour les stendhaliens une vieille connaissance: c'est Mélanie Guilbert, la petite actrice que Beyle avait suivie de Paris à Marseille et dont il avait fait le siège avec une lenteur, une tactique et une science peut-être superflues pour une place qui s'était déjà rendue à de nombreux assaillants. Beyle, à son tour, avait fini par vaincre. Ce fut le grand amour; il peignit sa conquête avec tant d'enthousiasme à sa sœur Pauline qu'une correspondance s'établit entre la sœur et la maîtresse. Puis Mélanie Guilbert songea à l'avenir; elle voulut savoir si Stendhal avait l'intention de lui consacrer sa vie; la réponse fut vague et l'actrice épousa un Russe, M. de Barcow.

Cela se passait en 1806. Depuis, pendant son second voyage en Italie, Beyle avait oublié Mélanie pour la Pietragrua. Il n'en eut que plus de mérite à se ressouvenir d'elle au moment du péril, à vouloir la sauver, elle, son demi-enfant et son garde-vue vert. M. Fécel, le harpiste, lui avait bien dit qu'elle était partie pour Saint-Pétersbourg, mais qu'y deviendrait-elle, au milieu du désordre, sans argent, peut-être sans mari? Cette Parisienne ne songerait-elle pas à retourner en France? A tout hasard, Stendhal chargeait le clerc de notaire de l'installer chez lui, dans la belle garçonnière qu'il s'était offerte en entrant au Conseil d'Etat et, pour plus de sûreté, il ajoutait ce post-scriptum: « Je prie M^{me} Maurice, portière de la maison rue Neuve-du-Luxembourg, 3, d'ouvrir mon appartement à M^{me} de Barcow, qui l'habitera s'il lui convient. »

Beyle a écrit un jour que les femmes sont comme les romans: « Ils intéressent jusqu'au dénouement et deux jours après on s'étonne de s'être intéressé à des choses si communes. » On voit qu'en calomniant les femmes il s'est lui-même calomnié.

Les Cosaques sont des gens consciencieux: ils ont intercepté les lettres de Stendhal, mais ils les ont pieusement conservées dans leurs archives. Elles y dormaient depuis un siècle, et c'est M. Goriaïnow, directeur des Archives, qui les a découvertes. *La Sabretache* les publie aujourd'hui en un volume non mis dans le commerce, et dont M. Demaison

nous donne une analyse. Parmi les lettres interceptées et publiées aujourd'hui, il en est d'autres que celles de Stendhal, mais Stendhal seul nous intéresse ici.



Un rédacteur de la *Dépêche*, M. Gremil, est allé visiter M. Bergson, le nouvel académicien, en la villa Montmorency : « Pas de perron monumental, pas de fioritures architecturales : le seuil est de plain-pied avec le sol — comme la logique, comme la science, comme l'éternelle vérité. »

Le philosophe de *l'Evolution créatrice* a fait à M. Gremil ces confidences :

J'ai fait, nous dit M. Bergson, mes premières études à Condorcet, à l'époque où ce lycée changeait de nom selon les fluctuations de la politique. Pour ma part, j'ai vu ces changements se produire trois fois : Condorcet se changeant en Bonaparte, puis en Fontanes, pour revenir à l'appellation primitive. Déjà, les petits écoliers que nous étions pouvions méditer sur l'instabilité des choses humaines...

Et c'est à Condorcet que j'ai éprouvé la première — et peut-être la seule hésitation de ma vie. J'étais attiré également par les sciences et par les lettres ; je me sentais une égale aptitude pour les mathématiques et pour la philosophie. Mais il fallait choisir. Aussi, quand je me décidai pour les lettres, mon professeur de mathématiques vint-il faire une scène à mes parents en leur disant que j'étais en train de commettre une irrémédiable folie !

Ensuite, ce sont les jours tranquilles passés, en 1881, à Normale, où j'avais comme camarades de promotion Jaurès et Mgr Baudrillard. Jaurès était déjà un orateur merveilleux ! Il improvisait des discours superbes, pleins de métaphores... comment dirais-je ? — de métaphores fleuries... Oui, Jaurès était fleuri, et nous étions, alors, à mille lieues de croire qu'il se lancerait dans la politique...

Après Normale, les années de professorat. Je me souviens avec plaisir de mon séjour au lycée d'Angers, dans ce pays d'Ouest prospère, où on se laisse vivre avec tant de volupté. On fait beaucoup de musique à Angers. C'est une ville vraiment artiste. Puis, me voilà nommé à Clermont-Ferrand. La transition était brusque, du décor opulent de la Loire au décor sévère de l'Auvergne. Eh bien ! cependant, c'est là, parmi les puits, les volcans éteints, les paysages de vive verdure peuplés de villages aux maisons noires, c'est là que ma pensée s'est recueillie, ramassée, concentrée. Mes premières méditations eurent pour objet de définir la notion du temps, qui me semblait incomplète et lacunaire. Et depuis, j'ai travaillé, simplement. J'ai travaillé de toutes mes forces, sans à-coups, sans être obligé de changer la méthode rigoureuse que je me suis imposée dès le début.

La philosophie traditionnelle est toujours systématique. Celle que j'ai voulu créer est différente. Je n'ai point réponse à tout. Je ne sais pas à quelles conclusions vont aboutir mes prémisses. J'ai recours à la documentation scientifique à chaque instant, et il est certain que mes études mathématiques d'autrefois m'ont été d'un grand secours. Chemin faisant, je suis

amené à m'occuper de biologie, de pathologie, d'astronomie, de physique et de chimie. Sous aucun prétexte, je ne m'écarte de cette loi de synthèse, qui doit présider à tout examen. Il est certain qu'en route je rencontre des difficultés, parce que je ne possède point toute science infuse. Mais ce que j'ignore, je tâche de l'apprendre. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ainsi je ne vais pas vite. Mais du moins, j'épargnerai, j'espère, à ceux qui me suivront, l'ennui de recommencer l'étude de certaines données. La science est mon appui. Il doit être assez solide pour établir tout au moins la préface d'une philosophie définitive.

Je vais maintenant aborder les problèmes sociaux et l'étude de l'évolution de l'humanité. Vous dire quelles seront mes conclusions? Je vous répondrai: Repassez dans dix ans, quand j'aurai fini — si j'ai fini! Pour le moment, je me borne à rechercher quels sont les facteurs de l'évolution sociale. Y a-t-il un progrès? Et le progrès, au fond, comment le définir?

Ce que je suis entraîné à croire, toutefois, c'est qu'on a exagéré le rôle des fatalités. On n'a pas assez fait attention au rôle si important des petites, toutes petites circonstances accidentelles. Il s'ensuit que les hommes d'action peuvent beaucoup sur les événements, et que l'évolution de l'humanité est certainement influencée par l'accord des volontés tenaces.

Non! non, la destinée des nations ne s'accomplit pas selon des lois déterminées. Les peuples ne se développent point comme les plantes qui naissent, grandissent, se reproduisent et meurent. Je ne crois pas, comme Hugo, à un rythme des événements. Je crois que l'avenir est imprévisible; que l'humanité verra sans cesse des choses nouvelles et imprévues; et que, s'il y a des impossibilités, il n'y a point de possibilités que la volonté humaine n'arrive à modifier. Quel est le rôle des hommes d'Etat? C'est d'avoir le sens des impossibilités et d'y conformer leur conduite, en tâchant de dominer les possibilités. Mais, encore une fois, tout cela est à l'étude, et la méthode scientifique qui est la mienne s'oppose aux conclusions prématurées. Il ne faut pas avoir de préférences, quand on veut servir la vérité.

Confidences où se trouvent résumées à la fois l'œuvre réalisée et l'œuvre en gestation du philosophe spiritualiste qui nous a restitué l'âme immortelle que nous avons perdue. C'est là vraiment œuvre divine.

R. DE BURY.

THÉÂTRE

ODÉON: *Rachel*, pièces en 5 actes, de M. Gustave Grillet (23 novembre). — SIXIÈME SAMEDI DU THÉÂTRE ANTOINE: *Le Char d'Apollon*, pièce inédite de M^{me} Rachilde (20 décembre). — *L'Aurélienne*. — *Memento*.

Je ne suis pas en train d'écrire des chroniques dramatiques. Cela m'assomme. Depuis quelques jours, je n'ai en tête que la rêverie, la flânerie, la solitude. Je passe mes soirées, assis sur ma chaise, entouré de mes bêtes, à songer à mille choses bien éloignées du théâtre. Je tiens un journal de ma vie. Je l'avais un peu négligé. Ces temps-ci, j'y ai beaucoup travaillé. Bonnes heures! Ecrire unique-

ment pour soi, sans avoir à se surveiller ni à se relire, n'écoulant que son esprit, son sentiment ! Comme la plume court vite sur le papier ! Une sorte de plaisir physique s'ajoute au plaisir spirituel. Tout cela m'a mis dans une disposition particulière. Je fais de l'égotisme, comme disait Stendhal, avec excès. Là, entre les quatre murs de ma chambre, dans le silence de la nuit, je pense à moi, à ma vie, à mes souvenirs, avec cette sorte de volapté qu'on éprouve à s'étudier et à se connaître, et je me regarde, oui, pour ainsi dire, comme s'il s'agissait d'un autre et que je puisse vraiment me voir. Tant pis si l'on parle de vanité : il me semble en ce moment que j'écrirais avec plaisir, — je ne dis pas avec talent, hélas ! — des choses plus personnelles que ces comptes-rendus de théâtre. Au fond, je n'ai jamais aimé que cela, la littérature personnelle. J'ai lu de très bonne heure, — j'avais à peine douze ans, je crois, — et bien des choses, souvent très différentes. Paul de Kock y voisinait avec Molière, Diderot avec Erckmann, Chatrian, Walter Scott avec toutes les pièces de théâtre du vieux boulevard du Temple, bien d'autres contrastes encore. Mais la première qui m'a vraiment touché, vers dix-sept ou dix-huit ans, et qui a éveillé en moi pour la première fois l'amour des lettres, était un fragment d'autobiographie, d'un écrivain sans génie, d'ailleurs. Je me le dis quelquefois : j'ai tout de même vu dans ma vie quelques petites choses, connu des gens, collectionné quelques petits faits, passé dans bien des milieux. J'ai toujours su regarder, écouter et deviner, curieux en dedans, si je puis dire, ayant toujours l'air de de dormir, mais voyant et entendant tout, et j'ai une mémoire merveilleuse. Si je n'avais d'autre talent, en racontant cela, que d'être exact et bref, trop dénué d'imagination pour ajouter ou inventer, cela vaudrait bien, peut-être, cet autre talent qui consiste à faire du beau style pour ne rien dire ? Je pourrais intéresser, peut-être, et me faire lire ? Je ris, malgré moi, en écrivant cela. Je vous le disais bien que je n'ai en tête que de la rêverie. Que vais-je chercher là, quand il s'agit d'une simple chronique, et que c'est tout ce qu'on attend de moi ! Ecrivons-la donc, quittant tout le reste. Dieu sait d'ailleurs ce qu'elle vaudra, écrite dans d'aussi bonnes dispositions.

On a joué à l'Odéon une pièce très pittoresque. C'est la *Rachel* de M. Gustave Grillet. C'était un peu du vieux théâtre, bien différent des pièces d'aujourd'hui, soi-disant subtiles et littéraires, et qui sont, le plus souvent, prétentieuses, artificielles et ennuyeuses. Vous connaissez les images d'Epinal, où l'on voit se dérouler l'histoire d'un personnage dans ses différentes aventures, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. La *Rachel* de M. Grillet était un peu cela, une suite de tableaux extrêmement bien faits, pleins de couleur, nous racontant la vie de la tragédienne dans ses circonstances les plus essentielles. J'ai bien raison de vous dire que c'était une pièce très pitto-